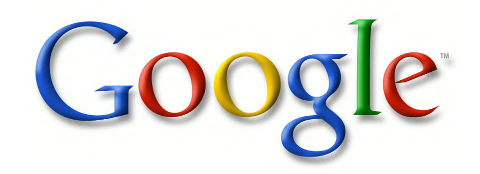
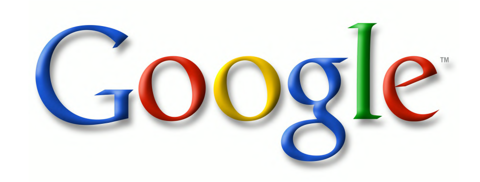
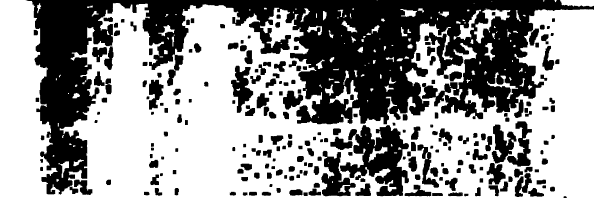








Celles qui les attendent

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Victor et ses Amis, *suivi d'autres récits du temps de la Guerre.* Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Contes dans la Nuit.

Drames Baroques et Mélancoliques.

Les Victimes grimacent.

L'Homme Sauvage et Julius Pingouin.

Histoires Vraisemblables.

La Lanterne Rouge.



FRÉDÉRIC BOUTET

Celles qui les attendent



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26



CELLES QUI LES ATTENDENT

JALOUSE

I

Quand elle eut rangé rapidement son étroit logement, Cécile Bertin descendit. Elle n'était pas encore bien solide, venant d'être malade pendant six semaines, mais elle jugea inutile de dépenser trois sous pour le Métro. De la rue Lecourbe à Passy ce n'était pas si loin !

Le matin de décembre était aigre, avec des alternatives de soleil revêche et d'averses furibondes. Cécile frissonna sous son manteau usé et hâta le pas, dans la crainte de prendre froid, une fois encore. Blonde et très mince, elle paraissait très jeune, vingt-deux ou vingt-trois

ans à peine. Elle était de santé délicate, son métier de lingère la fatiguait un peu. Tout en marchant, elle se disait qu'elle avait de la chance d'avoir, après son inaction forcée, retrouvé du travail chez Mme de Bellève, où elle allait, qui la traitait bien et lui payait largement ses journées.

Mais Cécile eut un battement de cœur et ses joues pâles rougirent. Ses hésitations la reprenaient. La veille, elle était formellement décidée. Maintenant, elle ne savait pas comment elle oserait formuler sa demande à Mme de Bellève. Pourtant, il le fallait. Ce n'était pas tant pour sa fille. Elle trouverait toujours moyen, en dépensant quelques sous pour des bonbons et un petit jouet, que ce soit, malgré tout, un peu fête pour l'enfant. Mais, pour lui, qui était là-bas, pour lui, Pierre, son mari... Comment allait-elle faire ? Ses ressources étaient épuisées ; elle n'avait plus rien à engager ; elle comptait, pour vivre le lendemain, sur son gain de la journée. Il fallait trouver de l'argent. Elle pouvait tout supporter avec courage, mais elle ne pouvait pas supporter l'idée de ne rien lui envoyer.

Depuis le commencement de la guerre, c'était,



au milieu de l'inquiétude qui la tourmentait sans trêve, sa grande préoccupation et son souci cruel. Son mari, qui ne voulait pas qu'elle se privât pour lui, ne demandait presque jamais rien, mais elle était affreusement malheureuse de ne pas pouvoir le combler de toutes les choses coûteuses qu'elle voyait aux devantures. Elle faisait des prodiges pour arriver à réunir de temps à autre — toujours trop rarement — les éléments d'un humble paquet. Elle en écrivait l'adresse, en s'appliquant ; elle le portait à l'expédition avec bonheur et attendait la lettre où il la gronderait et la remercierait, en disant que cela lui avait tout de même fait plaisir... Et, maintenant, pour la date qui approchait, pour la date où tous recevraient quelque chose, lui n'aurait rien ?... Cécile haussa les épaules : C'était impossible ! Elle allait demander une avance à Mme de Bellève, rien n'était plus naturel, et tout en pensant à la joie qu'elle aurait, le lendemain, à acheter tout cela, elle se mit à refaire son compte. Le saucisson, — c'était indispensable, il l'aimait, — le tabac, le chocolat, les gants, — il avait dit, dans sa dernière lettre, qu'il avait froid aux mains, — et puis...

Soudain, elle s'aperçut qu'elle était rue de la

Pompe, devant la grande maison élégante dont Mme de Bellève occupait le premier étage, et Cécile, en montant, se décida à parler tout de suite, pour ne pas laisser se dissiper sa bravoure. Mais, dès son entrée dans l'appartement somptueux, sa timidité la ressaisit. Elle suivit la femme de chambre jusqu'à la petite pièce où elle devait travailler, et le peu de résolution qui lui restait tomba dès que parut Mme de Bellève. C'était une jeune femme brune, imposante et vive. Elle était très belle, très élégante et très coquette, et régnait avec despotisme sur tous ceux qui l'entouraient, y compris M. de Bellève, homme de cinquante ans, solennel et doux, que de vastes affaires absorbaient.

— Ah ! vous voilà, Cécile ! s'écria-t-elle. Mon Dieu, comme vous m'avez manqué ! Je n'ai plus de linge ! Il faut vraiment que je tienne à vous pour ne pas vous avoir remplacée. Enfin, vous allez vous dépêcher... Allons, Juliette, installez-la !

La femme de chambre s'empressait. Cécile, assise au coin d'une fenêtre et parmi des flots de lingerie, écoutait, sans oser ouvrir la bouche, les ordres multiples et les indications volubiles de Mme de Bellève. Elle se mit à sa tâche avec

une activité mécanique, mais, tout en assemblant des entre-deux de dentelle, tout en traçant de petits plis avec son aiguille, elle se disait qu'il fallait parler et que, sans faute, elle le ferait la prochaine fois que paraîtrait Mme de Bellève. Et puis celle-ci entrait en coup de vent, examinait, approuvait ou critiquait, si distante que Cécile n'osait rien dire...

Mme de Bellève sortit après le déjeuner et rentra vers le soir ; elle se montra satisfaite du travail exécuté, retint l'ouvrière pour la fin de la semaine suivante et lui régla sa journée.

A ce moment, le désespoir de Cécile l'emporta sur sa timidité et, les joues brûlantes, la voix étranglée, elle hasarda sa demande.

Mme de Bellève eut un petit recul d'étonnement et devint glaciale.

— Vingt francs ?... Vous désirez que je vous avance vingt francs ? Mais... à quel titre ? Pourquoi ?

— J'en ai besoin, balbutia Cécile, démontée, car la difficulté, pour elle, avait résidé seulement dans le fait de demander et elle était sûre que cette dame, si riche, n'hésiterait pas.

Cependant, Mme de Bellève s'adoucit un peu.

— Je n'aime pas les histoires de ce genre.

Vous êtes une bonne ouvrière, je vous paye un bon prix...

— Sûrement, Madame, dit Cécile. Mais...

— Par principe, je ne fais pas d'avances, continuait la jeune femme. Du reste, en ce temps-ci, tout ce dont on peut disposer a un emploi unique — à mon avis du moins, qui est aussi celui de M. de Bellève, — tout doit aller à nos soldats.

— Justement, dit Cécile, dans son désarroi.

— Comment cela ?

— Mais c'est pour mon mari ! cria l'ouvrière. Et, bouleversée, elle dit sa vie depuis qu'il était parti, ses angoisses de toutes sortes, et surtout sa douleur de ne pas pouvoir lui faire les envois qu'elle aurait voulu, de ne rien pouvoir lui envoyer du tout pour cette fin d'année, maintenant qu'elle venait d'être malade. A mesure qu'elle parlait, la figure de Mme de Bellève s'était éclairée.

— Je pensais bien que vous étiez sérieuse, dit-elle avec satisfaction, et vous êtes très méritante... Mais — elle prit un temps — je ne vous ferai pas d'avance. C'est une mauvaise chose. C'est contraire à mes habitudes et pour vous ce serait trop dur ensuite de travailler sans

être payée. — Non ! Je ferai mieux ! Je vais m'occuper moi-même de votre mari. Désormais, il sera mon filleul — un de mes filleuls. Je lui écrirai. Quand il viendra en permission, il viendra me voir... Je lui ferai des envois régulièrement, cela va sans dire, et vous pouvez être sûre qu'il ne manquera de rien...

— Je ne veux pas ! cria soudain Cécile.

Elle regardait l'appartement luxueux. Elle regardait Mme de Bellève, si belle, si riche, si élégante, elle se regarda elle-même dans une glace en face d'elle et se compara, désespérée. Pour la première fois, peut-être, elle envia tout ce qu'avait cette femme, et qu'elle n'avait pas ; elle l'envia seulement à cause de lui, qui était là-bas, et elle fut déchirée par la sensation, confuse et déraisonnable, mais affreuse, qu'on le lui prenait plus encore.

Mais Mme de Bellève ne comprit pas le sens de son cri. Elle était occupée à défaire un gros paquet et ne la regardait pas.

— N'ayez pas de discrétion mal placée, répondit-elle. Cela sera un grand plaisir pour moi... Pour nos soldats qui font tant pour nous, mais nous ne ferons jamais assez ! Tenez, justement, j'ai des paquets ici. Ils seront pour

notre brave. En voici un de lainages. En voici un de provisions. Il n'y manque rien, voyez ! Cela partira demain et arrivera sûrement pour le 1er janvier... Donnez-moi l'adresse de mon filleul...

— Non, non, balbutia encore Cécile, faiblement.

Mais elle était à bout de forces ; elle se disait qu'elle était une égoïste et que, par sa faute, il n'aurait rien...

— Allons, dépêchons-nous... Et je vous assure que je ne l'oublierai pas ! Vous verrez, il sera content de moi ! termina Mme de Bellève en riant.

L'ouvrière s'assit et écrivit l'adresse. Elle balbutia un remerciement et sortit.

Dans l'ombre, sous la pluie, elle se mit en route pour rentrer chez elle. Il était tard. Elle marchait aussi vite qu'elle pouvait. Elle essayait de se dire qu'elle était bien heureuse qu'il reçoive tant de choses, mais elle ne pouvait pas s'empêcher de suffoquer de sanglots en songeant que ce n'était pas elle-même qui les lui envoyait.

II

Après le déjeuner, Pierre se prépara à sortir. Il s'était rasé avec soin. Il boutonna sa capote, se donna un dernier coup de brosse et se regarda dans la petite glace trouble fixée au-dessus de la cheminée de leur pauvre logement.

Cécile, qui essuyait les assiettes, s'interrompit :

— Alors, tu y vas ?

Il tourna la tête vers sa femme, surpris du tremblement de sa voix.

— Mais oui, tu sais bien qu'il faut que j'y aille.

— Il faut... il faut... Alors pour les quelques jours que tu as, tu ne peux pas les passer avec moi ? Tu me quittes pour aller voir cette dame... parce qu'elle est riche, élégante, jolie... tandis que moi...

Elle n'acheva pas. Elle n'était rien de tout

cela, elle, avec sa taille frêle dans sa robe usée et son visage pâle, tiré par de longues fatigues, puéril encore cependant, malgré son expression colère.

Pierre la regarda avec indulgence.

— Ce n'est pas pour tout cela que je vais la voir, dit-il. C'est parce que, depuis un an, elle m'envoie des paquets et que cela serait impoli...

Berthe rougit.

— Je sais bien que c'est moi qui aurais dû tout t'envoyer, mais ce n'est pas de ma faute si j'ai été malade et si je n'ai pas pu gagner un sou. Et tu ne pouvais pas rester sans rien. J'aurais été trop égoïste, par exemple, de te priver parce que ce n'était pas moi !... Cela m'a fait assez de peine quand elle m'a proposé... J'avais été coudre chez elle, à un moment où j'étais mieux, et je lui ai demandé une avance. Elle a voulu savoir pourquoi et, quand j'ai eu expliqué, elle m'a dit qu'elle t'enverrait des paquets. Est-ce que j'avais le droit de dire non ? Mais je ne pensais pas qu'elle t'écrivait comme ça...

— Comme quoi ? dit-il brusquement.

— Comme ses lettres. Je les ai vues ce matin dans ton sac...

Elle s'interrompit. Pierre avait l'air mécontent. Elle regrettait ce qu'elle avait dit et s'anima davantage.

— Oui, oui, ce sont des lettres extraordinaires, et longues, et aimables... On dirait que vous vous connaissez depuis toujours... Et maintenant tu vas la voir, lui parler...

— Je t'ai déjà offert de m'accompagner chez elle, dit-il, très calme et sans lui reprocher son indiscrétion. Tu ne veux pas...

Elle frappa du pied.

— Non, je ne veux pas !

Et elle ajouta :

— Je vous gênerai...

Pierre haussa les épaules.

— Alors, j'y vais seul. A ma dernière permission je n'ai pu la voir parce qu'elle était en voyage. Cette fois-ci, j'y vais. Je ne veux pas être grossier pour cette personne qui s'occupe de moi si aimablement.

Il sortit aussitôt. Il savait que Cécile allait se mettre à pleurer et il savait aussi qu'alors il n'aurait plus le courage de s'en aller.

Le long de la rue Lecourbe il marchait d'un pas vif vers Passy où habitait Mme de Bellève. Il pensait à la jalousie de Cécile, et il eut un

haussement d'épaules indulgent et agacé. Elle serait toujours la même, irritable et déraisonnable ; il ne pouvait pas céder à tous ses caprices. Puis il pensa à Mme de Bellève qui était, paraît-il, si jolie et si élégante. Il se souvint des lettres qu'elle lui avait écrites. S'y trouvait-il vraiment ce que Cécile y avait vu ? Et il se souvint aussi de ses lettres à lui, qu'il soignait tant pour que cette dame comprît bien à qui elle s'intéressait. Il chercha quelles phrases lui
quelque chose. Dans la glace [illegible] Il ne savait
il se regarda et fut satisfait de sa haute [illegible]érait
sa figure bronzée, de sa moustache noire.

Rue de la Pompe, il demanda, le cœur battan[t] un peu, Mme de Bellève. Un domestique, à travers une immense galerie, le guida jusqu'à un[e] vaste pièce meublée sommairement et qu[i] tenait de l'épicerie et de la lingerie, encombrée qu'elle était par des conserves, des lainages et des paquets de toute sorte, répartis dans des casiers ou sur de longues tables. Une personne d'âge imprécis, vêtue de sombre, brune et sèche, un lorgnon sur le nez, préparait un colis.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur, dit-elle sans s'interrompre. Madame est prévenue ; elle va vous voir à l'instant. Elle est très occupée, mais elle reçoit toujours ses filleuls.

Pierre, ahuri, attendit. Presque aussitôt Mme de Bellève entra. Elle était prête à sortir et sous son chapeau de velours, dans son grand manteau somptueux, elle apparut à Pierre comme l'image même de la beauté, du luxe et de la séduction. Elle jeta sur lui un regard de bienveillance banale.

— Vous êtes un de mes filleuls, m'a-t-on dit ? Comme c'est aimable à vous de me faire visite ! Votre nom ?... Pierre Bertin... Ah ! parfaitement, vous êtes le mari de Cécile, ma lingère... une jeune femme si méritante... Eh bien, je suis enchantée de vous voir !... Vos paquets vous font-ils plaisir ?...

— Oui, Madame, mais maintenant ce n'est plus la peine, ma femme va mieux et...

— Pas du tout. L'envoi de vos paquets sera continué. Rien ne m'est plus agréable que de procurer un peu de joie à des braves qui font tant pour nous...

— Madame, je veux surtout vous remercier

pour vos lettres qui me causent un vrai bonheur...

— Parfait! mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier. C'est mademoiselle (Mme de Bellève désignait la personne au lorgnon, qui continuait ses rangements.) C'est elle qui est mon intendante en tout ce qui concerne les envois au front. Vous voyez, mademoiselle Caroline, le succès que vous avez... Allons, au revoir, monsieur Bertin. Je suis charmée de vous avoir vu... Ah! j'y pense : dites, s'il vous plaît, à Cécile qu'elle passe un matin. J'ai du travail à lui confier.

Avant qu'il eût répondu, elle avait quitté la pièce. Pierre, essayant de retrouver quelque présence d'esprit, pensa qu'il devait remercier Mlle Caroline, mais elle l'interrompit.

— Ne me remerciez pas, monsieur Bertin. Je fais ces lettres très volontiers; du reste, je suis là pour cela. Mme de Bellève a vingt-sept filleuls, neuf œuvres, une douzaine de comités, — sans parler de ses relations, — elle n'y suffirait pas. Je la supplée. D'ailleurs, vos lettres sont fort bien; correctes, sensibles, intéressantes... fort bien, je vous assure. On a plaisir à y répondre.

Lorsque Pierre se retrouva dehors, il se diri-

gea en hâte vers la rue Lecourbe, et la marche calma la confuse irritation qu'il éprouvait contre lui-même et l'amertume d'une déception qu'il ne s'avouait pas.

Il revit la maison pauvre où il était venu loger avec Cécile, après leur mariage. Il revit leur humble logement où ils avaient créé leurs souvenirs. Il retrouva Cécile. Elle était assise, encore en larmes, près des assiettes pas rangées. Il fut saisi de tendresse et de pitié.

— Comme tu es revenu vite, lui dit-elle en souriant malgré elle.

Il n'expliqua rien. Il eut un rire un peu forcé, autant pour la consoler définitivement que pour s'affirmer à lui-même ce qu'il voulait penser de l'aventure, sans toutefois y réussir entièrement.

— Oui, dit-il, la corvée est finie...

L'ORPHELIN

I

Sous le soleil d'août, elle avait marché si vite depuis le bourg où on l'avait renseignée et elle était si émue qu'elle arriva haletante à la grille de la villa.

Dans le jardin, une dame d'un certain âge, au visage jeune sous des cheveux argentés, s'occupait de ses rosiers. Au coup de sonnette, elle-même vint ouvrir.

— Mme Hélouin ?

— C'est moi.

La dame regardait sa visiteuse. Celle-ci était une jeune femme de vingt-huit à trente ans,

très simplement vêtue. Une sorte de fièvre animait son visage fatigué.

— Madame, est-ce que c'est vrai ce qu'on m'a dit : que vous avez ici un enfant que vous avez recueilli dans le Nord au commencement de la guerre ?

— Oui, un petit garçon qui a maintenant trois ans et demi environ...

— C'est ça... La jeune femme se raidit pour ne pas chanceler. Pardon, Madame, ça se pourrait que ça soit le mien. Est-ce que je peux le voir ?

Mme Hélouin avait eu un mouvement de surprise. Elle répondit doucement :

— Pas tout de suite. Il faut que vous attendiez un peu. Mon mari est sorti en voiture et il a pris l'enfant avec lui pour le promener... Asseyez-vous en attendant, et racontez-moi...

Elles s'assirent près de la grille, à l'ombre d'un buisson. La jeune femme était plus pâle encore et elle resta quelques instants avant de pouvoir parler.

— Je vous demande pardon, commença-t-elle, mais je suis si bouleversée... je ne sais plus où j'en suis... Pensez, n'avoir qu'un enfant et le perdre... Alors voilà : nous sommes de Paris.

Mon mari avait un petit atelier au faubourg Saint-Antoine. Il est ébéniste, et les affaires commençaient à marcher. Il s'appelle Octave Joson, et moi je m'appelle Marceline... Il y a cinq ans que nous sommes mariés ; nous étions un bon ménage, je vous assure, et quand le petit est venu, on n'a plus rien eu à désirer... Mais je suis tombée malade et il a fallu m'opérer, une opération grave. J'en avais pour des semaines d'hôpital et mon mari travaillait toute la journée... Alors on a décidé de confier le petit à une vieille tante de mon mari, une brave femme tout à fait qui habitait la campagne, dans le nord de la Somme... A ce qu'on m'a dit, c'était bien par là que vous étiez aussi, n'est-ce pas, Madame ?

— Oui, dit Mme Hélouin, c'était par là.

— C'est ça... Mon Dieu, mon Dieu ! sûrement c'est lui... Mais il faut que je continue : alors, nous pensions que le petit serait bien et qu'il se fortifierait... Si on avait su... Bref, la tante repart avec lui, et moi je suis opérée. C'est le 28 juillet 1914 qu'on m'a opérée... Le 28 juillet... vous voyez ça ?... Mon mari est parti le troisième jour de la mobilisation... Je commençais à peine à revenir à moi. Et puis j'ai

appris que c'était envahi, là-bas, où étaient la tante et le petit... Et rien, pas l'ombre d'une nouvelle d'eux... Je devenais folle. Et là-dessus je suis retombée malade d'une mauvaise fièvre, et cette fois-là, avec une rechute que j'ai faite, j'en ai eu pour des mois.

Elle s'interrompit :

— C'est pas votre voiture qu'on entend sur la route ?

Mais le roulement s'éloignant, elle reprit :

— Et mon mari est prisonnier, Madame ! Il est prisonnier et il ne sait rien. Je n'ai pas osé lui écrire la vérité. Son enfant, il l'aimait trop... Alors, dès que j'ai été assez solide, je me suis mise à chercher, à chercher, à chercher. Je ne savais rien, absolument rien. J'ai demandé partout, à tout le monde. Enfin, j'ai trouvé une réfugiée qui était du même endroit que la tante de mon mari et qui m'a affirmé qu'elle l'avait vue partir sur la route, en poussant le petit dans une voiture... Et puis, c'est tout... plus rien... J'ai continué à chercher, à Paris, en province, de tous les côtés, sans m'arrêter... Deux fois, j'ai eu de l'espoir, mais ce n'était pas ça... Pourtant il faut que je trouve ! Pensez, mon mari... Et puis je veux mon enfant... je veux savoir...

Alors... ce petit que vous avez recueilli ?...

— Calmez-vous... — Mme Hélouin lui avait mis doucement la main sur le bras. — Voici : nous avions notre maison de campagne là-bas. Quand l'avance de l'ennemi a été menaçante, nous sommes partis en voiture. Sur la route, au milieu des pauvres gens qui fuyaient, nous avons recueilli une petite fille qui portait un enfant. Elle s'était égarée ; elle était si affolée de peur et de fatigue, qu'elle n'a rien pu nous dire sinon que l'enfant n'était pas son frère, comme nous le supposions. Nous avons cru comprendre qu'elle l'avait trouvé. Tout à coup, à une halte, la petite a vu au loin sa mère au milieu d'un groupe de fugitifs. Elle est descendue et elle est partie en courant pour la rejoindre, en nous laissant l'enfant que nous avons gardé. Il semblait avoir dix-huit mois, il balbutiait à peine quelques mots. On a cru comprendre qu'il s'appelait Jojo, pour Joseph sans doute, et nous lui avons laissé ce nom-là.

— Le mien s'appelle André, dit la jeune femme. Il ne parlait pas, autant dire... Mais il a peut-être dit Jojo pour notre nom : Joson ; mon mari s'amusait à essayer de lui apprendre... Et ses habits, Madame ?

— Attendez-moi un instant, je vais vous les chercher.

Mme Hélouin alla vers la maison et revint bientôt. La jeune femme examina les petits vêtements qu'elle rapportait, mais secoua la tête.

— Je ne peux pas dire, murmura-t-elle... Je ne me rappelle pas... Il me semble que la petite chemise... Mais ça se vend à la grosse dans les magasins des chemises d'enfant comme ça. Et puis, la tante lui avait acheté des choses que je ne connaissais pas...

Elle s'arrêta, écoutant un bruit approchant sur la route.

— C'est la voiture ! cria-t-elle, haletante.

La voiture s'arrêta, un vieux Monsieur ouvrit la grille. Il portait un enfant qu'il mit debout dans le jardin.

— André ! cria la jeune femme en s'élançant sur l'enfant qui, surpris, hurla.

Elle le lâcha ; elle le regardait sans un mot ; du temps passa.

— Eh bien ? lui demanda, en lui touchant le bras, Mme Hélouin qui avait mis son mari au courant. Eh bien ?...

La jeune femme, plus pâle encore, fixait des



yeux presque hagards sur l'enfant qui, calmé, commençait à jouer dans le sable.

— Je... je ne sais pas, murmura-t-elle enfin avec angoisse. Il était si petit... et ça fait deux ans... Je ne sais pas si c'est lui... Je crois que ce sont ses yeux, mais je n'en suis pas sûre. Je ne peux pas vous le prendre, si ce n'est pas le mien. Je ne peux pas le prendre à celle qui l'a perdu... Je ne peux pas renoncer à chercher le mien... Et pourtant, si c'est lui... si c'est lui...

Elle revint à l'enfant, le regarda encore, de toutes ses forces, désespérément. Il y eut un silence. Elle éclata en sanglots convulsifs et répéta :

— Je ne sais pas... Je ne sais pas...

II

C'était un après-midi de novembre, mais, au fond du jardin de la villa, le long du mur où donnait le soleil, il faisait doux.

L'enfant jouait par terre dans le sable. Sur des pliants, Mme Hélouin et Marceline étaient assises non loin de lui. La vieille dame brodait. La jeune femme, absorbée, un tricot inachevé sur ses genoux, regardait ardemment l'enfant qui jouait. Soudain des larmes silencieuses coulèrent sur ses joues.

La vieille dame lui posa doucement la main sur le bras.

— Ma pauvre Marceline, soyez raisonnable.

— Je ne peux pas, Madame ! C'est trop affreux, cette incertitude... Depuis trois mois je ne vis plus... Pensez, ne pas savoir si c'est mon enfant à moi, cet enfant qui est là !... Il y a des moments où je me dis que c'est sûrement le

mien, et alors je trouve que je ne l'aime pas assez... Et puis, il y a des moments où je me dis que ce n'est pas lui, que j'ai tort de rester ici, que mon petit André, pendant ce temps-là, est je ne sais où... sans moi... Ça vous déchire, un doute comme ça...

— Voyons, ne vous torturez pas ainsi, nous arriverons peut-être à apprendre quelque chose. Mon mari s'en occupe activement... Vous savez combien nous nous intéressons à vous...

— Oui, Madame, et je vous suis bien reconnaissante de me garder comme ça chez vous, moi que vous ne connaissiez pas, et de m'avoir trouvé du travail... Mais tout de même j'en deviens folle de ne pas savoir si c'est mon enfant ! Et je ne sais pas ! Un bébé de dix-huit mois, un garçon de trois ans et demi, il y a tant de différence... Et je ne savais même pas comment il était habillé, alors...

Elle garda un moment le silence, et suppliante :

— Vous êtes sûre, Madame, vous n'avez rien oublié, en me racontant comment vous l'avez recueilli, ce petit ?

Mme Hélouin secoua la tête. Avec patience

elle recommença le récit cent fois fait depuis ce jour d'août où Marceline, pour la première fois, avait frappé à sa porte.

— Mon Dieu, mon Dieu, comment savoir ? murmura la jeune femme quand Mme Hélouin eut terminé. Qu'est-ce que je dois faire ?...

Brusquement elle se leva et s'agenouilla, pour le voir de près, devant l'enfant qui jouait par terre.

— Est-ce lui ? est-ce lui ? se disait-elle, si absorbée qu'elle ne prit pas garde au départ de Mme Hélouin qui, ayant regardé l'heure, regagna la maison.

Comme elle venait d'y entrer, une voiture s'arrêta sur la route. Un vieux Monsieur en descendit portant une valise. Il ouvrit la grille et monta le perron, en haut duquel Mme Hélouin l'attendait.

— Et bien ! dit-elle avec vivacité, as-tu appris quelque chose ?

M. Hélouin fit oui de la tête. Il était sombre et gagna son bureau, où sa femme le suivit.

— Ce n'est pas son enfant, déclara M. Hélouin.

Mme Hélouin tressaillit.

— Oh ! la malheureuse ! la malheureuse ! Est-ce sûr ?

— Oui. Tu sais que je m'intéresse autant que toi à cette pauvre femme. Sa situation est si tragiquement insolite... Tu te souviens que j'avais appris où se trouvaient quelques réfugiés des parages de notre bourg, là-bas, dans le Nord ? Ils sont à Paris, dans le quartier de Grenelle. J'en ai vu plusieurs et enfin j'ai réussi à retrouver la petite fille qui nous a laissé l'enfant. Je l'ai bien reconnue et elle-même m'a reconnu.

— Eh bien ?

— Eh bien ! l'enfant est un orphelin dont la mère de la petite avait la garde. La petite le portait au moment de leur fuite. Elle a perdu sa mère et quand elle l'a retrouvée, elle lui a dit qu'elle avait laissé l'enfant à une vieille dame et à un vieux monsieur, — c'est-à-dire à nous, — ce qui est la vérité. Dans l'affolement et le désarroi du moment, ni l'une ni l'autre ne s'en sont plus occupées. L'enfant ne leur était rien et peut-être étaient-elles satisfaites d'en être débarrassées tout en le sachant en sûreté. Elles m'ont tout raconté, en ajoutant qu'elles ne pouvaient pas se charger de reprendre l'enfant, ce que je ne leur demandais du reste pas... Elles m'ont décrit les vêtements qu'il portait, aucun doute ne subsiste...

— Alors... alors, il faut le dire à cette pauvre femme, murmura Mme Hélouin.

— Oui. Il le faut. Nous ne pouvons le lui cacher. Du reste, tout vaut mieux que le doute pour cette malheureuse.

— Je pense que cela ne l'étonnera pas, dit Mme Hélouin. Elle croit de moins en moins que c'est son enfant. Tout à l'heure encore...

Un pas précipité, qui retentit dans la maison, l'interrompit. Une voix frémissante appela :

— Madame ! Madame !

Mme Hélouin répondit. Marceline, l'enfant dans les bras, se précipita dans le bureau. Une joie folle transfigurait son visage.

— Madame, c'est lui ! cria-t-elle toute tremblante. C'est lui ! Maintenant, j'en suis sûre ! Je l'ai reconnu ! Je n'ai plus de doute ! Il ressemble à son père ! Tout à l'heure, dans le jardin, je l'avais assis sur mon pliant. Il a tourné la tête et il m'a ri. Et j'ai vu mon mari, lorsqu'il riait ! Je ne sais pas comment j'ai pu hésiter si longtemps ! C'est lui, Monsieur et Madame ! C'est mon petit André !

Elle riait et sanglotait, dans l'extase de sa certitude, tout en couvrant de baisers l'enfant, cramponné à son cou. M. et Mme Hélouin, béants,

échangèrent un regard. Ils étaient d'accord. Dire la vérité leur sembla également inutile, également cruel, également impossible. L'enfant avait une mère, et la mère un enfant, alors pourquoi désespérer la malheureuse et la renvoyer à l'affreuse et vaine recherche que, pendant des mois, elle avait poursuivie.

— Alors, vous êtes heureuse? dit Mme Hélouin, d'une voix mal assurée et sans oser la regarder.

— Oh! oui, Madame, bien heureuse! j'ai mon fils! dit Marceline en embrassant avec amour l'orphelin.

A TRAVERS LA RUE

De chaque côté de la rue étroite, leurs logements, au troisième étage, étaient face à face. Elles voyaient l'une chez l'autre dès que leurs fenêtres étaient ouvertes, et c'étaient des intérieurs pareillement décents et modestes, avec un mobilier bon marché et d'humbles tentatives d'embellissement constituées par des carrés de crochet et des rideaux patiemment brodés.

Les deux femmes elles-mêmes étaient vaguement semblables, toutes deux jeunes, simplement mises, avec le même air doux, honnête, économe, et le même amour de la propreté qui, chaque matin, les faisait balayer, épousseter et fourbir avec ardeur.

L'une s'appelait Louise Favry et l'autre Madeleine Valine. Elles ne savaient rien l'une de l'autre et pas même leur adresse exacte, car les logements qu'elles habitaient se trouvaient dans les bâtiments d'arrière-cour de maisons immenses dont l'entrée donnait sur d'autres rues.

Avant la guerre, elles ne s'étaient qu'à peine remarquées, voisines depuis peu, du reste, mais quand, un soir d'août, chacune se trouva chez elle, seule, pleurant, bouleversée par la séparation, elles échangèrent, à travers la rue, par les fenêtres ouvertes, un regard de désolation, avec une solidarité dans la douleur, qui les unit et les apaisa.

Désormais elles se saluèrent d'un signe de tête, le matin, en vaquant aux soins du ménage. Lorsque, le soir, elles distinguaient le reflet de leurs lampes, elles se trouvaient moins isolées, et quand l'une éteignait sa lumière, l'autre n'avait pas longtemps le courage de continuer à travailler.

Elles se parlèrent enfin. Un soir, devant sa fenêtre ouverte, Louise achevait de lire passionnément une lettre lorsqu'elle eut conscience qu'on la regardait. Elle releva la tête et vit en

face d'elle, de l'autre côté de la rue, un visage pâle et enfiévré.

— Vous avez une lettre aujourd'hui ? cria Madeleine. Où est-il, votre mari ?... Je vous demande pardon, mais depuis dix jours je n'ai rien du mien !... Je suis si inquiète...

Louise expliqua qu'elle aussi elle était restée sans nouvelles pendant plus d'une semaine. Madeleine se rassura un peu, et le lendemain, d'un air de joie triomphante, elle montra trois lettres qu'elle venait de recevoir à la fois.

Les relations entre les deux jeunes femmes n'allèrent pas au delà, bien que leur sympathie mutuelle grandît tous les jours : à travers la rue, elles échangeaient quelques paroles ou se montraient leurs lettres avec fierté, et chacune, sans se l'avouer, était un peu jalouse, quand elle-même n'avait rien, du bonheur de l'autre.

Les mois passèrent. Les deux jeunes femmes s'absentèrent successivement : Louise, au printemps, pour aller voir son mari légèrement blessé ; Madeleine, à la fin de l'été, pour rejoindre le sien en province où il passait, chez ses parents, une permission. Chacune, en l'absence de l'autre, se trouva plus inquiète, plus

abandonnée, et les liens confus par quoi elles se sentaient réunies, pendant le second hiver et le second printemps, se firent plus forts, à mesure que se succédaient les jours qui leur apportaient les mêmes tourments, les mêmes espoirs.

*
* *

Un matin, Louise remonta chez elle, tremblante de joie. Elle avait une lettre ; son mari allait venir en permission à la fin du mois. Elle était trop heureuse, il fallait qu'elle dise la nouvelle ; elle se précipita à la fenêtre.

En face, la fenêtre était entre-bâillée sur l'intérieur sombre. Louise distingua mal ; la pièce lui parut en désordre. Soudain elle entendit un bruit léger, que les bruits de la rue couvraient par moments, — un bruit convulsif, désespéré, déchirant ; c'étaient des sanglots, et elle vit alors, dans l'ombre de la chambre, la jeune femme effondrée sur un siège, le visage caché dans ses bras appuyés sur la table, et les épaules secouées de spasmes. Une vieille personne, debout auprès d'elle, suffoquait de larmes.

Louise comprit. Elle eut froid ; une immense pitié la saisit ; en même temps, la réalisation, pour une autre, du malheur qu'elle n'osait même pas concevoir pour elle-même, la fit défaillir dans une angoisse affreuse. Elle resta immobile, haletante, n'ayant pas de moyen pour dire à la jeune femme qu'elle prenait part à sa douleur, et sentant du reste à quel point ce serait inutile.

Ses fenêtres d'en face se fermèrent, Madeleine Valine partit en province avec sa vieille parente et Louise bientôt l'oublia un peu, toute à l'attente de son mari dont la permission fut retardée, ce qui redoubla l'impatience de la jeune femme.

*
* *

Il vint enfin. Elle alla le chercher à la gare. Elle le ramena ; elle était serrée contre lui, si heureuse qu'elle ne parlait pas et ne pouvait qu'à peine comprendre ce qu'il disait. Aucune impression qui ne se rapportât pas à lui n'existait plus pour elle.

Quand ils furent chez eux, Louise, à le revoir là, à elle pour quelques jours, sanglota, mais le soldat domina l'émotion qui l'étreignait aussi ; il voulait être joyeux, il voulait que Louise soit joyeuse, c'était leur première soirée.

— Alors, c'est décidé, tu aimes mieux dîner ici qu'au restaurant?... Mais dépêchons-nous, hein ! je meurs de faim, lui dit il gaiement. Il faut mettre le couvert. Je vais t'aider... Mais on n'y voit rien, ici, avec ces volets fermés, et on étouffe ! Attends, je vais ouvrir !

— Non ! non ! n'ouvre pas ! cria Louise, bouleversée.

A travers l'entre-bâillement des volets elle avait vu, tout à coup, s'ouvrir la fenêtre d'en face. Une femme, vêtue de noir, apparut, regarda... Elle était si vieillie, si pâle, ses yeux étaient si abîmés par les larmes que Louise la reconnut à peine.

Louise s'était précipitée vers son mari pour l'empêcher d'ouvrir, mais lui, ne comprenant pas, l'enveloppa de son bras, tout en poussant le volet.

— Pourquoi ? dit-il, il faut bien voir clair.

Louise échappa au bras de son mari et jeta un

regard éperdu, où il y avait comme une excuse suppliante, vers la figure pâle qui était en face. Mais celle-ci avait vu ; elle devint plus pâle encore, elle se rejeta en arrière et, d'un mouvement sec, presque brutal, referma sa fenêtre.

LE MÉDAILLON

I

Dans la ruelle étroite le soleil n'entrait pas, et la boutique, tapie derrière une grande maison dont la façade donnait sur une autre rue, était sombre et muette comme une cave. Crépie de boue, masquée de poussière, la devanture était opaque, et au-dessus de la porte on pouvait lire, en lettres effacées : *Barbinet — Vente et achat*.

Denise, sans se laisser le temps d'hésiter, poussa la porte. Dans l'ombre qui sentait le moisi, parmi le fouillis d'objets hétéroclites emplissant d'un mur à l'autre et du sol au plafond la boutique, elle chercha des yeux Barbinet.

Elle eut un tressaillement. Silencieusement, il venait de surgir tout près d'elle, de derrière un matelas suspendu.

M. Barbinet, qui n'avait point d'âge appréciable tant il semblait vieux et indestructible, avec son crâne jaune, sa face rasée, ses rides creuses, sa stature osseuse et son pardessus marron et pelucheux, aussi usé et résistant que lui-même, exerçait ostensiblement la profession de brocanteur, et occultement celle de prêteur à la petite semaine.

Morose, madré et impitoyable, il aimait les affaires sûres et ne dédaignait point les plus humbles. Lorsque la solvabilité de l'emprunteur lui paraissait douteuse, M. Barbinet regrettait beaucoup de n'avoir pas d'argent disponible, mais il en retrouvait soudain si un objet de valeur suffisante était offert en nantissement.

Silencieux il fixait sur Denise de petits yeux circonspects, bordés de rouge, et clignotants.

La jeune femme, toute sa décision évanouie brusquement, ne trouvait pas ses mots, et son émotion la faisait paraître plus frêle encore et plus enfant dans sa robe pauvre.

— C'est pour le médaillon, balbutia-t-elle.

— Quel médaillon ?

— Vous savez bien... Le médaillon en or que je vous ai laissé en gage, il y a six mois. Il faut que je l'aie. Mon mari va revenir. Je ne veux pas qu'il sache...

— Ah ! oui... ah ! oui... Mme Denise Portal, n'est-ce pas ?

Avec une lenteur méthodique, il alla ouvrir une grille, dissimulée sous de vieux rideaux, qui isolait le fond de sa boutique, et rapporta une petite boîte et un registre qu'il consulta.

— Ça fait quatre-vingt-sept francs, avec les mois pas payés.

— Quatre-vingt-sept francs ? Tant que ça !...

Elle avait eu un mouvement de stupeur, mais aussitôt se reprit.

— Enfin, vous savez mieux le compte que moi... Mais, voilà... pour le moment je n'ai pas l'argent... Alors je suis venue vous demander de bien vouloir me rendre tout de même le médaillon pour une semaine. Je vous le rapporterai ensuite.

— Ça ne se peut pas, dit le vieux de sa voix morne. Je regrette bien, mais ça ne se peut pas.

Il battait en retraite, avec la boîte et le registre, vers la grille. Denise, affolée, l'arrêta par le bras.

— Je vous en prie, attendez! écoutez-moi! Il faut que je l'aie! Je vais vous expliquer... C'est mon mari qui me l'a donné... Il l'avait de sa famille, et c'est la première chose qu'il m'a donnée. Il y tient beaucoup, et il sait aussi combien, moi, j'y tiens à cause de lui. Pour moi, jamais je ne m'en serais séparée. Mais quand Louis a été blessé, il m'a fallu de l'argent pour aller le voir... Je n'avais rien. J'avais été malade et je n'avais pas pu travailler... C'est alors que j'ai pensé au médaillon... Mais, vous comprenez, mon mari ne sait pas que j'ai été malade. Il n'aurait plus manqué que ça que je le lui dise. Il se tourmente bien assez pour moi, parce que nous n'avons pas de famille du tout. Nous nous sommes mariés quatre mois avant la guerre, et j'avais seulement dix-huit ans, mais ma tante, avec qui je vivais, venait de mourir et Louis a dit qu'on ne pouvait pas attendre parce que j'étais trop jeune pour vivre toute seule... Pensez comme il se fait du souci depuis qu'il est parti... Alors, s'il ne me voit pas le médaillon, il se doutera de quelque chose, il me questionnera, et jamais je ne pourrai lui mentir assez bien. Vous voulez bien me le rendre, n'est ce pas? Ce n'est que pour une semaine...

Elle s'arrêta, implorant du regard le vieux. Elle s'était efforcée de raconter toute son histoire avec calme et bien clairement. La situation était, à ses yeux, d'un tragique si poignant, et il était si facile, pensait-elle, de la résoudre sans dommage pour personne, qu'elle n'imaginait plus maintenant qu'on pût lui refuser satisfaction.

M. Barbinet l'avait écoutée avec beaucoup d'attention.

— Ça ne se peut pas, répéta-t-il enfin. Ça ne se fait pas dans le commerce. Réfléchissez vous-même. Ça serait trop commode, voyons ! On a besoin d'argent pour une raison ou pour une autre. On sait qu'il y a dans le quartier quelqu'un qui est serviable. On va le trouver, on promet tout... et puis quand ça vous chante on revient : « Je n'ai pas d'argent, rendez tout de même le médaillon... » Non, j'ai dit mon dernier mot : Donnez quatre-vingt-sept francs et je rends le médaillon.

— Mais je ne les ai pas ! Le peu d'argent que j'ai pu trouver j'en ai besoin pour recevoir Louis. Pensez qu'il va revenir pour si peu de temps, et qu'il en est si heureux, et que ce sera gâché, et qu'il repartira avec un tourment qui ne le quittera plus ! Quand je suis allée le voir, il m'a

demandé pourquoi je ne l'avais pas, le médaillon... Non, non, c'est impossible! donnez-le-moi !

— Trouvez l'argent. Quatre-vingt-sept francs, ce n'est pas la mer à boire... On s'arrange, ajouta-t-il entre ses dents.

Il ne dit pas comment Denise aurait pu s'arranger, et elle ne le demanda pas. Elle sanglotait, elle balbutiait des supplications, et recommença, d'une voix entrecoupée, son humble histoire. M. Barbinet réfléchissait. Sans doute, enfin, il fut ému. Il eut une petite toux, alla vers un bureau, et revint avec un papier où il avait écrit quelques lignes.

— Ne pleurez pas, ça fait mal aux yeux, dit-il avec bienveillance. Je veux bien avoir confiance en vous. Vous voyez que je suis un brave homme et qu'on a tort de dire du mal de moi dans le quartier. Vous allez signer ça : Ça dit que je vous confie, pour le faire voir, un médaillon qui m'appartient et que vous devez me le rendre dans huit jours. Alors, si vous ne me le rendez pas, ça sera un vol prouvé. Et les gens qui volent on les fait arrêter... Et puis les intérêts doubleront. Ça vous va ?

Elle dit : « Oui ». Cela lui était égal. Elle vou-

lait le médaillon, voilà tout. Elle signa et partit radieuse, l'emportant.

Elle l'avait à son cou quand son mari arriva le lendemain. Il le remarqua avec satisfaction, et la jeune femme n'eut pas de peine à lui faire croire qu'elle ne manquait de rien.

Le dernier jour, comme sans pouvoir retenir ses larmes, elle l'aidait à préparer son paquet, il lui dit tout à coup :

— J'ai quelque chose à te demander, ma petite Denise : Donne-moi le médaillon. Je veux l'emporter avec moi. Ce sera un peu de toi que j'aurai là-bas. Je n'y laisserai pas mon portrait, tu comprends, ajouta-t il en riant, je vais t'y mettre, toi...

Elle n'hésita pas. Elle lui tendit le médaillon. Il y glissa le portrait de la jeune femme et, en essayant de sourire, reprit :

—Tu ne me trouves pas ridicule, hein?... Mais tu sais, là-bas, on n'a pas de fausse honte à aimer ceux qu'on aime. Et ça me fait plaisir d'avoir avec moi ce que tu as porté si longtemps...

Il partit le lendemain. Denise se trouva seule sur le quai du chemin de fer. Alors, seulement elle pensa avec netteté à M. Barbinet. Elle chancela d'épouvante.

II

Dans sa boutique moisie, M. Barbinet sem
blant moisi lui-même, sortait de la vieille grill
qui, barrant le fond de son magasin, en faisa
un appartement privé, quand il entendit s'ou
vrir la porte de la rue. A travers son labyrinth
de vieilleries, il s'avança pour voir. C'éta
Denise, pâle, crispée, haletante.

— Je ne le rapporte pas ! cria-t-elle. Fait
ce que vous voudrez !

— Qu'est-ce que vous ne rapportez pas ? d
posément M. Barbinet, qui ne l'avait pas re
connue tout d'abord.

— Le médaillon que vous m'avez rendu, il
a huit jours, et que je devais vous rapporte
aujourd'hui. Mon mari a voulu l'emporter là
bas. Alors, je ne l'ai plus ! Faites ce que vou
voudrez !...

— Doucement, dit M. Barbinet, qui aimai

la méthode. Récapitulons-nous : vous êtes madame Denise Portal ? — Oui. Il y a six mois, vous m'avez remis, en nantissement d'une somme par moi prêtée, un médaillon en or ? — Oui. Il y a huit jours vous êtes venue me demander de vous rendre ce médaillon, sous prétexte que votre mari, qui venait en permission, soupçonnerait que vous êtes gênée, et en serait tourmenté, s'il ne vous le voyait pas au cou. Vous me deviez quatre-vingt-sept francs ; vous ne m'avez pas versé un sou ; néanmoins, contre un papier signé de vous, spécifiant que le médaillon était à moi, et que vous deviez me le restituer sous huit jours, j'ai bien voulu vous confier cet objet... Nous sommes d'accord ? Bon. Alors, vous ne voulez pas dire que vous ne rapportez pas le médaillon ? Ce serait un vol. Ça ne peut pas être ça.

— C'était hier, sanglota la jeune femme, Louis m'a dit : « Je veux l'avoir avec moi là-bas, ça sera un peu de toi ; tu l'as porté si longtemps... » Comment est-ce que j'aurais pu lui dire non ? Il est parti tout à l'heure. C'est après seulement que j'ai bien compris. De la gare, je suis venue tout droit ici. J'ai trop peur. Je veux en finir... Si vous voulez attendre, ajouta-t-elle

timidement, comme je vais bien, maintenant, je pourrai trouver de l'ouvrage, et, petit à petit...

— C'est malheureux, dit Barbinet ; je n'aurais pas cru ça ; vous aviez l'air si honnête...

— Qu'est-ce que vous dites ? cria Denise, révoltée.

Mais l'aspect louche de son histoire lui apparut, et elle s'arrêta, pourpre.

— Je dis qu'avec vos airs de sainte-nitouche vous m'avez mis dedans. A présent vous voulez m'apitoyer. Ça ne prend plus. Le papier est formel. On ne peut pas se laisser refaire comme ça. Je vais appeler un agent.

Il se dirigea vers la porte. Denise se dressa, la face blanche. Ce qui ne lui était apparu que comme un invraisemblable cauchemar devenait une réalité horrible.

— Non ! non ! gémit-elle. Elle étendit les mains et glissa par terre, évanouie.

En reprenant conscience, elle se retrouva étendue tout de son long ; elle avait un rouleau de tapis sous la tête et, aux tempes et sur les lèvres, une sensation cuisante. M. Barbinet, à genoux près d'elle, l'observait, une burette de vinaigre à la main.

— Ça n'a pas de bon sens, dit M. Barbinet. Il y a un quart d'heure que ça dure. On ne vient pas tomber comme ça chez les gens.

Il aida Denise, chancelante, à se relever, et reprit :

— Votre histoire, je veux bien y croire. Voilà votre papier. Brûlez-le, ça ne compte plus. Les quatre-vingt-sept francs vous me les donnerez quand vous pourrez : on comptera les intérêts simples... Maintenant, moi j'ai affaire...

Eperdue de joie, sanglotant nerveusement, Denise prit les mains du vieux, balbutiant sa gratitude. Barbinet eut un gloussement étouffé, une grimace convulsa sa face morne, et il tourna le dos.

Elle rentra chez elle, tremblante encore et pénétrée d'une reconnaissance si vive à l'égard du vieillard, qu'elle en fit part, avec des détails circonstanciés, à sa concierge et à deux voisines. Celles-ci en restèrent stupéfaites, car M. Barbinet jouissait d'une réputation solidement établie.

Denise, à la suite de son émotion, fut malade pendant quelques jours. Une préoccupation l'absorbait : prouver sa gratitude à son bienfaiteur. Elle se décida pour un travail à l'ai-

guille, mais elle hésitait entre une calotte brodée et des pantoufles en tapisserie ; si bien qu'elle résolut, pour sa première sortie, de faire visite à M. Barbinet, afin de le prier de choisir.

Le lendemain, vers trois heures, elle entra dans la boutique.

— Vieux ladre ! vieux grigou ! vieux caïman ! criait une femme en tablier, écaillère que Denise connaissait de vue. Un suceur de sang, voilà ce que vous êtes ! et je ne vous l'envoie pas dire ! Mes cuillères, je les veux ! Je vous ai assez payé d'intérêts, gibier de potence ! Pourquoi que ça serait pas pour moi comme pour les autres, scélérat !

M. Barbinet, réfugié derrière sa grille, ne disait mot. Denise se jeta en avant, frémissante d'une généreuse indignation.

— C'est honteux de parler comme ça ! cria-t-elle à l'écaillère. M. Barbinet est le meilleur des hommes, et je vous défends !... Il m'a rendu un médaillon...

Elle s'interrompit. Surgissant de sa grille, M. Barbinet s'avançait sur elle, hors de lui.

— Taisez-vous, hein ! Taisez-vous ! J'en ai assez de vos mensonges ! Si je vous ai rendu le médaillon, c'est que vous m'avez payé ce que

vous me deviez, vous m'entendez ? Si vous dites le contraire, c'est probablement parce que vous ne tenez pas à ce qu'on se demande comment vous avez trouvé l'argent !...

— Oh !... dit Denise, suffoquée.

L'écaillère lança une dernière bordée d'injures et la porte claqua derrière son dos.

— On m'y reprendra, continua, quand il fut seul avec Denise, M. Barbinet, en proie à une vive irritation. On m'y reprendra... Depuis huit jours, je les ai tous et toutes après moi. « Et rendez-moi mes cuillères... — Et rendez-moi ma broche... — Et vous lui avez rendu le médaillon, rendez-moi ma montre... » Avant, on savait qu'il n'y avait rien à faire. Maintenant, c'est plus une vie... Ah ! oui, on m'y reprendra !

Il trotta à travers son fouillis, se calma un peu, revint vers Denise :

— Voyons, pour une fois que je fais une bêtise, vous n'aviez pourtant pas besoin d'aller le raconter à tout le monde...

LE DÉCOR

Quand elle reçut la lettre annonçant que maintenant c'était sûr, que son tour était arrivé, qu'il allait revenir pour presque une semaine, Marcelle eut d'abord une si violente émotion qu'elle en demeura étourdie et presque défaillante.

« Georges va revenir... Georges va revenir... », balbutiait-elle à demi-voix, pour se bien convaincre elle-même de la réalité de son bonheur.

Mais la préoccupation qui, depuis tant de mois, accompagnait ses alarmes et ajoutait à ses épreuves la saisit aussitôt, urgente et impérieuse à présent. Elle chercha à se bien rendre compte de la situation. Elle regarda ses deux

toutes petites filles, qui jouaient par terre avec des bouts de chiffons. Elle s'approcha du miroir qui était au-dessus de la cheminée et regarda son visage mince et joli. Enfin, elle regarda autour d'elle l'aspect du logement. C'était là qu'elle était venue habiter avec lui, cinq ans avant, quand il avait gagné assez d'argent, dans son métier de dessinateur, pour pouvoir l'épouser... Elle passa la soirée, tout en travaillant, à réfléchir et, dès le lendemain, elle se mit à l'œuvre avec énergie.

Quatre jours après, elle attendait Georges à la gare. Elle était si tremblante qu'elle put à peine se renseigner. Tout à coup, au milieu des autres soldats, elle le vit...

*
* *

Maintenant, ils rentraient chez eux à pied. Marcelle, cramponnée à son bras, suffoquait encore et ne pouvait que répéter : « Te voilà... Te voilà... », avec un grand effort pour ne plus sangloter. Georges, penchant vers elle sa haute taille, essayait de rire et lui disait d'être sage.

En marchant, elle se ressaisit un peu, mais elle avait tant de questions à lui poser qu'elle les entremêlait toutes. Elle expliqua que les enfants allaient bien, mais qu'elle n'avait pas voulu les emmener dans la foule. C'était vrai, mais surtout Marcelle, sans se l'avouer, voulait, que, tout d'abord, il n'eût de regards que pour elle... Et, de nouveau, elle lui parla de lui, mais il l'interrompit.

— Et toi, ma pauvre petite, comment as-tu fait pour t'en tirer ? Comment es-tu parvenue à vivre ?

Elle eut l'air étonné.

— Moi ? Mais très bien, sois en sûr ! Du reste, je te l'ai écrit. Je n'ai manqué de rien, ni les enfants non plus.

— Les gosses, je m'en doute. Je sais que tu te serais privée de tout pour elles... Mais enfin, comment as-tu fait ?

Sa voix s'assourdit, tremblante de toute l'angoisse qu'il évoquait :

— Je t'assure, je me le demandais tout le temps, le jour et la nuit... Cela me tourmentait sans arrêter. Je te voyais sans le sou, te tuant de travail, n'arrivant pas... Pense donc, ma pauvre petite, quand j'étais là on vivait tout

juste, et pourtant, ce n'est pas pour me vanter, je gagnais bien...

— Tu me gâtais trop, dit Marcelle.

— Ne dis pas de bêtises ! Alors, je me demandais : Comment fait-elle sans moi ? Et je sais bien que tu es délicate de santé, que tu ne peux pas te fatiguer... Et les enfants auxquelles il faut des soins... Et les envois que tu me faisais, malgré tout ce que je t'écrivais.

Elle haussa les épaules.

— Il n'aurait plus manqué que ça que je ne t'envoie rien ! Et puis ne parlons plus de ça ! Tu te tourmentes toujours sans raisons...

— Sans raisons ! Mais je suis sûr que tu te privais de manger ! Que tu n'as plus rien !

Elle étouffa un petit rire de triomphe.

— Tais-toi donc, tiens, tu es fou !

Ils étaient arrivés. Ils montèrent et prirent les deux enfants qu'une voisine avait gardées. En entrant chez lui, Georges resta un moment sans parler, un peu ahuri de se trouver là. Puis, il se secoua et fit quelques pas dans le logement. Marcelle le suivait des yeux.

— Eh bien ! en voilà du luxe ! s'exclama-t-il tout à coup, gaiement, en voyant, dans l'étroite salle à manger, la table préparée avec une

nappe blanche, des fleurs et des couverts brillants... Tiens ! tu as changé la pendule de la cheminée ? ajouta-t-il, surpris.

Marcelle, qui ôtait son manteau, rougit un peu.

— Oui, j'ai eu celle-là en place de l'autre. Elle est mieux, n'est-ce pas ?

— Sûrement, elle est mieux... Et les flambeaux aussi... Et tu as un tapis...

— Les enfants ont bonne mine, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme.

— Oui, oui, meilleure mine que toi...

Il la regardait et soudain s'étonna :

— Comme tu as une jolie robe... et elle est toute neuve !... Et... Ah ! par exemple, si je croyais te revoir avec tes bagues !

C'étaient une alliance et deux bagues modestes qu'il lui avait données. Marcelle se mit à rire et alla vers la cuisine sans lui répondre.

Il resta hésitant, un peu déconcerté par l'impression inattendue. Cette inquiétude cruelle qui, pendant des mois l'avait obsédé lui était enlevée. Il en était très heureux, mais un malaise presque aussi pénible la remplaçait. Pourtant il savait trop que Marcelle l'aimait pour admettre le moindre soupçon.

— A table ! cria joyeusement Marcelle.

Il s'assit en face d'elle, s'efforçant d'être gai. La jeune femme, heureuse, le servait, coupait la viande des deux petites, mangeait elle-même et bavardait.

— En voilà un bon dîner ! s'écria Georges.

— N'est-ce pas ? C'est bien ce que tu aimes ? Et vois si les enfants ont bon appétit !

Soudain il repoussa son assiette et regarda la jeune femme en face.

— Voyons, Marcelle, comment as-tu fait ? Je suis abasourdi. Pense donc que j'avais peur de vous trouver dans la misère... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Eh bien ! voilà, dit-elle très vite, tu es surpris parce que tu m'avais mal jugée : Une enfant, une incapable, une malade !... Alors tu me gâtais et tu ne voulais pas que je m'occupe de rien... Mais j'ai pris courage. Je me suis mise à travailler. J'ai réussi. Oh ! je dois dire que j'ai eu de la chance. J'ai trouvé à faire des modèles de broderie. Et puis je travaille pour une grande modiste. C'est très bien payé. J'ai réussi. Je gagne neuf ou dix francs par jour sans me fatiguer... Alors, tu penses si on vit bien !... Et puis la tante Octavie m'a aidée.

— Elle? s'exclama Georges stupéfait. Mais elle me détestait !

— Elle dit que ce n'est plus pareil. Avant, elle trouvait que tu dépensais trop... Mais maintenant elle m'aide. Elle aime beaucoup les petites ..

— Pourquoi ne m'as-tu pas raconté tout cela dans tes lettres?

— Mais je te l'ai dit... (Marcelle semblait un peu embarrassée.) Je ne pouvais pas te donner tous les détails, c'était trop long. Je t'ai dit que tu pouvais être tranquille, que nous étions à notre aise. Tu vois que c'est bien vrai.

— Oui, oui, murmura Georges.

Il luttait contre une sensation dont il avait honte, mais qu'il ne pouvait vaincre, une sensation égoïste sans doute, mais qui le torturait et qui était faite de vanité blessée, d'amour jaloux et de la douleur confuse d'un isolement inopiné.

— Eh bien ! reprit Marcelle gaiement. Félicite-moi ! Tu vois que j'ai bien su m'en tirer à moi toute seule !

— Oui, oui...

Il baissa la tête pour qu'elle ne vît pas ses yeux et, d'une voix étranglée, ajouta :

EN CHEMIN

En débarquant à la gare de l'Est, Claude Sivel, élégant et soigné malgré tout dans sa vareuse un peu déteinte, mais bien coupée, avança, noyé dans le flot bleu horizon des autres permissionnaires au-devant desquels se précipitait le flot des femmes et des parents qui les attendaient. On pleurait et on riait autour de lui. Jadis, les expansions bruyantes l'agaçaient, mais il avait appris bien des choses, et toute cette émotion de gens simples lui donnait à lui-même une petite émotion.

Il sortit de la gare. C'était un après-midi de mai, doux, ensoleillé, trempé parfois d'une averse tiède. Claude eut un profond frémissement de plaisir en retrouvant le printemps de

Paris. Il fit quelques pas, cherchant un taxi et, n'en trouvant pas appela un fiacre découvert qui passait.

Claude donna son adresse et, renversé sur la banquette, alluma une cigarette et se trouva heureux. Tout à coup, levant les yeux, il s'aperçut que son cocher avait, sous le chapeau de toile cirée, un chignon noir noué d'un ruban vert, et que c'était une femme. Au même moment, celle-ci se tourna sur son siège vers Claude. Il vit un visage jeune, aux joues animées, aux yeux assurés. Dans l'ample carrick elle paraissait solide.

— Dites donc, militaire, demanda-t-elle tranquillement, est-ce que vous en connaissez un qui s'appelle Bachelard ?

— Qui s'appelle comment ? dit Claude surpris.

— Bachelard. C'est à cause de votre numéro de régiment que je vous demande ça. Il est du même.

Elle s'interrompit. Ainsi détournée, elle ne pouvait apporter une attention suffisante à son cheval, et une auto avait failli les prendre en écharpe.

— Faites pas attention, c'est un taxi, dit-elle,

à Claude, — méprisant les injures du chauffeur, — alors Bachelard, est-ce que vous le connaissez ?

— Oui. Il est de ma compagnie. Nous avons été ensemble dans les tranchées pendant tout l'hiver. Je l'ai quitté il y a deux jours, répondit Claude.

— Il allait bien ?

— Mais oui.

— Ça me fait bien plaisir ce que vous me dites là... Parce que, vous savez, Bachelard c'est mon mari... J'ai eu une lettre de lui il y a cinq jours, mais vous c'est plus nouveau. C'est une veine que vous soyez de sa compagnie. J'ai déjà mené comme ça trois ou quatre militaires de votre régiment, et il y en a eu juste un qui m'a dit qu'il le connaissait de nom...

— Attention, voilà une auto ! ne put s'empêcher de s'exclamer Claude.

— Craignez rien, j'ai un œil sur ma jument. Alors, il y a six mois que je ne l'ai pas vu, Bachelard... Depuis sa permission, quoi... Hein, ça a chauffé en ces derniers temps, là où vous êtes?

— Oui, dit Claude. Mais à Paris aussi, il y a du danger, ajouta-t-il entre ses dents, car il commençait à croire qu'il n'arriverait pas chez

lui tout entier, tant les distractions de Mme Bachelard les mettaient tous en péril, elle, lui, la voiture et le cheval.

— Du danger, vous blaguez...

Elle se retourna vers son cheval pour le temps de franchir un encombrement. Puis elle se remit de trois quarts vers Claude.

« Vous savez, c'est pas la peine, quand vous reverrez Bachelard, de lui dire que je conduis. Il n'en sait rien. J'ai mon permis que depuis quatre mois... D'abord, ça ne le regarde pas. Je fais ce que je veux. C'est pas parce qu'il n'est pas là. Quand il y était, c'était pareil. Faut vous dire que c'est un homme à s'inquiéter de tout. Il se mangerait les sangs, je le vois d'ici, et il m'écrirait tout le temps : « Fais ça, et fais pas ça, et prends garde, et méfie-toi des accidents... » Les accidents, ça ne m'arrive pas, acheva-t-elle en jetant de côté son cheval qui, livré à lui-même, allait démolir une voiture à bras.

— Si nous prenions par les quais? suggéra Claude. On serait plus tranquilles pour causer.

— C'est une bonne idée, répondit-elle en tournant dans la rue du Louvre. Moi, les chevaux, ça me connait. Maman était maraîchère et j'ai mené des centaines de fois. Alors,

les gosses en garde, avec mon fiacre je me fais des journées passables. C'est pas un métier ennuyeux; on voit du monde, ça distrait. Et puis faut s'occuper, hein? Bachelard, quand il reviendra, reprendra son métier d'ouvrier horloger, mais au moins on ne sera pas sans rien. Il ne sera pas tourmenté, il aura le temps de se retourner... Et puis, voyez qu'il lui arrive quelque chose, une blessure grave, qu'il puisse plus travailler... Faut penser à tout, n'est-ce pas?... Bachelard, lui, c'est pas son genre. Il pense à rien. Quand il gratte ses rouages de montre, il s'y entend, il est heureux comme un roi, mais, tiré de là, c'est un enfant de six mois pour la raison. Il n'y a pas plus empoté que lui...

— Eh bien! là-bas, il n'y paraît pas, dit Claude. C'est un type, qui n'a pas peur, avec son air tranquille.

— Je le sais bien, qu'il n'a pas peur, mais il est empoté, l'un n'empêche pas l'autre. Quand il est ici, n'est-ce pas, je m'occupe de tout et ça va bien parce qu'il m'écoute... Mais là-bas, je n'y suis pas, hein? et il peut en faire à sa tête... Qu'il lui soit encore rien arrivé de grave, ça me dépasse... Et voilà un homme qui se mêlerait

d'être inquiet s'il savait que je conduis dans Paris !... Non mais, alors !... C'est pas à lui à être inquiet, hein ?... c'est à moi et je le suis de reste...

Elle détourna son visage contracté, mais ce ne fut que pour peu d'instants.

— Est-ce que vous êtes marié ? demanda-t-elle brusquement.

Elle avait posé la question avec un ton d'intérêt si sincère que Claude répondit aussi simplement :

— Oui. Je suis marié depuis trois ans.

— Alors, si vous êtes marié, j'ai joliment bien fait d'aller bon train. Ce que votre femme doit être impatiente !... Elle sait que vous venez ?

Claude eut un sourire.

— Non, c'est une surprise. Je n'ai pas eu le temps de la prévenir... Prenez garde !...

— Regardez-moi cet éléphant ! C'est trop fier pour prendre sa droite ! jeta-t-elle, au passage, à un énorme camion automobile dont le conducteur, conscient de sa puissance, ne répondit pas.

— Ça me fait plaisir d'avoir causé de Bachelard, reprit-elle. C'est un peu comme si j'avais

été avec lui... Vous pourrez lui dire que vous m'avez vue. Pas que je conduis, mais que vous m'avez vue... Et que tout va bien... Qu'on l'attend, solide au poste... Tenez, vous y voilà, à votre Alma...

Claude descendit et voulut payer.

— Demandez voir d'abord si votre femme est là, objecta-t-elle sans être impressionnée par la maison somptueuse... Peut-être que vous aurez encore besoin de moi.

Il entra, et ressortit presque aussitôt. L'expression de son visage n'était plus souriante.

— Elle n'est pas là, dit-il brusquement. Elle est à une crèche où elle soigne des enfants tous les après-midi.

— Alors, filons-y...

Claude donna l'adresse et monta. Il ne pouvait s'empêcher d'être irrité.

— C'est ridicule, pensa-t-il tout haut, elle se fatigue trop, elle est délicate, elle va tomber malade...

Mme Bachelard tourna la tête.

— Ça y est. Vous voilà en colère... Vous êtes tous les mêmes... Faut que vous vous mêliez de tout. Vous ne pensiez pourtant pas que nous allions toutes rester là comme des bonnes à

rien... D'abord, on s'embêterait trop ?... Non, la tête de Bachelard, s'il me voyait...

Elle eut un petit rire, mais un tuyau d'arrosage, deux tramways survenant et un refuge, nécessitèrent son attention.

ÉGOISME

Claire était dans son petit salon aux rideaux à demi-clos et elle tenait devant ses yeux un livre qu'elle n'arrivait pas à lire, lorsque Geneviève, sa cousine et sa meilleure amie, entra, vive et fringante comme toujours avec sa robe élégante et son petit chapeau enfoncé sur ses yeux noirs.

— Bonjour, Claire, dit-elle en l'embrassant.

Elle vit l'air abattu de sa cousine, ses paupières rougies et la pâleur de son joli visage.

— Eh bien, Henri ne vient pas? demanda-t-elle.

— Si, dit Claire à demi-voix, il arrive samedi.

— Et tu n'es pas folle de joie?... Et tu ne prépares pas tout?...

Mais Claire l'interrompit.

— Non, je ne suis pas folle de joie ! Il vient, c'est vrai, mais au bout de six jours il repartira, il retournera là-bas, au danger... Comment veux-tu que ce soit un vrai bonheur pour moi ?... Chaque minute qui passera sera une torture parce qu'elle me rapprochera du moment de son départ... Je suis trop malheureuse depuis deux ans... Je suis de plus en plus malheureuse !...

Elle tamponnait ses larmes. Geneviève parut agacée.

— Alors, c'est toujours pareil ! Ma petite Claire, tu aimes beaucoup ton mari, mais tu l'aimes en égoïste. Oui, parfaitement, en égoïste ! Avec ton amour, tes angoisses et tes larmes tu lui gâtes ses permissions. Le pauvre garçon trouve une maison lugubre et une femme désespérée. Je suis certaine que, là-bas, son plus grand tourment c'est de te savoir affolée, torturée, malade d'inquiétude et de douleur... C'est mal de ta part ! Tu devrais te dire, vois-tu, que ce que tu éprouves, des centaines de milliers d'autres femmes l'éprouvent, et moi toute la première. Crois-tu que j'aime moins mon mari que tu n'aimes le tien ? Que je ne tremble pas pour lui ? Eh bien, quand j'écris à Maurice,

mes lettres ne sont pas des lamentations d'un bout à l'autre, et, quand il est venu, je t'assure que j'ai été heureuse et joyeuse, et que je le lui ai montré, et que je me suis faite aussi belle que possible pour lui... Toi, tu reçois Henri comme si tu étais une pleureuse...

— Ce n'est pas de ma faute, gémit Claire. C'est plus fort que moi... Je souffre tant...

— C'est cela, tu ne penses qu'à toi, qu'à ta peine, et pas à lui, au besoin qu'il a d'un peu de plaisir, de joie et de gaîté. Tu l'aimes pour toi-même. Je t'assure, il s'en rend bien compte. La dernière fois il me l'a dit...

— Henri t'a dit cela ! cria Claire.

— Certainement, affirma Geneviève.

— Mon Dieu, mon Dieu, et moi qui voudrais tant le rendre heureux quand il est là. Tu as raison, je suis égoïste ! Mais je ne le serai plus ! Je ne le serai plus !

Elle pleurait de plus belle. Quand elle fut seule, elle se repentit davantage encore et, avec ardeur, mit tout en œuvre pour que Henri, cette fois au moins, trouvât une maison en fête et une Claire courageuse, joyeuse, et parée.

Le samedi pourtant, elle eut beaucoup de peine à ne pas sangloter quand elle embrassa

son mari, quand elle le revit p
cet appartement où ils avaient
ment heureux et où, seule, elle
profondément malheureuse. Ma
armée de courage : elle ne serait
elle ne montrerait pas ses tou
n'accaparerait pas Henri jalousem
ses autres permissions.

Henri parut surpris et satisfai
ment. Il trouva la maison mieu
femme plus jolie et plus élégante,
avec un plaisir évident. Cepend
étonné quand elle proposa de
même et qu'elle exposa le prog
avait imaginé pour le distraire p
mission. Il approuva, du reste, a
ment.

Chaque jour, elle s'ingénia à êt
et plus coquette que la veille. El
comédie de joie insouciante et sa
sion qui lui donnait bien du m
Geneviève, avec laquelle ils dînère
la félicita secrètement, Henri se
gai qu'elle-même, mais de temp
l'observait avec un étonnement où
doute et parfois des ombres de méc

son mari, quand elle le revit près d'elle, dan cet appartement où ils avaient été si parfaite ment heureux et où, seule, elle se trouvait s profondément malheureuse. Mais elle s'étai armée de courage : elle ne serait pas égoïste elle ne montrerait pas ses tourments ; ell n'accaparerait pas Henri jalousement comme ses autres permissions.

Henri parut surpris et satisfait du change ment. Il trouva la maison mieux arrangée, s femme plus jolie et plus élégante, et il le lui di avec un plaisir évident. Cependant, il sembl étonné quand elle proposa de sortir le soi même et qu'elle exposa le programme qu'ell avait imaginé pour le distraire pendant sa per mission. Il approuva, du reste, avec empresse ment.

Chaque jour, elle s'ingénia à être mieux mis et plus coquette que la veille. Elle jouait un comédie de joie insouciante et sans appréhen sion qui lui donnait bien du mal, mais don Geneviève, avec laquelle ils dînèrent deux fois la félicita secrètement, Henri semblait auss gai qu'elle-même, mais de temps à autre, i l'observait avec un étonnement où il y avait du doute et parfois des ombres de mécontentement

qui se multiplièrent, si bien que Claire craignit de remplir imparfaitement son rôle et qu'elle redoubla d'efforts.

La veille du départ, elle aurait voulu, toute la journée, rester enfermée avec lui, mais elle se dit qu'il fallait être courageuse jusqu'au bout et que, si elle se laissait aller le moins du monde, elle était perdue.

— Encore une toilette neuve, lui dit Henri en la voyant prête... Tu es redevenue d'une coquetterie... Enfin, sortons, puisque tu y tiens... Ce n'est pas comme à ma dernière permission où tu voulais rester avec moi sans voir personne... On s'habitue à tout, — acheva-t-il plus bas avec un petit rire presque amer, — deux ans, c'est bien long...

Claire n'entendit pas. Le soir, lorsqu'ils rentrèrent, la jeune femme s'efforçait toujours d'être joyeuse, de rire et de bavarder. Son mari paraissait fatigué et il était sombre.

Un bruit léger l'éveilla vers le milieu de la nuit. Claire dormait et sanglotait en dormant comme un enfant qu'un lourd chagrin poursuit en rêve. La lumière allumée la réveilla. Haletante encore, les yeux dilatés, les joues mouillées de larmes, elle regardait Henri sans paraître comprendre.

Tout à coup, elle se jeta contre sa poitrine.

— J'ai rêvé !... j'ai rêvé que tu n'étais pas là !... Mais ce sera vrai demain ! demain, tu seras parti !

— Cela te fera tant de peine que cela ? murmure-t-il d'un air de doute.

Elle se rejeta en arrière.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je croyais... oh ! rien de mal, bien entendu... Mais, à te voir si insouciante, si gaie, si mondaine, si coquette, si différente de ce que tu étais les autres fois où je suis venu, je croyais que tu avais pris ton parti de mon absence, que tu t'étais accoutumée à vivre sans moi... Dame, après deux ans...

— C'est Geneviève ! cria-t-elle désespérée. C'est de sa faute ! C'est elle qui m'a dit que je te rendais malheureux, que je te tourmentais, que je n'étais ni dévouée ni courageuse !... Et j'ai essayé... il me semblait que je ne réussissais pas... Mais comment as-tu pu croire ?...

Elle suffoquait de sanglots. Henri la regardait, il eut comme un sourire rassuré.

— Du courage... pour cacher son chagrin, à quoi bon ? dit-il enfin. Celui pour qui on souffre aime bien mieux le savoir... J'aime mieux que

tu sois triste, que tu sois seule, que tu ne sois pas coquette... même pour moi... J'aime mieux, c'est de l'égoïsme, mais c'est la vérité, j'aime mieux voir et savoir que tu ne penses qu'à moi, que tu as peur pour moi, que tu es malheureuse à cause de moi... Et plus tu es malheureuse, vois-tu, plus moi je suis tranquille... (Il essaya de rire.) Quel égoïsme, hein ?...

Mais, dans les yeux en larmes de la figure désolée qui se tendait vers lui, il vit qu'elle le lui pardonnait.



LE PORTRAIT

Dans le petit grenier qu'il appelait son atelier, Prosper Balbois, sous le jour blanc qui tombait par la large tabatière, peignait avec un enthousiasme que n'avaient pu entamer trente années d'insuccès.

C'était un vieux bohème de cinquante ans passés. Il avait gardé la cravate flottante, la vareuse et le pantalon à la hussarde, usés jusqu'à la corde, mais fièrement arborés, et de même il avait gardé ses chimères et ses convictions. Absorbé en elles, il ne voyait pas plus son indigence, les murs lézardés, encombrés d'ébauches inachevées, toujours recommencées, le grabat, les trois chaises dépaillées, la table boiteuse, qu'il ne se rendait compte que main-

tenant son dos était raide, ses joues ridées et son crâne chauve sous les longues mèches grises. Quand le froid était vif et que le charbon manquait pour le petit poêle, comme ce jour-là, il peignait avec son chapeau sur la tête et sa couverture sur le dos. Quand il avait du tabac il fumait une pipe avec plaisir. En tout temps, par la tabatière de sa mansarde, il pouvait, en passant sa tête, voir la moitié de Paris, ce qui favorisait ses rêves.

Soudain Prosper Balbois tressaillit : on frappait à la porte. Étonné, car jamais personne ne venait le voir, il alla ouvrir, sa palette à la main.

Une vieille femme entra, courbée et ratatinée, nu-tête, pauvrement mise, avec un châle déteint sur ses épaules maigres.

— Faites excuses si je vous dérange. Je suis la mère Thouvenin... Vous me remettez ?... Mais si, voyons, votre voisine du fond du couloir.

— Ah ! parfaitement, parfaitement...

Balbois offrit poliment la plus solide de ses trois chaises. Il ignorait la mère Thouvenin, n'ayant jamais remarqué personne ni retenu aucun nom, depuis des années qu'il vivait soli-

taire dans la vaste maison populeuse. Il avait eu parfois de légers démêlés, aussitôt oubliés, avec la horde de galopins qui la parcouraient du haut en bas, mais c'était tout.

— Vous faites des tableaux? dit tout à coup la vieille d'un ton un peu timide.

Elle regardait autour d'elle, mais elle avait la vue basse et sans doute ne distingua pas les esquisses accrochées aux murs.

— Oui, dit Balbois, étonné. Je suis peintre.

— C'est ça, c'est ça... Vous faites des tableaux, pas? Des tableaux comme on en voit des fois dans les magasins ou chez les personnes? Des portraits, quoi?

— Oui... si on veut...

Balbois faillit se lancer dans quelques considérations artistiques, mais se contint.

— Alors voilà, dit la vieille, j'ai quelque chose à vous demander. Quelque chose que je voudrais bien. Ça serait un grand service et ça me ferait bien plaisir... Pour le paiement, dame... j'ai économisé un petit peu... C'est pas grand'chose parce que je suis trop vieille, je travaille plus... Et puis, n'est-ce pas, je peux pas le laisser sans rien, là-bas?...

Elle s'arrêta court et reprit :

— Alors, voilà : Je voudrais son portrait.

— Le portrait de qui ?

— Le portrait à Maurice. Vous savez bien Maurice, mon petit-fils, quoi ! Il a été blessé et il est prisonnier. Alors je voudrais son portrait...

— Hein ? Son portrait ? dit Balbois, ahuri. Mais, d'abord, je ne fais pas de portrait... Et puis, il n'est pas là. Alors...

— Si, si, protesta la vieille, qui s'enhardissait. Vous en faites, des portraits, vous l'avez dit ! Et puis, vous vous rappelez bien de lui ? Un petit blond à l'air malin, voyons... Même qu'il vous a fait des blagues dans les temps... Maintenant, il a vingt-trois ans... Il est typographe... Voyons, vous le revoyez bien ?... Il sifflait toujours en descendant les escaliers... Là, vous y êtes, pas vrai ? Vous vous le rappelez... Et puis, du reste, v'là sa photographie, alors comme ça c'est pas difficile.

Elle tira d'un bout de papier plié et tendit à Balbois, qui la prit machinalement, une photographie mal faite et à demi effacée.

— C'est lui, y a deux ans. Il a fait faire ça à la Fête du Trône. C'est encore une vraie chance que je l'aie... Mais, ça passe, ça s'en

va... Et puis aussi c'est moi qui n'y vois plus clair... Faut vous dire que je perds mes yeux. Y a pas de lunettes qui tiennent ; je peux plus voir sa figure là-dessus... Et croiriez-vous... (Elle fit une pause et sa voix trembla) croiriez-vous qu'y a des moments où je me rappelle plus bien comment il est... Ça s'en va... Je cherche à me rappeler, je peux pas... Je le retrouve plus... Oh! pas tout le temps, mais encore assez souvent... et j'ai peur que ça augmente... Alors, un portrait, n'est-ce pas, c'est grand et puis c'est en couleur... Je le verrai bien... Pensez que lui-même je le reverrai peut-être pas. J'y serai peut-être plus quand il reviendra. Dame, je me fais vieille. Depuis ces temps-ci je sens ça... Le matin, j'ai les jambes quasi mortes... et puis... Enfin, bref, ça me ferait bien plaisir d'avoir son portrait, si vous aviez la complaisance....

Balbois ne répondit pas tout de suite. Il avait d'abord voulu refuser ; maintenant il se demandait seulement s'il réussirait, à l'aide de la photographie et des vagues souvenirs qu'il s'efforçait de préciser, à peindre quelque chose qui satisfasse la vieille.

— Je ferai de mon mieux, dit-il enfin.

— Je pourrai venir voir? demanda la vieille, enchantée.

Il dit oui ; elle partit et il se mit à l'œuvre. Il retrouva, dans un coin, une petite toile à peu près propre et travailla avec acharnement, faisant un héroïque effort pour copier servilement l'image qu'il avait sous les yeux, et n'y arrivant qu'avec une peine infinie et un frémissement de révolte mal contenue, car il ne connaissait plus que sa fantaisie quand il avait un pinceau dans les mains.

La vieille revint le lendemain. Comme Balbois, en fureur contre ce qu'il peignait, ne disait mot, elle n'osa tout d'abord s'approcher. Incertaine sur la cause de l'irritation du peintre, elle constata à voix haute qu'elle lui donnait bien de l'ouvrage et elle reparla de paiement.

Balbois eut un rire amer en songeant que cela ne lui était pas arrivé souvent qu'on lui offrît de l'argent pour sa peinture. Il interrompit la mère Thouvenin en lui disant, avec exaspération, qu'il faisait cela pour le plaisir et qu'il ne ferait plus rien si elle insistait. Alors elle proposa de ranger le grenier, mais il protesta ; sans sa poussière et son désordre il n'aurait plus été chez lui.

Elle s'assit et resta silencieuse. Au bout de quelques minutes, elle n'y tint plus et vint voir le portrait. Ses lunettes sur le nez, elle le contempla un moment. Inachevé et peut-être, malgré tous les efforts de Balbois, reproduit avec une minutie insuffisante, il lui causa une déception et elle ne put retenir quelques observations enveloppées de compliments.

— Y a pas à dire, ça vient bien... Mais faut le faire souriant, pas ?... Là-dessus, il a pas l'air gai comme il était. Et puis, faut lui faire les joues plus roses... ça prouve la santé, les joues roses... Et puis, faut que la moustache frise pareille des deux côtés... Et puis, pendant que vous y êtes, vous seriez gentil de le mettre en uniforme... Oui, en bleu comme y sont... Mais, y a pas à dire, ça vient bien... Maintenant, je m'en vas... On n'aime pas être dérangé pendant l'ouvrage, comme de juste...

Balbois, seul et exaspéré, suivit docilement les indications données. Il rosit les joues et frisa la moustache, à prudents petits coups de pinceau. Le dernier jour, quand l'ouvrage fut terminé, il se leva de bonne heure et plaça le portrait dans un cadre qu'il avait fabriqué lui-même. Alors, il prévint la vieille qui n'était pas

revenue dans la crainte sans doute de le retarder.

Elle arriva en hâte. Sous le jour cru tombant de la tabatière, il lui mit le portrait dans les mains. Elle regarda et une telle émotion la saisit qu'elle ne put parler. Balbois jeta un dernier coup d'œil sur son ouvrage.

— C'est une horreur, ce chromo ! se dit-il avec indignation.

Mais, en voyant l'extase qui transfigurait la face de la vieille, il ne put s'empêcher de se demander si, au contraire, ce n'était pas la meilleure œuvre qu'il eût jamais faite.

L'INCONNUE

Pendant tout le voyage, elle était restée assise dans son wagon, droite, immobile et comme inconsciente, sa jolie figure figée dans une crispation qui la vieillissait. Elle ne savait pas ce qu'elle avait fait entre le moment où elle avait reçu la nouvelle et celui où elle avait pris le train ; elle ne savait pas combien d'heures avait duré le trajet ; elle ne savait plus rien que la douleur qui l'affolait. « Jacques est blessé grièvement... Jacques est blessé grièvement... », se redisait-elle. Par moments, elle n'arrivait pas à concevoir que ce soit vrai ; par moments, revenait l'effroyable idée qu'il n'était pas seulement blessé, qu'il était... elle ne formulait pas l'indicible angoisse qui veillait au fond de sa pensée,

qui la faisait frissonner d'une horreur si éperdue qu'elle serrait les dents pour ne pas crier. En même temps, comme un tourbillon confus, revenaient tous les souvenirs de leur amour, de leur bonheur, pendant les deux années écoulées entre leur mariage et la guerre ; elle revoyait leurs heures de joie et de tendresse, leur accord toujours parfait, l'intimité de leur confiance mutuelle et les mille détails de cette vie quotidienne où chacun d'eux était pour l'autre tout au monde.

Elle arriva le matin et traversa la ville presque en courant. Les objets extérieurs lui semblaient le décor irréel d'un rêve. Devant l'hôpital, haletante, elle dut se raidir pour ne pas s'évanouir. Elle ne sut au juste qui elle interrogeait, d'une voix rauque qui ne lui sembla pas être sa propre voix. Elle entendit : « C'est très grave, mais ce n'est pas désespéré ». Alors, elle chancela et se rendit compte qu'on la soutenait.

Pourtant, elle ne sanglota que quand elle le vit. On l'empêcha d'entrer parce que la nuit avait été mauvaise, mais, en soulevant le rideau blanc d'une porte vitrée, elle l'aperçut. Dans le lit étroit il était étendu, emmailloté de pansements, les yeux clos, la face creuse ; par

instants, ses lèvres remuaient comme s'il délirait.

Elle sanglotait si fort, malgré qu'elle essayât de se contenir, qu'elle dut s'éloigner jusqu'au palier. Appuyée au mur, elle suffoquait dans une douleur qui la déchirait et où se mêlait de la joie parce qu'on lui avait dit que probablement il vivrait.

Une infirmière s'approcha d'elle.

— Madame Lérens ?

La jeune femme releva la tête et fit un effort pour se calmer.

— Il y a ici, continua l'infirmière, un blessé qui a été atteint, mais bien moins gravement, le même jour que votre mari et après s'être battu auprès de lui. Voulez-vous le voir ? Il vous racontera... Il est seul dans la chambre qui est là.

La jeune femme suivit l'infirmière qui la laissa auprès du blessé. C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, au visage intelligent et fin. Il était adossé contre ses oreillers et son bras droit était immobilisé dans un appareil.

— J'ai été, en effet, le camarade de votre mari, Madame, expliqua-t-il. Nous avons combattu côte à côte, et il est tombé quelques

minutes avant moi... Non, non, Madame, ne pleurez pas ainsi. Il guérira sûrement; on vous l'a affirmé et c'est la vérité... Mais moi, qui n'ai pas été atteint aussi grièvement, je puis vous raconter...

— Oui, oui, balbutia-t-elle. Racontez-moi...

— Eh bien, Jacques Lérens et moi nous étions liés. Il m'inspirait beaucoup de sympathie, et je crois qu'il en avait pour moi; cette sympathie m'était encore plus précieuse à cause du caractère taciturne et froid que vous lui connaissez...

La jeune femme eut un sourire triste. Avec elle, Jacques n'avait jamais été cela.

— Nous avons été blessés en faisant une attaque, poursuivit le jeune homme. Lérens était près de moi quand, soudain, un obus éclata et le renversa presque dans mes bras. Je l'ai cru tué. Il avait juste eu la force de dire deux mots en tombant, et ces deux mots, Madame, c'était votre nom répété.

— Il croyait mourir... et il a dit mon nom, murmura-t-elle, sanglotante.

— Oui, distinctement, comme une suprême pensée qui se formule inconsciemment peut-être. Et, lorsque, dix minutes après, j'ai été

blessé à mon tour, j'entendais encore l'accent qu'avait sa voix en disant deux fois ce nom : « Lucie... Lucie... »

Il s'interrompit. La jeune femme avait violemment tressailli.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Je dis qu'en tombant, il a prononcé votre nom deux fois : « Lucie... Lucie... »

Il s'arrêta encore. Elle était devenue très rouge, puis si pâle qu'il crut qu'elle allait défaillir.

— Ce n'est pas mon nom, dit-elle enfin d'une voix sourde et comme à elle-même. Je ne m'appelle pas Lucie. Je m'appelle Gabrielle.

Il y eut un silence. Elle réfléchissait, haletante.

— Je... je me suis sans doute trompé, essaya de dire le blessé... J'ai mal entendu...

Mais elle voyait bien qu'il mentait. Gêné, il se tut.

— Lucie?... Lucie?... se répétait-elle. Elle ne comprenait pas encore bien ce qui lui arrivait, ce qu'elle devait croire. Elle essayait de découvrir, dans ses souvenirs, quelle Lucie son mari pouvait avoir connue. Elle essayait de se dire

que ce n'était rien du tout, qu'elle était indignement folle et coupable de s'inquiéter d'une telle chimère, tandis que Jacques était encore en danger de mort. Mais une souffrance nouvelle, aiguë, despotique, balançait sa première souffrance.

Sans s'en rendre compte, elle avait quitté la chambre du blessé, elle était revenue à la porte vitrée et sous le rideau levé, à travers la vitre, elle regardait son mari. Il dormait, plus calme, et elle fut éperdue de bonheur. « Qu'il vive, se dit-elle, le reste n'existe pas. » Mais elle savait bien que cela existait au fond d'elle-même, que cela existerait toujours, comme un doute cruel et vigilant, quel que soit l'avenir. Et elle savait aussi que jamais elle n'oserait, auprès de lui, éclaircir ce doute.

DANS LA CAMPAGNE

Chaque fois que Lise s'échappait de la ferme pour aller au village, chez la mère Fouvent, où elle recevait en cachette les lettres de son cousin François, elle avait des émotions terribles et prenait des précautions exagérées au point d'être imprudentes. Ces précieuses lettres, elle les gardait dans une poche de toile, cousue tout exprès dans son corset ; cela lui faisait plaisir de les sentir ainsi contre elle, et elle était sûre que son oncle Barrault ne les découvrirait pas.

Dans la vaste ferme isolée au milieu d'une campagne mélancolique, tachée de jaune par les ajoncs et les genêts en touffe, ensanglantée de place en place par la fleur du sarrasin, le père

Barrault régnait en despote. Tout le monde tremblait devant ce petit homme trapu et brusque, au poil gris, aux yeux froids et railleurs, qui, riche, mais travaillant sans relâche, se vantait d'être dur aux autres comme à lui-même et ne concevait pas qu'il pût y avoir chez lui d'autre volonté que sa volonté. Sa femme, tant qu'elle avait vécu, avait été une esclave soumise : son fils François n'osait parler en sa présence et ses serviteurs s'échinaient, non par dévouement mais par terreur.

Il avait recueilli Lise lorsqu'elle s'était trouvée, à douze ans, orpheline, avec pour tout bien la robe qu'elle avait sur elle. Depuis lors, elle vivait à la ferme bien plus comme une servante que comme une parente.

Elle y était depuis six ans quand un drame avait éclaté. Son cousin François avait voulu l'épouser, et, malgré sa crainte et sa timidité, il avait osé le dire à son père. La colère du vieux avait été effroyable et était surtout tombée sur Lise. Alors, ce n'était pas assez qu'il l'hébergeât depuis six ans, il fallait encore qu'elle essayât d'enjôler son fils, elle qui n'avait rien que sa figure ? C'était une honte ! François se marierait plus tard, comme il fallait, mais jamais avec

elle. Elle était prévenue : c'était non et c'était non ! Si elle voulait faire des bêtises, elle pouvait !

Mais Lise n'y songeait pas et François non plus. Seulement, ils avaient très peur du vieux et ils craignaient que son autorité despotique ne les séparât maintenant. Mais le père Barrault n'en fit rien, Lise étant une excellente servante, difficile à remplacer, et ils étaient restés l'un près de l'autre, contents de vivre ainsi et espérant vaguement en l'avenir.

Il y avait eu la guerre. François était parti, après avoir promis à Lise qu'il lui écrirait, non pas à la ferme, où le père Barrault recevait lui-même toutes les lettres, mais chez la mère Fouvent, une vieille qui vendait de l'épicerie au village.

Pour Lise, pendant des mois, ces lettres avaient été toute la joie de sa vie. Il lui écrivait comme jamais il n'avait osé lui parler ; elle s'apercevait, à travers les phrases, qu'il prenait de la volonté et de l'énergie, et comme il lui disait qu'il l'aimait de plus en plus, elle était, malgré ses anxiétés, très heureuse. De temps à autre, elle demandait des nouvelles au père Barrault et quand il lui répondait sèchement :

« François va bien. Il devient raisonnable », avec un ricanement qui voulait dire : « Il ne pense plus à toi », elle pouvait à peine s'empêcher de sourire, en sentant les lettres craquer contre sa poitrine.

Mais, soudain, il n'était plus rien venu et Lise avait eu trois semaines de tourments atroces, car le père Barrault, lui non plus, ne recevait rien.

Un matin d'automne, comme elle revenait, désespérée, du village, où elle avait été en vain, elle vit sortir de la ferme le maire, M. Bailly, qui était habituellement en très mauvais termes avec le père Barrault. — Pour qu'il soit venu, il fallait... Elle courut à lui, et il dit le malheur : François était disparu ; au cours d'une attaque, il avait été engagé dans les rangs ennemis, on l'avait vu tomber couvert de sang.

Folle, Lise s'était précipitée dans la ferme. Au milieu de la grande cuisine, le père Barrault était debout, silencieux. La jeune fille s'était jetée vers lui, mais, d'un regard plus dur que jamais, il l'avait arrêtée.

— Assez, avait-il ordonné de sa voix brève. Tais-toi ! Je ne veux pas entendre un mot ! Il

est... il est mort ! Après ? En quoi que ça te regarde. C'était pas ton mari ! Il l'aurait jamais été !... Et il était mon fils ! Et, moi, je ne dis rien ! Alors, je défends qu'on en parle ! C'est compris ? Et à l'ouvrage ! Faut travailler !

Lise, pantelante, aurait voulu lui crier que mieux que lui elle aimait celui qui était mort et que François l'avait aimée aussi, et qu'il lui écrivait... Mais son secret lui était trop cher pour qu'elle le dise et elle était trop accoutumée à plier sous le despotisme du vieux pour désobéir. Machinalement, elle le suivit vers la besogne quotidienne.

*
* *

Un tantôt de fin d'hiver, comme Lise, indifférente à une pluie aigre, traversait la rue du village, elle vit, au seuil de la sordide petite épicerie paraître, la mère Fouvent. Lise n'était pas entrée depuis qu'elle savait qu'elle n'y trouverait jamais plus de lettres et, avec un affreux serrement de cœur, elle passait en hâte, mais la vieille l'appela :

— Dites donc, ma petite, vous n'avez toujours pas de nouvelles ?...

Lise, qui s'était approchée, tressaillit ; la vieille avait un drôle de regard. La jeune fille la suivit dans la boutique étroite.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Ben, vous savez... y a des fois des choses qu'on s'y attend pas... Là... calmez-vous... Faut pas vous mettre dans des états comme ça... Enfin, quoi, vaut mieux pas vous faire languir... V'là ce que j'ai pour vous.

Lise eut un cri étouffé. Elle se jeta sur la carte et, défaillante, s'appuya au mur. C'était de lui. Il n'était pas mort ! Il était prisonnier. Il avait été gravement blessé et il était rétabli...

Elle sanglotait et dut attendre pour continuer à lire. François, en quelques mots pleins de tendresse, disait que cette fois-là il lui écrivait pour elle toute seule, comme avant, et de sa lettre ressortait qu'il avait déjà écrit une fois au père Barrault, à la ferme. La carte s'était donc perdue, puisque le vieux ne savait rien.

Lise se précipita dehors, mais, au bout d'un moment, elle ralentit le pas. Il fallait avouer les lettres clandestines pour prévenir le vieux, et, telle était la terreur qu'il lui inspirait que,

même avec la nouvelle qu'elle apportait, elle tremblait à cette idée. Et une amertume se mêlait déjà à son bonheur, car elle songeait que, plus tard, il les séparerait encore.

Soudain, sortant d'un sentier et marchant devant elle, vers la ferme, Lise vit le père Barrault lui-même. Le cœur battant, elle s'arrêta, cherchant une explication plausible, mais le vieux se retourna et la vit. Elle dut avancer. Il la regardait venir avec indifférence, mais, quand elle fut près de lui, brusquement il tressaillit, les yeux attachés sur son visage et il la saisit par le bras.

— T'as des nouvelles ? cria le vieux.

Lise eut un sursaut de surprise.

« T'as des nouvelles, continua-t-il, haletant. Je vois ça à tes yeux ! Il est pas mort !

— Il est prisonnier, balbutia Lise. On me l'a dit... un soldat que j'ai rencontré.

Elle s'empêtra dans son mensonge et avoua tout, montra la carte.

Le vieux la lui arracha des mains, lut et chancela ; elle le soutint par le bras, mais il arracha sa cravate et respira convulsivement.

Ils restèrent sans parler et puis se mirent en route côte à côte. Au bout d'un moment, le

vieux tourna la tête vers la jeune fille, et elle vit ses joues mouillées de larmes.

— Pour les lettres, je te pardonne, dit-il de sa voix brève. Ça m'est égal ! Il vit. C'est tout !... Faut croire qu'il t'aime, hein ? ajouta-t-il après une pause. Et puis, toi aussi, tu l'aimes... J'ai vu ça... Alors, quand il reviendra... on verra... faudra qu'il soit heureux... il a le droit...

Il secoua la tête et reprit :

— En attendant, faut travailler. Faut qu'il trouve tout en état quand il reviendra. Faut qu'il voie que nous aussi on a fait ce qu'on doit... Est ce que t'as pensé aux carottes à semer ?

Elle ne répondit pas. Elle ne s'en souvenait plus. Elle marchait à côté du vieux sans pouvoir s'empêcher de pleurer à chaudes larmes, tant elle était triste puisqu'il était là-bas, prisonnier et malheureux, et tant elle était heureuse puisque ce serait elle, plus tard, qui lui ferait oublier ses épreuves.

LES ISOLÉS

MADAME HÉLÈNE

I

Dans les logements indigents où elle allait faire des visites et porter des secours, on l'appelait Mme Hélène, et elle passait pour être l'employée salariée d'un comité de charité.

Cette légende s'était créée toute seule, tant Hélène Maubel, simple, effacée, sérieuse et avertie des préoccupations les plus humbles de la vie quotidienne, répondait mal aux idées que les pauvres gens qu'elle voyait se faisaient de la richesse, et la jeune femme s'était empressée de l'accepter et d'y conformer son attitude et

sa tenue, car elle se rendait compte que cela facilitait la tâche qu'elle s'était donnée en lui permettant d'inspirer plus de confiance à ceux qu'elle secourait et de se rendre plus facilement compte de leur situation vraie.

En réalité, elle avait une fortune très considérable et l'argent qu'elle distribuait était le sien. Lorsque, quatre ans plus tôt, après la mort d'un mari âgé et despotique, elle s'était trouvée à vingt-six ans, veuve, sans enfants et à peu près seule au monde, sa richesse l'avait un peu embarrassée. Elle ne désirait pas se remarier, n'ayant pas été heureuse. Elle aurait peut-être aimé être jolie, séduisante, spirituelle, élégante et mondaine, mais elle était incurablement tout le contraire et s'y résignait. Dans son hôtel de Passy, qui lui paraissait trop grand et trop luxueux pour sa solitude, elle vivait retirée dans un effacement volontaire, ne voyant que quelques amies, aussi peu mondaines qu'elle et deux ou trois vieilles dames rigides et protectrices qui étaient ses parentes. Elle administrait sa fortune scrupuleusement, comme jadis elle faisait ses devoirs en classe, et dirigeait ses domestiques dans un esprit atavique d'ordre et d'économie. Mais sa grande préoccupation,

c'étaient ses pauvres. Elle en avait un grand nombre qu'elle secourait régulièrement avec une bienfaisance consciencieuse, s'efforçant de proportionner justement son secours à l'infortune. Et, surtout depuis la guerre ils absorbaient son temps bien suffisamment pour qu'elle évitât l'ennui.

Ce samedi-là, Mme Hélène, en robe noire défraîchie, ses cheveux châtains tirés sous un chapeau simple, arriva vers quatre heures au fond de Plaisance, tout près des fortifications. Dans la maison où elle allait et qui était vaste, sordide et sombre, avec des linges à toutes les fenêtres et des mioches mal tenus grouillant à tous les paliers, elle avait trois visites à faire, à des gens plus particulièrement indigents et dont elle s'occupait depuis des mois. Elle vit, au rez-de-chaussée, dans un taudis semblable à une petite cave, un ménage : l'homme paralytique, la femme presque aveugle ; elle vit, au second, une vieille à demi-folle qui, barricadée, regardait par un judas avant d'ouvrir la porte de son réduit et qui l'assaillit de plaintes furibondes. Mme Hélène, ayant donné ce qu'elle apportait et promis de demander davantage au pseudo-comité qui abritait ses décisions per-

sonnelles, monta au quatrième avec satisfaction. Là, il y avait une femme et ses trois enfants.

Mme Hélène entra dans une grande chambre basse, à peu près dénuée de meubles mais soigneusement balayée. Trois petites filles mièvres et propres jouaient par terre, sagement, avec une poupée sans tête. Leur mère cousait devant l'étroite fenêtre. Elle se leva et eut un sourire de familiarité joyeuse.

— C'est Mme Hélène ! Par exemple, à l'instant même je me disais : « Elle ne viendra plus, il est trop tard ! » Mais asseyez-vous donc, vous voilà toute fatiguée.

Mme Hélène prit la seconde chaise qu'il y avait dans la chambre. A peine était-elle assise que la plus petite des enfants vint s'installer sur ses genoux.

— Georgette, voyons... dit la mère. Elle va vous fatiguer ; vous l'êtes déjà bien assez, ça se voit... C'est vrai, on le dit bien dans la maison : « Cette pauvre Mme Hélène, c'est pas un métier qu'elle fait... » Penser que d'un bout à l'autre de la journée, vous montez des étages pour aller voir des gens plus ou moins ragoûtants...



— Oh ! ce n'est pas d'un bout à l'autre deu[?] journée... Et puis cela m'intéresse, dit tranquillement Mme Hélène.

— Et puis, faut bien travailler, n'est-ce pas ? reprit l'ouvrière. Ces dames qui vous emploient, au moins elles vous paient bien ? Elles ne vous font pas trop droguer ? Je vous dis ça parce que vous n'avez pas l'air d'avoir beaucoup de défense, soit dit sans vous vexer, et que les dames riches, ça a beau être bien gentil, ça ne sait pas ce que c'est, n'est-ce pas ?... Ainsi, tenez, elles verraient que j'ai du manger qui cuit — c'est un bout de veau et des pommes de terre — elles croiraient jamais que nous avons besoin. Faut bien nourrir les petites, pas ? Et puis, quand c'est rangé, balayé, nettoyé, ça ne leur va pas non plus. Elles veulent que ça se voit qu'on est pauvre. Je vous assure, c'est à vous dégoûter d'être propre. Je vous dis ça à vous, parce que, entre personnes qui travaillent, c'est plus pareil. On comprend les choses...

Elle continuait, très en confiance, comme elle aurait parlé à une égale. Sur les genoux de Mme Hélène, qui écoutait, l'enfant s'endormait.

— Alors, disait l'ouvrière, si vous pouviez

m'obtenir, en plus de ce qu'on me donne d'habitude, des chemises pour les petites, ça me ferait bien plaisir. De la toile, ça serait déjà bien ; mais faudrait que je les couse et j'ai déjà assez à faire. Alors, vous pourriez expliquer à ces dames que je suis malade et que je ne peux pas travailler. Faut vous dire que je voudrais promener les enfants dimanche. On irait à Vincennes. Ça serait gentil... Dame, c'est pas parce qu'on est pauvre qu'on doit être privé de tout... Alors n'est-ce pas...

Elle s'interrompit. Quelqu'un frappait. Une vieille parut, en noir râpé, l'air pleurard et circonspect.

— Pardon que j'entre, dit-elle, mais on m'a dit qu'il y avait quelqu'un de la part de dames charitables. Moi je suis aussi pauvre que personne ; j'habite ici depuis huit jours...

Elle s'arrêta. Elle regardait Mme Hélène qui avait tourné la tête vers elle. La vieille tressaillit, son ton changea.

— Je demande pardon à Madame. On ne m'avait pas dit que c'était Madame elle-même qui était là... Madame ne me remet pas ? Je suis la tante d'Emma, l'ancienne femme de chambre de Madame. J'ai vu Madame dans

son hôtel, à Passy... Madame est bien bonne, elle qui est si riche, de se déranger pour les pauvres... Si Madame veut bien ne pas m'oublier dans ses bontés. Je loge au bout du couloir... et je suis bien malheureuse...

Elle fit une génuflexion et se glissa dehors.

Il y eut, dans la chambre, un silence.

— Georgette, veux-tu bien descendre ! dit tout à coup l'ouvrière, et elle enleva, des genoux de Mme Hélène, l'enfant qui, réveillée, pleura.

— Je... je demande pardon à Madame, continua-t-elle, sans regarder la visiteuse, — et malgré son affectation de respect il y avait comme un imperceptible reproche dans sa voix. Mais on ne savait pas... Dans la maison on croyait... On était sûr... N'est-ce pas, en général, les dames riches...

Elle ne dit pas comment, dans son opinion, devaient être les dames riches, mais Mme Hélène le savait et, en dépit d'elle-même, fut vexée de voir qu'elle était si différente. En outre, elle avait honte, quelles qu'eussent été ses intentions, d'avoir laissé subsister cette longue erreur qui venait d'être découverte. Elle pensa soudain qu'elle avait l'air de l'avoir fait pour donner

moins. En même temps l'impossibilité de toute explication la décourageait. Elle se leva.

— Alors, nous disons que ces enfants ont besoin de linge? essaya-t-elle de dire gaiement.

— Madame est bien bonne. Si Madame veut voir ce qu'elles ont comme chemises...

L'ouvrière déployait des loques. Son ton pleurard rappelait celui de la vieille.

— Pour le veau, c'est le boucher qui me l'a donné parce que je lui ai recousu un accroc, termina-t-elle.

Ce n'était plus la même femme. Toute confiance avait disparu. Mme Hélène en souffrit. Elle embrassa les enfants qui, comme si elles eussent été gagnées par la contrainte de leur mère, se laissèrent faire, figées. Elle dit : « A samedi » et s'en alla.

— Comme c'est difficile... murmurait-elle en descendant l'escalier sale.

II

Sur le tableau qu'avait dressé Hélène Maubel des visites de charité qu'elle faisait chaque semaine à jour fixe, il y avait, en première ligne, la mère Didier, qu'elle voyait le jeudi.

La mère Didier était une vieille, impotente et geignarde, gourmande et exigeante. Pour elle les secours apportés par sa visiteuse, si abondants fussent-ils, n'étaient jamais ce qu'elle aurait désiré, et chaque samedi elle se plaignait hautement d'être méprisée par ces dames du Comité de Bienfaisance, car, là comme ailleurs cette même légende entourait la charité d'Hélène.

La mère Didier habitait dans le quartier des Gobelins, au troisième étage d'une grande maison hantée par un peuple nombreux d'enfants.

Dès que parut dans l'escalier Mme Hélène,

vêtue avec la simplicité d'une ouvrière, une troupe de petits, comme de coutume, l'entoura en piaulant pour avoir des bonbons. Tout en montant elle fit la distribution et, parvenue à la porte de la mère Didier, qui laissait pour elle la clé dans la serrure, elle entra.

Au seuil elle s'arrêta, surprise. Un soldat était debout auprès du fauteuil de la vieille.

— C'est lui ! Le voilà qui vient d'arriver ! cria la mère Didier. C'est Jean, mon petits-fils ! Il a été blessé, vous savez, et ils lui ont donné une convalescence d'un mois. Dieu de Dieu, que je suis contente !

La vieille, transfigurée, ne ressemblait en rien à la gémissante ruine qu'elle était d'ordinaire. Auprès d'elle, le soldat, un garçon brun, d'une trentaine d'années, riait.

Tout de suite il s'avança vers Mme Hélène.

— Je suis bien content de vous voir, lui dit-il avec simplicité. Je sais tout ce que vous faites pour la grand'mère. Sans vous, qu'est-ce qu'elle deviendrait ? Dame, elle n'est pas jeune, et puis elle aime à être dorlotée... Avant la guerre je gagnais bien notre vie et elle avait ce qui lui fallait... Maintenant, sans vous...

— Mais je ne fais que ce que je dois faire, dit Mme Hélène.

— Du tout, vous en faites plus... Et pourtant vous devez déjà avoir assez de travail. On ne vous paye pas pour faire son lit ni lui bander les jambes... Elle m'a tout raconté et aussi qu'elle n'était pas toujours aimable comme il faudrait... Et puis je sais bien que si ces dames du Comité lui envoient tout ça — il désignait les paquets sur la table — c'est à cause de ce que vous leur dites. Alors, je vous remercie bien franchement. Grâce à vous, je suis tranquille là-bas.

Hélène, que les remerciements gênaient toujours un peu, se tourna vers la vieille.

— Comment allez-vous aujourd'hui?... Vos douleurs?...

— Mes douleurs! est-ce que j'y songe seulement! Il me semble que je gambaderais, voyez-vous, tant ça me remonte de voir mon garçon. Quand je pense à sa blessure... la poitrine traversée, quoi... Ah! il ne l'a pas volée, sa Croix de guerre... Allons, Jean, raconte un peu...

Lorsqu'Hélène revînt, une semaine plus tard, elle fut reçue comme une ancienne amie. La vieille, lasse de bavarder, s'étant assoupie, la

conversation continua entre la jeune femme et le soldat.

La fois suivante, Jean Didier, qui était rasé de frais et avait, avec soin, brossé sa capote, parla de lui-même avec insistance. Il était chapelier, habile ouvrier, et se faisait, dans son métier, de bonnes journées. Si, au moment de la guerre, il n'avait presque pas d'économies, c'est que, dans ce temps-là, il dépensait, sans prévoyance, tout ce qu'il gagnait. Mais au fond il était sérieux et personne ne lui avait jamais reproché de ne pas être travailleur ni d'avoir mauvais caractère. Il insista sur ces différents points avec force, sans qu'Hélène comprît pourquoi.

Le jeudi d'après, il prit Hélène à part.

— Ça ne vous ferait rien de venir mercredi au lieu de jeudi, la semaine prochaine ?

Il paraissait y tenir beaucoup ; Hélène promit, bien que cela bouleversât son emploi du temps.

Le mercredi, Jean Didier l'attendait, seul, dans la première pièce.

— La mère dort, dit-il. Asseyez-vous en attendant.

— Vous ne savez pas pourquoi je vous ai demandé de venir aujourd'hui ? reprit-il. Eh bien,

c'est parce que demain je serai parti. Je retourne là-bas. Alors je voulais vous voir...

Il semblait gêné; son attitude surprenait Hélène. Il continua :

— Vous ne savez pas pourquoi je voulais vous voir avant de partir? D'abord, pour vous dire encore merci... Et puis... aussi pour autre chose... Vous n'y êtes pas? Eh bien, quand je reviendrai, si j'en reviens, ce qu'il faut espérer, je voudrais qu'on se marie nous deux. Dame, de vous voir si courageuse, si gentille... Mais soyez tranquille, je ne vous laisserai plus vous tuer de travail. Je vous l'ai dit : Je suis bon ouvrier, alors... Bref, dites oui et je serai bien heureux.

Hélène s'était levée, saisie de stupeur. Elle se jugeait sotte de n'avoir pas compris plus tôt l'attitude de Jean Didier, mais c'était si invraisemblable...

— C'est impossible, murmura-t-elle.

— Impossible ! Pourquoi? Pourquoi?

— Parce que... je suis mariée, dit Hélène, s'accrochant à une partie de vérité.

Il recula, atterré.

— Vous êtes mariée !... Dire que pas une minute je n'ai pensé que vous pouviez être

mariée !... Eh bien, vrai... eh bien, vrai... Enfin, n'est-ce pas... il ne faut pas m'en vouloir... Mettons que je n'ai rien dit... Mais je vous assure que j'aurai du mal à vous oublier...

Il essayait de se contenir et de sourire ; il était très pâle. Hélène éprouva de la pitié, mais que pouvait-elle faire ? Au fond d'elle-même il y avait aussi un peu d'orgueil secret à voir que, pour l'amour d'elle, quelqu'un pouvait souffrir.

Elle s'en alla et regagna Passy. Elle rentra dans l'hôtel trop grand et trop élégant pour sa solitude et son effacement. Elle était pensive, et tout à coup une impression confuse lui vint qu'il n'y avait pas d'harmonie entre elle et ce qui l'entourait, et elle eut, pour son luxe, un regard de rancune.

JOSEPH DAVOT

On s'était installé dans le salon après le déjeuner. Par les fenêtres, on voyait la campagne, où il faisait soleil sur la neige qui était tombée la dernière nuit. Dans la grande pièce claire, aux lourdes tapisseries, aux vieux meubles confortables, Mme Mitrel tricotait, au coin de la vaste cheminée, où brûlait un feu de bois ; Thérèse, sa fille, brodait en bavardant et Joseph Davot, établi dans un fauteuil, dont le velours faisait ressortir l'usure de sa capote délavée, fumait une cigarette que ces dames l'avaient obligé d'allumer.

Il était maintenant parfaitement à l'aise, elles l'avaient si bien reçu, elles étaient si aimables et si simples! L'avant-veille, quand il était

arrivé, la voiture qu'on avait envoyé le chercher à la gare, l'aspect de la maison riche, du parc bien tenu, tout l'avait fortement intimidé et il avait presque regretté d'avoir accepté de venir pendant sa permission, bien que s'il n'était pas venu là, il n'aurait pas su où aller. Mais, à présent, il lui semblait qu'il avait toujours connu cette dame à l'air si bon et si paisible et cette jeune fille — presque une enfant — si jolie et si gaiement naturelle, qui avait, tout de suite, dissipé sa gêne.

— Vous savez, monsieur Davot, c'est moi votre marraine ! Ce n'est pas maman. Maman s'occupe de mon frère. Oh ! elle s'occupe aussi un peu de vous, mais c'est moi votre marraine en titre !

Elle avait ri et lui avec elle. Elle était, du reste, enchantée de son soldat. Il était vraiment très bien et très sympathique, ce grand garçon blond, qui avait des yeux si clairs et si francs. Il ne s'exprimait pas mal du tout et avait remercié avec délicatesse pour les envois qu'on lui avait faits et pour l'invitation. Au dîner, pressé de questions, il avait dit comment il avait gagné sa Croix de guerre. Il avait été très intéressant.

Maintenant, tout à fait familiarisé, il parlait avec abandon.

— Alors, vous êtes des régions envahies ? disait Thérèse.

— Oui, Mademoiselle, du Nord.

— Et votre famille ? demanda, avec intérêt, Mme Mitrel.

Il eut un geste de désolation.

— Je ne sais pas... J'espère qu'il n'y a pas eu de malheur... Je..., je ne sais pas... J'ai ma mère et puis ma sœur...

— Quel âge a-t-elle ? dit Thérèse.

— Elle a dix-sept ans... Elle est jolie... et gaie (il n'osa dire « comme vous »). Et puis, il y a notre maison. C'est une petite ferme, n'est-ce pas, et moi, je m'en occupe... Maman aurait voulu que je fasse des études, mais j'aimais mieux travailler chez nous. On s'entendait si bien, tous les trois... Le dimanche, on sortait ensemble... Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues..., je ne sais pas ce qui leur est arrivé... Ça ne me quitte pas, cette idée-là... la nuit, le jour, tout le temps... Pensez, elles sont restées là-bas... de l'autre côté de l'ennemi... Et je ne peux pas savoir... Je ne peux pas... L'an dernier, à un moment, mon régiment a été dans

les tranchées, presque en face de chez moi. Oh, bien loin tout de même, sûrement : mais, des fois, quand le temps était clair, je croyais voir le pays, la maison... Des bêtises ! Même avec une lunette, on n'aurait pas pu... Mais, enfin je me disais : « C'est par là ! Elles sont là...Pourvu qu'elles y soient !... Pourvu que... » Enfin, je ne sais pas... C'est dur... C'est ça le plus dur...

Il s'arrêta, le visage contracté. Mme Mitrel lui mit la main sur le bras.

— Mon pauvre enfant, il faut beaucoup de courage. Nous tremblons tous pour quelqu'un que nous aimons...

Et elle ajouta, doucement ;

— Je veux que vous soyez heureux ici !

Il fit oui de la tête. Il allait dire qu'il était heureux, en effet, au milieu de cette sympathie familiale qui lui rappelait ce qu'il n'avait plus, quand, au dehors, il y eut un bruit de roues sur le gravier. Thérèse regarda par la fenêtre et bondit :

— Gaston ! Maman, c'est Gaston !

Les deux femmes s'étaient précipitées hors du salon. La porte du vestibule s'ouvrit. Il y eut des exclamations, des rires, des sanglots et une voix d'homme, qui disait :

— Mais oui, je ne devais venir que dans un mois. C'est hier, seulement, que cela s'est décidé. Il était trop tard pour vous prévenir

Quelques explications indistinctes furent encore échangées, et la même voix reprit :

— Mais, naturellement, maman, tu as bien fait... J'ai eu d'abord un petit mouvement d'ennui, parce qu'il y a six mois que je ne vous ai pas vues, toutes les deux... alors... Mais ces braves garçons qui n'ont personne...

La porte se rouvrit. Joseph Davot vit entrer, serré entre Mme Mitrel et Thérèse, toutes deux radieuses et les yeux encore mouillés, un jeune homme de son âge à peu près, bien pris dans une vareuse bleu horizon et dont une récente cicatrice coupait la joue.

— Gaston, je te présente notre filleul, dit Thérèse gaiement. — Joseph Davot, un brave qui vient de l'Argonne.

Le jeune homme tendit la main.

— L'Argonne, j'y suis resté six mois, l'année dernière...

Ils s'assirent et causèrent. Gaston, sa mère et sa sœur étaient parfaitement aimables pour Joseph Davot, mais naturellement, les deux femmes ne voyaient que Gaston, ne s'occu-

paient que de lui. De temps à autre, elles se souvenaient du soldat et lui adressaient, un peu au hasard, quelques mots, sans, du reste, entendre ses réponses. Gaston, seul, comptait : elles le regardaient et l'écoutaient avec extase. Au dîner, elles mangèrent à peine et il dut raconter de nouveau, sur leur insistance, comment il avait été blessé.

— Ça ne fait rien, termina-t-il avec conviction, ce que je suis content de vous revoir, de me retrouver un peu chez nous, avec vous...

Il leur jeta un regard de tendresse profonde et elles ne purent s'empêcher de venir l'embrasser. Joseph Davot ne disait rien, seul.

Le lendemain matin, Mme Mitrel, qui n'avait pu dormir tant elle était heureuse, descendit dès six heures. Il fallait que tout fut digne de la présence de son fils. Soudain, elle entendit dans l'escalier un léger bruit. Joseph Davot, ses chaussures à la main, descendait avec précaution. Il était tout équipé et portait sa musette en bandoulière. Sur une table du vestibule, il posa, en évidence, une lettre.

Mme Mitrel se montra :

— Déjà levé, monsieur Davot ; où allez-vous donc ? Tiens, une lettre pour moi !

Il était devenu tout rouge. Il fit un mouvement pour reprendre la lettre, mais Mme Mitrel l'avait déjà ouverte. Alors, ne sachant comment cacher son trouble, avec simplicité, il s'assit sur l'escalier et mit ses chaussures.

— Pourquoi voulez-vous partir? dit Mme Mitrel, en relevant la tête.

Il ne répondit pas. Il n'avait pas pu trouver de mensonge plausible.

— Vous ne voudrez pas nous faire cette peine-là, reprit-elle, en le regardant. Vous avez quatre jours encore, vons nous les devez... Pensez ce que ce serait, pour moi, pour mon fils, de vous voir partir parce qu'il arrive. Cela nous gâterait tout notre bonheur... Vous savez bien que vous ne nous gênez pas... Au contraire... Gaston s'ennuierait peut-être avec une vieille femme et une petite fille... Et... moi aussi, j'ai besoin de vous... (Elle fit un effort; le sacrifice qu'elle faisait était grand.) Oui... Mon fils et ma fille vont, ce tantôt, voir leur oncle... Je devais y aller aussi, mais je suis fatiguée. Je n'irai pas... Et j'espère que vous voudrez bien me tenir compagnie ?...

Joseph Davot comprit. Il eut un regard de gratitude.

— Non, non ! murmura-t-il. Ce n'est pas la peine. Je ne veux pas que vous restiez pour moi, Madame. Je ne suis pas un enfant... Votre fils, c'est votre fils... J'ai été bête, mais, en le voyant entre vous deux, comme ça... j'ai pensé... j'ai pensé à chez moi... A ma mère et à ma sœur, n'est-ce pas... Enfin, ça m'a fait de la peine... Mais, c'est fini ! Je ne partirai pas... puisque je ne gêne pas. Vous m'avez trop bien reçu. Je ne veux pas faire ça. Je resterai mes six jours. J'en serai bien content... Il faut être raisonnable, n'est-ce pas ?... Il faut être raisonnable...

LA LECTRICE

Dans le petit salon du château, assise auprès d'une fenêtre ouverte sur le parc, Mme de Brange brodait pendant que sa dame de compagnie lui faisait la lecture. Elle écoutait distraitement. Un souci plissait son front sous les bandeaux corrects de ses cheveux gris.

— Mademoiselle Marie... dit-elle enfin.

La lectrice s'interrompit.

— J'ai quelque chose à vous dire... Oui... un... service à vous demander... et que je ne vous demande, soyez-en sûre, que parce que j'ai, vous le savez, la plus haute estime pour vos qualités de cœur, de tact, de discrétion...

Elle fit une pause. La lectrice était une personne de vingt-six à vingt-huit ans, blonde, aux yeux paisibles, au maintien réservé. Elle murmura un remerciement et attendit.

— Voici ce dont il s'agit, reprit la vieille dame, qui parlait posément, mais en cherchant un peu ses mots. — Vous savez que mon fils Robert a été blessé, grièvement blessé, au bras droit... et surtout au visage... Il est presque défiguré. . Le mot est gros — reprit-elle, la figure tirée par une crispation nerveuse. — Enfin, il a une profonde cicatrice... Dans quelques mois, il n'y paraîtra presque plus, j'en suis sûre... Mais Robert ne voit pas cela ainsi... Il a un caractère impressionnable, une sensibilité extrême... C'est sans doute de ma faute... puisque j'ai voulu l'élever moi-même... Mais, en tout cas, cela n'empêche pas la bravoure, il l'a prouvé... Enfin, maintenant, le pauvre enfant croit, à cause de cette blessure, que sa vie est finie... Il était fiancé, vous le savez, à la fille de M. Tavanne, notre voisin de la ville. Il l'aime profondément et il est persuadé qu'il ne peut la revoir... « Je ne peux pas m'imposer à Suzanne tel que je suis, m'a-t-il dit. Je sais qu'elle feindrait, par devoir, d'être la même pour moi,

mais je ne veux pas de sa pitié... Je préfère ne pas la revoir. Quand je serai rétabli, je retournerai là-bas, et, cette fois-ci... »

La voix de Mme de Brange s'étrangla.

— S'il repart dans cet état d'esprit, je sais que je ne le reverrai pas, reprit-elle... Alors, mademoiselle Marie, je vous demande instamment de... de vous intéresser à mon fils, qui va arriver ici demain... Comprenez-moi bien, je vous demande une œuvre de charité toute simple et qui ne peut en rien prêter à la critique. Il faut lui redonner confiance en lui-même, lui prouver qu'il n'est pas ce qu'il croit : un objet de pitié... Robert est d'une nature droite, soyez sûre qu'il ne verra, dans l'intérêt amical que vous voudrez bien lui témoigner, qu'une camaraderie spontanée, et, peut-être, qu'une petite coquetterie tout à fait sans conséquence, qu'il sera étonné de susciter et qui lui montrera qu'il doit se rassurer... Je sais que sa fiancée ne variera pas, elle l'aime trop sincèrement pour cela... Mais Robert a besoin d'être persuadé qu'il peut plaire, qu'une jeune femme peut s'intéresser à lui... Je sais que vous êtes bonne, Mademoiselle, et il est, je vous assure, très malheureux... »

Elle s'arrêta. Mlle Marie, les yeux baissés, hésitait. Seule au monde, et aux gages des autres depuis huit ans, après une adolescence triste dans une pension pauvre, elle n'avait jamais connu d'autre existence que celle d'institutrice ou de dame de compagnie, assistant à la vie, au luxe et à la richesse sans y prendre part et passant, sans affection ni regret, de famille en famille.

— J'essayerai, Madame, balbutia-t-elle, n'osant refuser et surprise de compter assez pour qu'on lui demandât cela.

Robert de Brange arriva le lendemain et Mlle Marie le vit au déjeuner. Ils rougirent tous deux; elle, parce qu'elle savait le rôle qu'elle allait jouer; lui, parce qu'il était toujours gêné par un regard étranger, surtout par un regard de femme, à cause de sa blessure.

Cette blessure, Mlle Marie ne la trouvait pas si terrible d'aspect qu'elle l'avait crue, et Robert avait vraiment des yeux très beaux.

Après le déjeuner, il regagna sa chambre, mais, le soir, Mlle Marie commença sa tâche de son mieux et, deux jours après, ils causaient en camarades.

Leur amitié grandit vite. Mme de Brange, heureuse, voyait son fils redevenir lui-même. Mlle Marie, elle aussi, était changée. Elle parlait et souriait d'un sourire qui laissait voir qu'elle pouvait être jolie et vivante sous le masque habituel de sa réserve professionnelle. Il y avait des minutes où elle ne songeait plus qu'elle était seulement une lectrice salariée et où il lui semblait qu'elle était une femme. Robert, sans arrière-pensée, se laissait aller à la douceur d'une attention féminine et de cette camaraderie douce et franche.

Quinze jours passèrent ainsi, et alors Mme de Brange pensa qu'elle pouvait écrire à M. Tavanne.

La famille Tavanne arriva à la fin de la semaine : le père, solennel, un garçon bruyant, et Suzanne.

Mlle Marie vit un joli visage délicat, des cheveux noirs en boucles lourdes, de grands yeux clairs, une taille souple.

Robert fut d'une froideur polie en causant avec Mlle Tavanne et ne retrouva son aisance et son amabilité qu'auprès de la lectrice.

Le soir, Mme de Brange, se trouvant seule dans

le salon avec celle-ci, la pria d'aller prévenir ses hôtes que le thé était servi.

Mlle Marie descendit dans le parc et, ne voyant personne, fit quelques pas dans l'ombre. Tout à coup, à travers un rideau d'arbustes, elle entendit deux voix.

— Mais si... mais si, Suzanne, c'est pour cela, je vous jure, disait Robert... Je n'ai pas le droit de vous imposer...

Et la voix un peu tremblante de Mlle Tavanne répondit :

— Vous êtes fou... Cela ne se voit pas... C'est trop mal de m'avoir laissé croire que vous ne m'aimiez plus, que vous ne pensiez qu'à cette Mlle Marie...

Les voix se fondirent en un murmure heureux.

Mlle Marie regagna le salon.

— M. Robert et Mlle Suzanne sont ensemble dans le jardin, dit-elle, répondant à une question de Mme de Brange.

Malgré ses efforts, sa voix était étouffée. Mme de Brange la vit si pâle qu'elle comprit et fut émue.

— Ma pauvre enfant... commença-t-elle.

— Désirez-vous que je vous fasse la lecture

ce soir, Madame ? interrompit Mlle Marie.

Elle avait reprit son ton glacé d'avant. Elle avait honte de sa souffrance ; elle pensait qu'elle était faite pour voir vivre les autres et qu'elle était bien sotte de l'avoir oublié pendant quinze jours.

L'ENFANT

Seul il s'en alla dans les rues de la vieille ville. Il y était arrivé la veille avec le détachement, après des mois passés dans le Nord, et il devait, le lendemain, rejoindre, ainsi que les autres, un nouveau secteur du front.

C'était un homme de trente-cinq à trente-sept ans, grand et large d'épaules dans la capote ample. Une cicatrice profonde et fraîche encore coupait sa face dure et maigre, à la moustache noire, aux yeux froids sous le casque enfoncé. Il marchait lentement, mais paraissait savoir son chemin. Il s'arrêta près du beffroi pour écouter l'heure qui sonnait. Puis il se répéta encore une fois : « A quoi bon ? » d'un ton agacé,

et faillit revenir sur ses pas et rentrer, mais il ne put s'y décider.

Il reprit sa route. Dans un quartier nouvellement bâti, il se perdit un moment, reconnut enfin un mur dégradé par-dessus lequel des arbres passaient leurs branches, longea le mur, suivit une rue, et, dans un coin désert et paisible où l'herbe, entre les pavés, poussait, il s'arrêta en face d'une maison, une petite maison assez ancienne, en pierre grise drapée de lierre, à un seul étage, au milieu d'un jardin que fermait une grille.

Le soldat resta quelques instants immobile. Enfin, brusquement, il s'avança et sonna à la grille.

Personne ne répondit tout d'abord ; il eut un léger haussement d'épaules ; il allait s'éloigner quand la porte de la maison s'ouvrit. En haut des marches parut un enfant, un petit garçon frais et bouclé qui, fourrant ses mains dans ses poches, regardait le soldat avec une attention qui lui faisait tirer la langue.

— Bonjour, Monsieur ! cria l'enfant.

Le soldat avait eu un léger tressaillement.

— Est-ce qu'il n'y a personne dans la maison ? demanda-t-il.

— Il y a moi. Maman, elle est sortie pour voir une dame qui est malade. Ma bonne, elle vient de s'en aller aussi. Alors je suis tout seul.

— Ouvre-moi, dit le soldat.

— Je veux bien !

Le petit descendit le perron et vint ouvrir la grille en se haussant sur la pointe des pieds.

— Maman m'a défendu d'ouvrir, observa-t-il ; mais puisque tu es un soldat... Baisse-toi, que je vois mieux tes croix.

Le soldat avait refermé la grille. Au lieu de se baisser, il éleva l'enfant dans ses bras. Le petit, avec satisfaction, toucha les décorations et puis posa doucement son doigt sur la cicatrice de la joue.

— Ça te fait encore mal ?... Tu t'es beaucoup battu ?...

L'homme ne répondit pas. Il l'avait remis par terre et regardait la maison et le jardin.

— Comment t'appelles-tu ? dit-il enfin.

— André Sordier ; j'ai six ans et demi.

— Ta mère sera longtemps avant de rentrer ?

— Oh ! oui, je crois...

— Alors... — Le soldat hésita. — Je veux entrer dans la maison. J'ai quelque chose à voir, acheva-t-il brusquement.

Le petit prit un air grave.

— Je veux bien. Je vais te mener... Maman ne sera pas fâchée, sûrement...

Il s'élança, en sautant, vers le perron. L'homme le suivit.

Dans le vestibule, le petit le prit par la main.

— Tu vois, c'est le vestibule. La porte, là, c'est le salon. On n'y entre pas, mais je veux bien t'ouvrir. Là, c'est la salle à manger et, au bout du couloir, c'est la cuisine. Tu veux aller en haut ?

Ils parcoururent la maison jusqu'au grenier. Le soldat, suivant l'enfant qui bavardait de sa petite voix claire, regardait autour de lui sans mot dire. En redescendant, il murmura seulement :

— Comme c'est petit !... Comme c'est plus petit !...

— Et là, tu vois, continuait l'enfant, comme ils se retrouvaient en bas, c'est la porte de la cave. C'est pas la peine d'y aller... C'est pas intéressant, les caves...

Le soldat l'interrompit.

— Mais il y a autre chose... Oui... Cette porte-là... La petite pièce aux placards...

— Oui ! oui ! cria le petit en sautant de joie. Je la gardais pour la fin ! C'est à moi ! C'est ma chambre à joujoux !

— Oui. La chambre à joujoux, dit l'homme.

L'enfant avait ouvert la porte. Ils entrèrent dans une pièce étroite, aux murs nus, meublée de deux chaises de jardin et d'un petit fauteuil en bois, et toute pleine de bibelots et de jouets, presque tous cassés. Deux grands placards étaient entr'ouverts sur un fouillis d'autres joujoux. Par terre, dans des creux du carreau, il y avait des billes.

— Tu vois, c'est chez moi ! dit le petit. Tout est à moi. C'est mes affaires !

Le soldat restait silencieux. Il s'approcha du mur ; des marques y étaient tracées.

— C'est ma taille, ça ! dit l'enfant. Maman marque avec la règle, et puis elle met le jour. Tu vois comme j'ai grandi vite !

Le soldat, penché vers le mur, regardait, quand, derrière eux, la porte s'ouvrit.

— André, tu es là ? dit une voix. Ah !...

Une jeune femme d'une trentaine d'années, à l'air calme et doux, mise avec simplicité, avait ouvert la porte. En voyant le soldat, elle avait reculé avec un petit cri de surprise. En même

temps le petit garçon s'était jeté dans ses bras

— C'est maman !

Le soldat s'était avancé.

— Je m'excuse, Madame, dit-il de sa voix brève, avec une parfaite politesse. Je me suis permis de m'introduire chez vous en votre absence. Mais je suis arrivé hier du front, j'y retourne demain, et (il eut une imperceptible rougeur)... j'avais un grand désir de revoir cette maison...

Il fit une pause. La jeune femme, étonnée, le regardait.

— Ce que j'ait fait est d'un sans-gêne inexcusable, et c'est stupide, je le sais, mais on a parfois des faiblesses... Enfin, Madame, je suis né dans cette maison, il y a trente-sept ans. Je l'ai quittée lorsque j'avais huit ans et, depuis lors, je n'y suis jamais revenu avant aujourd'hui...

— Je comprends bien, dit la jeune femme.

— Moi, je ne comprends pas comment j'ai pu me permettre cela, interrompit-il. Mais, quand j'ai appris que nous devions nous arrêter dans cette ville avant de retourner au feu, j'ai eu une émotion qui ne m'est pas habituelle. Je ne suis ni un sentimental ni un tendre et n'ai jamais été enclin à une sensibilité excessive. Je vis seul, et habituellement à l'étranger, d'une

vie active. Mon excuse, c'est que je ne me souviens pas d'avoir été heureux depuis que j'ai vécu ici, quand j'étais un enfant que ses parents gâtaient. Et c'est ici que mon père est mort, ruiné. Alors, on m'a emmené ailleurs... et ç'a été la vie... et j'étais jeune pour l'apprendre... Enfin, ici, j'ai été très heureux... et je n'ai pu m'empêcher de revenir, étant dans la ville... J'ai trouvé votre enfant, ici, gâté comme je l'étais moi-même. J'ai retrouvé l'écho de mes impressions, de mes joies et de mes émotions enfantines... J'ai retrouvé les marques faites par mes parents pour mesurer ma taille, à côté de celles que vous avez faites vous-même... Alors, votre enfant...

Il s'interrompit. Sa voix s'était un peu assourdie. Il ne dit pas que l'enfant, qui était là, était, à ses yeux, lui-même, tel qu'il était, il y avait trente ans. Il mit seulement sa main sur la tête bouclée du petit, salua la jeune femme et s'en alla.

Elle était émue et balbutia quelques mots pour le retenir ; mais il avait repris son air froid.

— Non, merci, Madame. Il faut que je rentre. Demain, nous retournons au feu... Je vous

remercie, encore une fois, de m'avoir excusé...

Il salua de nouveau et partit.

Quand il fut dans la rue, il se retourna. Sur le perron, l'enfant lui faisait des signes d'adieu. Il crut se revoir lui-même, jadis. Mais la jeune femme, debout près de l'enfant, regardait, elle aussi, le soldat s'éloigner. Et, tout à coup, une sorte d'épouvante la bouleversa, elle saisit le petit, l'étreignit contre elle comme pour le garder à jamais et l'emporta dans la maison.

M. PIÉDUNOIS

Ce matin-là M. Piédunois, ayant constaté, en cirant ses bottines, un commencement de fente à l'empeigne de l'une d'elles, éprouva une petite angoisse. Il avait vendu ses autres chaussures comme, peu à peu, tous ses vêtements de rechange et tout ce qu'il y avait de portatif dans son petit appartement des Ternes, si coquet auparavant. Mais il eut un haussement d'épaules insouciant. Ses bottines iraient bien encore un peu. Après on verrait. Ce n'était pas dans le caractère de M. Piédunois de se tourmenter pour l'avenir.

Jadis, il avait été le beau Piédunois, il avait eu un peu de fortune et il avait fait du théâtre. Pas longtemps, car sa santé, disait-il, était trop

délicate et ses nerfs trop vibrants pour les fatigues de la scène, où il se donnait tout entier. Alors, comme il était à peu près ruiné, n'ayant jamais su dire non aux autres ni à lui-même, il avait accepté avec joie de tenir une classe de déclamation pour jeunes filles riches dans un cours très chic du quartier de l'Etoile. En outre, il était acteur mondain, à demi professionnel et à demi amateur. Il dirigeait les répétitions, réglait les mises en scène, indiquait les maquillages et les intonations dans les représentations de salon. Il disait aussi quelques pièces bien choisies et d'émotion nuancée qui convenaient à sa minceur élégante, à son teint pâle, à ses cheveux noirs, à ses mains qu'il avait belles et à sa voix un peu faible, dont il prenait grand soin. Ainsi il gagnait de quoi vivre et il vivait heureux, puéril et élégant, dépensant tout au jour le jour en vêtements, en cravates, en voitures, en fleurs pour les maîtresses de maison qui l'invitaient, en bonbons pour ses élèves qui l'adoraient. A leurs yeux à toutes, le prestige du théâtre l'environnait toujours; il leur faisait son cours en homme du monde complaisant, avec des galanteries, des coquetteries et des familiarités courtoises,

empressées, sans arrière-pensée, un peu artificielles comme lui-même, comme ses dents qui n'étaient blanches que parce qu'elles n'étaient pas à lui, comme ses cheveux qui n'étaient noirs que parce qu'il les teignait, comme sa taille qui n'était svelte que parce qu'il portait un corset, car, sans vouloir y consentir, il vieillissait.

Maintenant M. Piédunois avait cinquante-cinq ans, et c'était la guerre. Il n'y avait plus de cours, plus de représentations en ville, plus d'appointements, plus de cachets et plus de cadeaux. Ayant vendu tout ce qui était chez lui vendable, M. Piédunois n'avait, pour exister, qu'une somme de cinquante francs par mois, rente viagère insaisissable et inaliénable que lui avait laissée un parent. Il s'en contentait, incapable de quelque travail que ce soit. Chez un marchand de vins lointain où il pouvait déjeuner pour seize ou dix-huit sous, et où il entrait en se cachant, il allait chaque matin. Le soir, il dînait chez lui d'une tranche de pain et d'une tasse de cacao léger : puis, aussitôt, il se mettait au lit pour économiser la lumière et parce qu'il faisait froid. Mais ses clos étaient propres et il pouvait, presque chaque

après-midi, aller dans un café des boulevards où, élégant, affable et digne, il retrouvait des amis, lisait les journaux, commentait les nouvelles et prenait part à la vie aussi longtemps qu'il lui était décemment possible de rester en face d'une seule consommation.

*
* *

M. Piédunois, rasé de près et correctement mis, — il soignait ses derniers vêtements avec ferveur, n'osant penser à ce qui arriverait lorsqu'ils seraient usés, — descendit. Il passa, raide, mais sans hâte, devant la concierge avec laquelle il était mal pour des questions pécuniaires, et gagna la rue.

Il faisait beau et M. Piédunois s'en allait nonchalamment le long du trottoir, lorsqu'il entendit prononcer son nom. Il tourna la tête et vit deux messieurs qu'il connaissait, deux messieurs importants qu'il avait jadis rencontrés dans le monde et ensuite retrouvés au café qu'il fréquentait.

— Enchantés de vous rencontrer, monsieur Piédunois, dit l'un d'eux. Précisément nous

allions chez vous. (M. Piédunois frémit.) C'était une démarche peut-être un peu indiscrète...

— Nullement, nullement, dit M. Piédunois.

— ... Mais le motif nous excuse. Il s'agit d'une œuvre créée pour venir en aide aux artistes, si éprouvés... Vous êtes un artiste, vos sentiments de solidarité sont connus et nous savons que vous ne nous auriez pas pardonné de ne pas nous adresser à vous. Quand on a réussi, on est si satisfait de secourir les moins heureux et les moins doués... Voici les statuts de l'œuvre. Nous venions vous demander l'appui de votre nom et de votre approbation... Comme vous pouvez le voir, la cotisation est uniformément fixée à dix francs. Nous nous sommes arrêtés à cette somme minime pour réunir un grand nombre d'adhérents.

M. Piédunois frémit encore, non pas à l'idée de donner les dix francs, mais à l'idée que si on les lui avait demandés le lendemain, il n'aurait pas pu les donner, et aurait été déshonoré. D'un œil un peu égaré il parcourait la feuille qu'il tenait. Il y voyait, avec son nom déjà marqué, des noms connus. Il était flatté et atterré. Il n'eut pas l'ombre d'une hésitation.

— Merci de tout mon cœur ! C'est une œuvre

fort belle. Je suis enchanté, enchanté... Vous permettez?...

Il se fouilla. Deux billets de cinq francs passèrent dans les mains du monsieur, qui remercia. Après quelques phases cordiales et courtoises, on se sépara.

M. Piédunois, tenant encore les statuts et le reçu qu'on lui avait remis, marchait machinalement. Il n'avait pas déjeuné. Il lui restait en tout et pour tout une somme de soixante centimes. Chez lui, il n'y avait plus rien à vendre, et six jours le séparaient encore de la date où on lui enverrait sa mensualité. Sa position l'ahurissait.

Soudain, un souvenir le fit tressaillir, il tâta ses poches et fut rasséréné. Pendant ces six jours, il n'irait pas au café ; le soir, il mangerait du pain sec, mais, au moins, chaque jour, il déjeunerait suffisamment. Une de ses élèves — il ne pouvait s'empêcher de sourire en pensant combien elle était jolie — faisait partie d'une œuvre qui donnait, pour cinquante centimes le cachet, des repas aux personnes nécessiteuses qui se faisaient inscrire. N'imaginant pas une seconde quelle pouvait être la réalité de la situation de M. Piédunois, elle lui avait demandé,

comme à tous ceux qu'elle connaissait, sa souscription et M. Piédunois, qui avait encore dans ce temps-là quelques ressources, avait été trop heureux de lui faire plaisir. Il avait eu droit ainsi à un certain nombre de cachets de repas. Il en avait donné plusieurs, mais il lui en restait quelques-uns qu'il avait dans sa poche. Pourtant, il hésita une seconde. Lui, Piédunois, en être réduit à cette demi-mendicité... Mais il haussa les épaules : c'était dans un quartier perdu, derrière le Panthéon... Aucun de ceux qui allaient manger là ne le connaîtrait...

Il se mit en route, inquiet pour ses bottines de la longueur de la course. Il arriva au bout de trois quarts d'heure, fatigué et ayant très faim. Il entra sans pouvoir vaincre un sentiment de gêne. Il vit une salle pleine, donna son cachet et chercha des yeux une place libre.

Tout à coup, il devint très rouge, puis très pâle. Une jeune fille était devant lui, son élève, celle-là même qui lui avait demandé de souscrire, et dont le seul souvenir le ravissait.

Un flot de honte puérile, mais cruelle, suffoqua M. Piédunois. La jeune fille l'avait vu. Elle eut un mouvement de surprise.

M. Piédunois, dans un effort suprême, retrouva sa présence d'esprit. Il salua avec aisance.

— Trop heureux, Mademoiselle... Comment se portent vos parents ?

— Bien... bien... merci... balbutia-t-elle, ahurie, et embarrassée pour lui, de le rencontrer là.

Et elle ajouta :

— Vous voyez, je suis de semaine. Toutes les fondatrices servent à tour de rôle.

Il le savait. Comment l'avait-il oublié ? Il lut dans ses yeux un apitoiement qui lui fit horreur. Elle murmura :

— Vous cherchez une place ?

Il rit, un peu étourdi pourtant par l'odeur des mets appétissants et simples.

— Une place ? Non, Mademoiselle ! J'ai laissé un cachet pour un ancien ami... Une relation de théâtre, vous savez... Il est fort à plaindre... Moi, je suis venu voir l'organisation... C'est remarquable. Tout cela paraît excellent... (Il baissa la voix, devint confidentiel avec un galant respect.) Et je suis surtout venu pour donner à mes yeux cette précieuse fête de voir ma charmante élève dans le plus beau des rôles de la

femme... On supporterait bien des misères pour être servi par ces jolies mains...

La jeune fille eut un rire léger. La galanterie de M. Piédunois était, parmi ses élèves, proverbiale.

— Mais je ne veux pas, Mademoiselle, vous ravir plus longtemps à votre noble tâche...

Incliné, il lui baisa les doigts avec grâce et s'en alla plein d'élégance.

LE CONFIDENT

Au-dessus de la porte il y avait écrit, en lettres à demi effacées par le temps et la crasse : *Ménessier, empailleur en tous genres.* Dans la boutique, c'était un fouillis inextricable. Il y avait, moisis, poussiéreux et délabrés, tous les produits de la taxidermie. A la devanture, dans des bocaux confisaient de longs vers blafards.

Le naturaliste, un vieux en blouse grise très sale, à la face jaune sous un toupet blanc hérissé, des lunettes sur le nez, triait des os de seiche tout en parlant à un chat noir qui, assis en face de lui, le regardait en clignant des yeux comme s'il comprenait.

Dans la rue, il y eut une ruée soudaine, une galopade tumultueuse. Avec des cris sauvages,

une troupe d'enfants, conduits par un galopin roux d'une dizaine d'années, tomba sur la boutique. Par des vitres cassées, par la porte ouverte, une grêle de détritus s'abattit, accompagnée d'invectives :

— Tête de loup ! Tête de loup ! Déterre ton argent ! Va te faire enfermer, t'es piqué ! Donne ton chat qu'on le pende, eh ! Tête de loup !

Le vieux, en courroux, saisit un gourdin posé à côté de lui, courut à la porte. Le chat, posé d'un saut sur un comptoir, cracha, hérissé furieusement. Déjà les gamins étaient loin. L'homme revint, soufflant de colère.

— Hein, t'as vu ? dit-il à son chat qui, sur le comptoir, se léchait maintenant d'un air offensé. T'as vu ! C'est de pire en pire... J'y résisterai pas... Qu'est-ce qu'on leur a fait ? Pourquoi que leurs parents les excitent ?

Il étendit la main et gratta entre les oreilles le chat, qui ronronna.

— Toi, t'es gentil. Si je t'avais pas, avec qui que je causerais ?... Les gens se fichent de vous... ou bien ils essayent de savoir vos affaires... Avec moi, ça ne prend pas...

Il eut un rire méfiant, alla chercher une bouteille dans un placard et but.

— Demande pardon... dit une voix.

Un soldat était à la porte, qu'il emplissait de sa forte stature. Il découvrit, au milieu du fouillis, le vieux et s'avança, portant la main à son casque.

— Votre nom c'est Ménessier, continua-t-il. Je l'ai vu sur la porte. Alors, moi, je m'appelle Théophile Mail...

— Hé ! Tête de loup ! Tète de loup ! t'es piqué, va te faire enfermer !

A travers une vitre cassée, le gamin roux avait passé sa tête et grimaçait hideusement.

— Qu'est-ce qui te prend, à toi ? dit le soldat, surpris de cette intrusion.

Le gamin, étonné, arrêta sa grimace pour répondre :

— C'est vrai qu'il est piqué ! Y cause à son chat comme à une personne. Et puis, c'est un vieil estampeur, le père Tête de loup, tout le monde le dit bien. Il a plein d'argent dans sa cave... On ne savait pas que vous étiez là, m'sieu le soldat, ajouta-t-il, tout en observant avec prudence, du coin de l'œil, le vieux qui avait fait un mouvement pour se précipiter sur lui, mais s'était arrêté.

Le gamin retira sa tête et on l'entendit qui criait à sa troupe :

— Faut filer ! Y a un poilu avec lui.

— Hein ! dit le vieux au soldat, vous avez vu ces canailles !...

— C'est des gosses... Pourquoi qu'ils vous en veulent ?

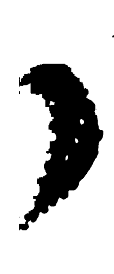
— Est-ce que je sais ? Je crois que c'est la boutique qui veut ça. C'était pareil avec mon prédécesseur. Moi y m'appellent Tête de loup à cause de mes cheveux, ces bandits...

— Faut pas vous laisser faire... Alors, comme je vous expliquais, mon nom c'est Théophile Mail.... Ça ne vous dit rien ? Mais si, voyons, rappelez-vous... On est cousins.

— Hein !

Le vieux semblait ahuri.

— Oui. Pas de très près. Mais comme, de toute la famille, on n'est plus que nous deux, ça compte tout de même. On ne s'est pas vu depuis que j'étais petit. Je savais que vous étiez établi à Paris, dans cette rue-ci. Alors, me trouvant en permission, je suis venu à tout hasard... Comme je vous disais, j'ai lu le nom, Ménessier, sur la porte. Ça me fait bien plaisir de vous voir.



— Oui, sûrement, sûrement...

— Vous comprenez, avant, j'étais ouvrier dans le Nord... Je me disais toujours que si jamais j'allais à Paris, faudrait que je passe vous serrer la main... Maintenant, je m'en vais, ajouta-t-il après une pause.

— Pas du tout ! — Le vieux s'était décidé. — Au contraire. Vous restez avec moi. Ça me fera plaisir. J'ai des chambres libres au-dessus de la boutique. On mangera ensemble.

— Ça vous fera du dérangement.

— Pas du tout... Et puis, entre parents... Manquerait plus que ça que je vous laisse partir... C'est alors que... Vous restez, hein ?

— Ça va, dit le soldat avec simplicité. Entre parents, faut pas de façons ?...

Le vieux l'installa avec beaucoup de soin dans la plus belle chambre, puis alla aux provisions. Il stupéfia le boucher en achetant un gigot. Il cuisina un dîner excellent. Après, dans l'arrière-boutique nettoyée, le soldat lui fit des récits en fumant sa pipe. Tous deux s'entendaient à merveille. Cependant lorsque le vieux se fut étendu sur son grabat, il resta perplexe, et dit à son chat dont les yeux tachaient devant lui l'ombre de deux petits disques verts.

— Quinze francs déjà, et c'est que le commencement... Mais il est brave garçon .. Et puis, tu comprends... si ça réussit...

Le lendemain, toute la journée, le vieux attendit l'attaque quotidienne des gamins, mais elle ne se produisit pas, et le soir, lorsqu'il sortit pour ses achats, le galopin roux l'aborda avec contrition :

— On ne savait pas que vous aviez quelqu'un qui était poilu... Si on avait su, on vous aurait pas embêté... Et ce qu'il est chic avec sa médaille et sa croix ! Ce qu'il a dû en faire...

Pendant cinq jours, le soldat demeura avec le vieux, qui le soigna de son mieux. Ils se trouvaient tous deux parfaitement satisfaits l'un de l'autre, et, quand la permission fut finie, ce fut avec émotion qu'ils se séparèrent.

*
* *

Le vieux, seul dans sa boutique, s'approcha de l'établi, où son chat méditait.

— Ça y est, murmura-t-il, le v'là parti... Ça me fait quelque chose... C'est vraiment un brave garçon... Mais tu sais, ajouta-t-il en re-

gardant la bête aux yeux verts qui, sérieuse, écoutait, tu sais, c'est pas du tout mon cousin. Je ne m'appelle pas Ménessier, le nom est sur la porte, mais c'est celui de mon prédécesseur qui est mort... Alors, Théophile Mail, c'est pas du tout mon parent. Je lui ai laissé croire pour qu'il reste... Je pouvais pas le renvoyer, ce garçon.

— Et puis, vois-tu, maintenant nous vivrons tranquilles dans le quartier, acheva-t-il en voyant le gamin roux qui, passant devant la boutique, le saluait avec déférence.



L'EXPLICATION

Pour les autres dames de la ville, — une calme petite ville où il n'y avait guère de distractions, — Mme Ancelle constituait une énigme irritante et insoluble.

Tout le monde pouvait voir que c'était une jeune femme de vingt-huit à trente ans, réservée et effacée, à la figure insignifiante et pâle, aux yeux gris, aux cheveux blonds cendrés. Depuis trois ans, dans un pavillon isolé au bout d'une petite rue endormie, elle vivait seule avec son petit garçon, Paul, qui avait maintenant sept ans, et une servante morose, réfractaire aux questions.

Hors cela, sur Mme Ancelle, on ne savait rien du tout. Elle ne s'était liée avec personne et

n'avait jamais échangé avec qui que ce soit la moindre visite. Elle éludait les avances avec une détermination timide, mais formelle, qui ne permettait point d'insister. Il était très probable d'ailleurs qu'elle ne soupçonnait pas la curiosité qui l'entourait. Elle semblait vivre dans une sorte d'indifférence distraite dont elle ne sortait que pour s'occuper de son petit garçon.

C'est par lui qu'elle resta en contact avec la vie extérieure. En janvier, elle le mit au collège de la ville comme externe. Elle avait longtemps hésité : il était vraiment très petit et elle songeait que les journées seraient bien longues quand il ne serait plus là. Mais ce fut ce dernier sentiment qui détermina Mme Ancelle, car elle avait pris l'habitude de considérer avec défiance tous ses désirs personnels et de trouver coupable ce qui lui était agréable. Elle ne voulait avoir aucune faiblesse, qu'on pût lui reprocher plus tard, si jamais quelqu'un avait le droit de lui faire des reproches. Paul était, auprès d'elle, trop seul et trop gâté ; il lui fallait la société d'autres enfants, l'obligation des jeux et des études.

Paul, qui était d'une nature sociable et qui



s'ennuyait dans le pavillon triste, fut assez content d'être au collège. Il acquit à ses propres yeux une importance nouvelle et fut extrêmement flatté en voyant qu'il avait du succès auprès de ses camarades. Tous, même les grands, rivalisaient, en effet, d'amabilité. Paul, bourré de berlingots, de chocolats et de sucres d'orge, comblé d'images à découper, de pastels et de gomme à claquer, répondait de son mieux, — et en inventant quand il le jugeait utile, car il était vaniteux et d'imagination vive, — aux questions qu'on lui posait. Il attribuait tant d'empressement à ses mérites personnels, sans soupçonner que ces enfants avaient trop entendu parler du mystère Ancelle par leurs parents, pour ne pas s'y intéresser aussi.

Bientôt, Paul fut invité pour un dimanche avec trois autres camarades, et il pria tant sa mère qu'elle n'eut pas le courage de refuser. C'était chez Mme Floriot, dont les deux fils, Maurice et Francis, qui avaient huit et dix ans, étaient au collège. S'il faisait beau, on jouerait l'après-midi dans le jardin, et puis on goûterait. Mme Floriot serait très heureuse si Mme Ancelle voulait bien venir en personne chercher son charmant petit garçon.

Mme Ancelle, acceptant pour Paul, n'osa refuser pour elle-même, car son éducation et son tempérament lui interdisaient de se montrer impolie, et, le dimanche, elle arriva vers cinq heures chez Mme Floriot.

Mme Ancelle refusa de prendre du thé, mais elle dut s'asseoir quelques instants dans le salon, en face de Mme Floriot, qui déclara que ces chers enfants étaient retournés dans le jardin après le goûter, et qu'ils s'amusaient tellement que ce serait criminel de ne pas les laisser profiter des dernière minutes de jour d'autant plus que la température était presque tiède.

Mme Floriot était une dame importante et imposante, dont les opinions, pour tout son entourage, étaient définitives. Elle avait voulu être seule pour recevoir Mme Ancelle, afin que nulle portion de ce succès ne rejaillit sur autrui. En voyant chez elle, assise dans un de ses fauteuils, cette personne qui, depuis trois ans, déjouait toutes les curiosités, elle ressentait une joie profonde. Du reste, la physionomie de Mme Ancelle lui était vraiment sympathique; celle-ci semblait triste et Mme Floriot adorait consoler.

En attendant d'en venir là, Mme Floriot, tout



en brodant auprès de la fenêtre ouverte, discourait sans interruption. Ayant parlé des lourdes responsabilités de son mari, qui était un des plus hauts fonctionnaires de la ville, M[me] Floriot parla de la ville elle-même, de ses agréments et de ses désagréments, puis elle parla de ses relations, et elle mentionna les deuils de la guerre.

Après une pause, elle dit :

— Enfin, vous, Madame, qui vivez seule depuis plusieurs années, vous êtes bien heureuse ; vous ignorez, n'est-ce pas, ces angoisses, ces souffrances ?

C'était une question, mais M[me] Ancelle n'eut pas le temps de dire si, en effet, elle était bien heureuse. A ce moment, on entendit, venant du jardin, la voix des enfants. Ils avaient cessé de jouer et, groupés non loin de la fenêtre du salon, ils causaient.

— Papa est capitaine, vous savez, criait une petite voix aiguë, toute vibrante d'orgueil, et il en a fait ! il en a fait ! Il a toutes les croix, papa !...

— Ben moi, c'est mon frère Jean, répartit une autre voix. Il est aviateur ! Aviateur, c'est mieux que tout ! Il en a déjà descendu trois !

Oui, trois avions ennemis, à lui tout seul ! Maman est dans des transes...

— Et ton père à toi, Paul, où est-il? demanda soudain, au fils de Mme Ancelle, Francis, l'aîné des deux Floriot.

Mme Ancelle devint affreusement pâle ; elle eut un mouvement pour se lever, mais la voix de Paul répondait déjà :

— A la guerre !

— A la guerre ? Ben oui, tu nous l'as déjà dit. Mais où ça ? Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi qu'il n'est jamais venu en permission ?

Il y eut un silence bref. Paul devait hésiter, mais les autres attendaient, les autres qui avaient tous des pères ou des frères, importants, glorieux...

Et Paul, très vite, parla :

— Il se bat, papa ! Il a été blessé. C'est pourquoi il ne vient pas et n'écrit pas ! La dernière fois il a été très blessé... C'est pourquoi maman est si triste... Il est en danger... et même...

Paul s'arrêta, cherchant un effet qui le fît valoir, lui, qui le rendît plus intéressant que les autres :

— Et même, acheva-t-il, on croit qu'il est mort !

Dans le salon, il y eut un cri d'horreur. Mme Ancelle s'était jetée vers la fenêtre.

— Paul ! Qu'est-ce què tu dis ? Mais tu es fou !...

— Mon Dieu, mon Dieu, balbutia Mme Floriot, si j'avais su cette terrible chose...

Mais Mme Ancelle se retourna, si bouleversée qu'elle pouvait à peine parler.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Paul ment ! Il invente ! C'est horrible ! Mon mari n'est pas mort ! Il m'a quittée il y a quatre ans ! Quittée parce qu'il ne m'aimait plus... et moi !... moi !... Mais il n'est pas mort ! J'en suis sûre ! Un parent me donne des nouvelles ! Depuis quatre ans il nous a quittés et, ni Paul ni moi, nous ne l'avons revu !... Et Paul ne sait pas ! et il invente cette chose horrible !

Elle s'arrêta, elle suffoquait, et, plus bas :

— C'est de ma faute s'il m'a quittée. J'étais trop différente de lui... Il est si brillant, si charmant !... Malgré tout je l'attends... j'espère qu'un jour... plus tard... Et je voudrais qu'il soit blessé pour aller le soigner, s'il le permettait ! Et je souffre, je souffre plus que vous toutes ! J'ai toutes vos angoisses, puisqu'il est

là-bas, en danger, et je n'ai pas vos espoirs, puisque...

Sa voix se brisa. Elle ne trouva pas la force de dire qu'elle n'était pas sûre qu'il reviendrait jamais auprès d'elle, s'il revenait du champ de bataille. Elle avait honte de n'avoir pas pu s'empêcher de crier sa souffrance si jalousement cachée. Elle répéta encore : « Il n'est pas mort ! » Elle se précipita dans le jardin, saisit Paul et l'emmena.

Mme Floriot resta stupéfaite et désolée. On ne pouvait s'attendre à cet incident pénible. Elle avait seulement dit à Francis, sur le tact de qui elle comptait, de poser à Paul, discrètement, une ou deux questions sur son père.

LES COMBATTANTS

Le soldat s'était renseigné au bourg et on lui avait indiqué la petite ferme isolée, à cinq cents mètres, là-bas, à la bifurcation des routes et au bord des cultures.

Entre les champs, où montait un brouillard léger, il reprit sa route de son pas allongé, les mains dans ses poches sous la capote retroussée, et son petit paquet noir serré sous son bras. Cependant, à mesure qu'il approchait, il ralentissait sa marche et sa face expressive et maigre, au teint hâlé, à la mince moustache brune, était assombrie par un embarras grandissant.

Arrivé à la ferme, il s'arrêta, eut une dernière hésitation et jura entre ses dents.

— Y a pas, faut y aller, se dit-il avec un mouvement d'épaules.

Il jeta sa cigarette éteinte et poussa la porte de la cour.

La cour était grande et bien tenue. Au fond, la maison, — une maison propre, de paysan aisé, — la bornait. A gauche, il y avait un puits et un hangar. A droite, la cabane aux cochons et un poulailler.

Un vieux qui, sur une échelle, était occupé à couvrir de paille le toit du poulailler, tourna la tête et vit le soldat.

— Quéque vous voulez ? cria-t-il.

— C'est vous, m'sieur Martel ? demanda le soldat poliment, mais avec un léger accent faubourien.

— Oui, dit le vieux. Quéque vous me voulez ?

— J'ai quelque chose à vous dire...

Le vieux descendit. Il était en manches de chemise et reprit, en bas de l'échelle, ses sabots qu'il y avait laissés. Une casquette de drap s'enfonçait sur sa tête grise et des poils blancs et roides sortaient des mille rides de sa face ligneuse, mais ses petits yeux vifs luisaient de chaque côté de son nez fort et sa bouche serrée était défiante et énergique.

Un moment, les deux hommes se regardèrent.

— Eh ben ? demanda enfin le vieux.

— Je viens de là-bas, commença le soldat. De là-bas, où est votre petit-fils...

— Alors ? dit le vieux, dont la face changea.

— Pierre Martel, n'est-ce pas... votre petit-fils...

— Alors ? dit encore le vieux. Sa voix était plus rauque et il y avait des mouvements convulsifs dans son cou jaune et décharné.

— Alors... Je vois que vous ne savez pas... Alors... il lui est arrivé quelque chose...

— Il est pas... ? Il est pas... ?

Le vieux, hagard, haletait. Le soldat voulut protester, atténuer la nouvelle, mais dans les yeux de l'autre il lut que c'était inutile et il baissa la tête.

Il y eut un silence que coupa un gémissement sourd. Le visage du vieux, soudain décomposé, grimaçait. Il recula de deux pas, tourna sur lui-même comme s'il allait tomber et tout à coup se précipita dans la maison.

Le soldat le suivit et le retrouva dans une grande cuisine. Assis près d'une longue table,

il restait immobile et raide, regardant droit devant lui.

Des minutes passèrent. Le tic-tac d'une horloge au mur emplissait la pièce.

Le soldat, enfin, osa mettre la main sur l'épaule du père Martel.

— Faut vous faire une raison, balbutia-t-il d'une voix tremblante d'émotion. Faut être brave...

— J'avais que lui, râla le vieux.

Brusquement, il se mit debout et de ses doigts pareils à du bois durci, il saisit le soldat par le bras, si fort qu'il lui fit mal.

— J'avais que lui, tu entends ! Tous les autres ils sont morts dans le temps... Mais lui je l'avais et c'était assez ! Et je l'ai plus ! Et quand moi je serai fini, nous serons finis !

Fébrilement, il fit trois pas et revint.

— Tu crois peut-être pas, hein, que c'est pour moi que depuis vingt ans j'ai travaillé et économisé ? C'était pour lui ! et j'ai rien regretté quand il a été grand et que j'ai vu ce qu'il était !... Et les terres que j'ai ajoutées aux terres, pour qui donc que ça aurait été d'autre, que pour lui ! et la maison que j'ai fait rebâtir il y a trois ans, c'était pour lui ! et quand je me

refusais quéque chose dont j'avais besoin ou envie, c'était pour lui ! et quand je m'échinais du matin au soir, c'était pour lui ! et quand je semais, c'était pour lui ! et quand je récoltais, c'était pour lui ! Et maintenant v'là que c'est fini ! Me v'là tout seul ! A quoi que ça sert tout ce que j'ai fait ? A quoi que je sers moi-même ? Veux-tu me le dire ? J'ai qu'à crever ! Y a plus rien !

Il se laissa retomber sur son siège.

— Faut pas dire ça, murmura le soldat. Il y a des choses à faire...

Le vieux, après un long silence, releva la tête.

— Raconte comment c'est arrivé ?

— C'est arrivé comme ça arrive là-bas. C'est un obus. On était six en groupe. Martel et un autre ont été tués raides. Les trois autres ont été blessés. Moi, j'ai rien eu... C'était juste avant d'aller au repos...

Il fit une pause et poursuivit :

— On était copains, Martel et moi. On causait tous deux. Il me parlait de vous, et il me parlait de la culture, de la terre... il aimait ça, la terre, faut voir... Et il m'avait fait promettre de vous prévenir si quelque chose lui arri-

vait... Et de vous apporter ses affaires quand je pourrai... Alors, comme ça s'est passé il y a quelques jours et que je savais que j'allais avoir une permission... au lieu d'écrire, je suis venu... mais je pensais que peut-être vous auriez déjà eu la nouvelle... Les voilà, ses affaires, acheva-t-il, en déposant sur la table le petit paquet noir.

Le père Martel mit la main sur le paquet, il frissonna, mais ne l'ouvrit pas.

— Je te remercie, malgré le chagrin que tu m'as fait, dit-il lentement. Il savait bien choisir ses amis, mon garçon. Je te remercie de tout mon cœur.

— C'est pas la peine. Je lui avais promis, n'est-ce pas, et ces choses-là on n'y manque pas.

Le vieux faisait des efforts pour se dominer.

— Et chez toi, dit-il. T'auras plus le temps d'y aller, maintenant que tu es venu ici, si loin...

— J'ai pas de chez-moi. — Le soldat eut un mouvement d'épaules insouciant. — J'ai personne... Je suis des enfants assistés. Je m'appelle Dufour, comme la rue où on m'a trouvé. Mon chez-moi, c'est le premier garno



venu. A Paris, je travaille faubourg Saint-Antoine, dans la menuiserie... Mes camarades sont tous partis ici et là, où on se bat... Alors, vous comprenez... vrai, ça ne me prive pas...

Le père Martel le regardait.

— Alors... t'as rien au monde ?...

Une expression indéfinissable passa sur le visage du soldat. Il répondit à ce que le vieux n'avait pas dit.

— J'ai ma peau à défendre, dit-il simplement... Et puis aussi ce qu'on défend tous, hein ? Ce qui est à tout le monde, même à ceux qui n'ont rien...

Il y eut encore un silence.

— Tout ce que j'ai fait... tout ce que j'ai fait murmura enfin le vieux... Tout ça... ça se peu pas que ça soit perdu... Puisque... puisque maintenant il est plus là... ça sera pour d'autres... ça sera pour tout le monde... mais faut que ça serve... Faut continuer... On en aura besoin... Faut se dire ça, hein, mon garçon ?... Faut se dire ça pour essayer d'avoir du courage... Mais c'est dur, vois-tu... c'est dur... Je peux pas y croire ! cria-t-il soudain dans un sanglot.

— Faut vous occuper, dit Dufour... Vous

devez avoir à faire... c'est le moment des semailles d'automne...

— C'est vrai ! Et puis faut veiller aux sillons d'écoulement, et puis faut récolter les légumes... et puis faut... Mais comment que tu sais ça pour les semailles ? demanda-t-il, surpris à la réflexion.

— Dame, c'est lui qui me l'a dit, expliqua Dufour. Il pensait qu'à ça, à la culture et à la terre. Il s'inquiétait de savoir comment ça allait ici, et si vous pourriez vous en tirer...

— Il l'aimait... il l'aimait autant que je l'aime, la terre, gémit le père Martel. Et la terre, faut pas qu'elle pâtisse, vois-tu... Y aurait plus rien... Tout serait fini... Ça se peut pas... ça se peut pas... La terre, vois-tu, la terre...

Il répéta encore le même mot à voix basse, comme pour bien se pénétrer de ce que cela signifiait pour lui, comme pour y puiser la force de lutter contre son désespoir.

Au mur la pendule sonna.

— Faut que je m'en aille ! — Le soldat s'était levé. — Je reviendrai vous voir... après, quand ça sera fini, si je suis encore là... Maintenant, faut que je m'en aille. C'est l'heure de mon

train... Ça m'embête bien de vous laisser, mais faut bien...

— Où vas-tu ? demanda brusquement le père Martel.

Le soldat surpris le regarda :

— Vous savez bien... Là-bas.... Je vais retourner me battre...

— Moi aussi ! Le vieux s'était mis sur ses pieds. — Pas comme toi, mon garçon !... je ne pourrai pas ! — Moi, je vais faire pousser de quoi manger !

Et comme le soldat retournait vers la guerre, le vieux retourna vers ses champs.

MONSIEUR PAPONEL

Les années, les déboires et la misère n'avaient pas réussi à émousser, bien au contraire, ce que M. Célestin Paponel appelait lui-même, avec un peu de mépris railleur, sa sensibilité maladive. A cinquante-cinq ans, il retrouvait, malgré les épreuves accumulées depuis lors, la vivacité d'impression qu'il avait, trente ans avant, lorsqu'il était venu à Paris, rêvant la gloire. Des illusions de ce temps-là rien ne subsistait plus, mais il avait gardé, d'une façon aiguë, la faculté de souffrir. Il souffrait d'avoir perdu sa vie par faiblesse, intempérance et paresse. Il souffrait d'être un vieux bohème sans espoir. Il souffrait d'être harcelé par des créanciers de jadis auxquels, par crainte du scan-

dale, il devait abandonner la majeure parti de ses faibles appointements. Il souffrait d'êtr seul au monde et de n'aimer personne, et d n'être aimé de personne. Il souffrait surtout quotidiennement et cruellement, de la situatio qui lui était faite à l'institution Bance.

L'institution Bance, que son directeur, l'imposant M. Nestor Bance, appelait, une maison d'éducation de premier ordre, répondait à ce éloge, en ce sens que le prix de la pension éta fort élevé et que les élèves, jeunes gens riches que l'on préparait, selon les prospectus, a baccalauréat, étaient admirablement traités e jouissaient d'une grande indépendance. Ceu d'entre eux qui voulaient travailler pouvaien le faire avec d'excellents professeurs, ca M. Bance avait une sorte de conscience, ma ceux qui préféraient ne rien faire en étaie parfaitement libres, car M. Bance, soucieux d ses intérêts, se plaisait à considérer ses élève comme des relations mondaines qu'il e été de la dernière inconvenance de contrari Il était animé, pourtant, d'un vif besoin d despotisme, mais il avait Paponel pour le sat faire.

M. Paponel, avant d'entrer à l'institutio



Bance, avait connu la plus affreuse indigence, et l'idée de perdre sa place le terrifiait. M. Bance savait cela et en abusait. Depuis la guerre surtout, les bénéfices de l'institution ayant diminué, ainsi que son personnel, la condition de M. Paponel, moins payé encore et accablé de plus de corvées, était misérable. M. Bance le traitait comme un mendiant, les professeurs l'ignoraient, les garçons de salle le méprisaient et le lui prouvaient. Mais c'étaient les élèves qui causaient à M. Paponel ses plus amers tourments.

*
* *

Ce matin-là, M. Paponel surveillait la première étude.

Les élèves étaient installés aussi à l'aise, dans la vaste salle confortable, que s'ils eussent été au café. Les uns parcouraient des journaux et discutaient les dernières dépêches, d'autres sommeillaient sur les bancs du fond, quelques-uns écrivaient des lettres ; quatre, dans un coin, jouaient tranquillement au bridge ; deux créoles, pelotonnés contre une bouche de chaleur, fumaient des cigarettes, en regardant

avec horreur la pluie mêlée de neige qui fouettait les vitres ; un groupe enfin écoutait le jeune Robert Erlange, qui lisait des passages d'une lettre qu'il venait de recevoir. Il n'y avait vraiment aucun besoin de se gêner le moins du monde. M. Paponel n'était pas à leurs yeux. Sa longue personne décharnée, vêtue de noir élimé, son chapeau crasseux et verdi, sa face hâve au nez trop grand, à la barbe maigre, au front dépouillé, lui tout entier figurait comme un complément sans valeur du mobilier scolaire. Qu'il fût là ou qu'il n'y fût pas, c'était pareil.

Lui, assis à sa chaire, la tête dans ses mains, feignait de lire, essayant de ne pas les entendre, de ne pas les regarder, afin de conserver, croyait-il, une apparence de dignité. Il se souvenait des heures et des heures analogues, subies, depuis des années, à cette même place. Il se souvenait des vaines tentatives faites jadis pour imposer un semblant d'autorité et qui avaient déchaîné un tel enfer qu'il avait failli, du coup, être chassé par M. Bance. Il se souvenait de tous les adolescents qui avaient passé dans cette étude et devant lesquels il s'était toujours senti désarmé, inférieur et humilié...



sans qu'il puisse jamais en prendre son parti.

Soudain, la voix du jeune Robert Erlange s'éleva, interpellant, d'un bout à l'autre de l'étude, un élève.

M. Paponel ne pouvait pas ne pas entendre. Il eut un moment d'oubli, un sursaut de colère.

— Monsieur Erlange, taisez-vous ! cria-t il, en tapant sur sa chaire avec une règle.

Ce fut une stupeur dans l'étude, mais Robert Erlange ne tourna pas la tête.

— Ce n'est rien, dit-il simplement. C'est Patapon.

Et il répéta sa question à son camarade.

M. Paponel devint rouge, puis pâle. Il fit un mouvement pour se lever, mais il se vit sur le pavé, sans pain, et remis sa tête dans ses mains, vaincu.

A force d'être en lutte avec de très jeunes gens, presque des enfants encore malgré leurs prétentions, il était peu à peu devenu puéril lui-même, et ce nom de Patapon constituait pour lui la suprême insulte. C'était Edouard Erlange, le frère aîné de Robert, qui le lui avait infligé trois ans avant.

Dans ce temps-là, Edouard Erlange était

élève de l'institution Bance, et M. Paponel ne pouvait, sans frémir, penser à tous les tourments que ce garçon nonchalant, élégant, dédaigneux et sarcastique lui avait fait subir. Son frère l'imitait de son mieux, mais n'était que son pâle reflet. C'était Edouard Erlange qui avait découvert qu'une insolence muette et assidue blessait plus que les révoltes tumultueuses M. Paponel ; c'était lui qui, le premier, avait feint d'ignorer que M. Paponel existât ; c'était lui qui avait définitivement abaissé M. Paponel dans l'esprit de l'institution Bance... Et puis il avait trouvé ce surnom, ce dérivé péjoratif, ce Patapon infâme qui avait si bien enthousiasmé tout le monde que, pendant des semaines, il avait retenti d'un bout à l'autre de la maison, au point de faire sourire le majestueux M. Bance lui-même.

De toutes ces petites choses M. Paponel avait trop souffert et souffrait encore trop cruellement tous les jours pour les trouver petites. Peu à peu, cependant, il se calma et l'étude passa.

Après le déjeuner, M. Paponel alla prendre la surveillance illusoire de la cour.

Les élèves s'y trouvaient déjà et tous, réunis,



formaient un groupe serré au milieu duquel M. Paponel distingua un uniforme. Il fit quelques pas en avant et, avec un tressaillement, reconnut Edouard Erlange. A côté de celui-ci il y avait son frère Robert qui, rouge, bouleversé de joie, faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer, et M. Bance, paternel et satisfait.

M. Paponel entendit quelques mots ; « Blessé... convalescent... Tu es officier, maintenant... Raconte... »

Le vieux répétiteur, sans s'approcher, les regardait. Il éprouvait une impression bizarre. Tous ceux qui étaient là lui paraissaient différents, non pas seulement, dans son uniforme fatigué, Edouard Erlange en qui il ne retrouvait rien de l'adolescent affecté et nonchalant de jadis, mais aussi son frère Robert, et les autres élèves, et M. Bance lui-même, dont une émotion sincère animait la large face.

Tout à coup, M. Paponel se sentit plus seul et plus misérable que jamais, et une amertume sans issue gonfla son vieux cœur. Il aurait voulu s'approcher lui aussi, mais n'osa pas, craignant, de l'un ou de l'autre, une insolence qui lui serait plus cruelle en ce moment.

là. Et le long du mur de la cour, il continua sa marche mécanique dans le vent aigre qui faisait claquer les pans de sa vieille redingote.

Justement le groupe s'ouvrait ; M. Bance quittait la cour. M. Paponel revenait alors sur ses pas. Edouard Erlange le vit. Leurs yeux se rencontrèrent. Le jeune homme eut un léger mouvement et vint au vieux répétiteur, qui vit alors qu'il boitait un peu.

— Comment allez-vous, monsieur Paponel? demanda Edouard Erlange, en tendant la main.

M. Paponel fit un soubresaut, son visage grimaça, il eut un gloussement rauque et serra la main d'Erlange.

Erlange le regardait sans parler. Pour la première fois peut-être il compris sa misère, sa vieillesse, sa faiblesse et son abandon. Peut-être eut-il un remords confus ; peut-être, en souffrant lui-même, avait-il appris à ne pas faire souffrir ceux qui ne vous ont rien fait ; peut-être seulement était-il si heureux d'être jeune, d'être brave et d'être guéri, qu'il voulait être aimable pour tout le monde.

— Alors, vous êtes toujours là ? dit-il enfin. Ça me fait plaisir de vous voir, monsieur Papo-

nel... On vous aime bien. (Il eut un rire un peu forcé.) On vous tourmente, mais ça ne fait rien, vos élèves vous aiment bien tout de même... J'ai pensé à vous souvent, là-bas...

Il n'ajouta rien. Les autres écoutaient ; il s'éloigna avec eux et partit bientôt. La cloche de l'étude sonna.

M. Paponel reprit sa place à la chaire. Il ouvrit un livre et, la tête dans ses mains, s'apprêta à supporter l'habituelle épreuve.

« Vos élèves vous aiment bien tout de même... J'ai pensé à vous là-bas... », se répétait-il.

Mais, dans le silence de l'étude, le jeune Robert Erlange, qui était revenu en hâte après avoir accompagné son frère, se leva.

— Monsieur Paponel, est-ce que vous voulez bien me permettre d'aller dans ma chambre prendre un livre que j'ai oublié ? demanda-t-il poliment.

M. Paponel dit oui, et connut que le fardeau s'était un peu allégé, qui pesait sur sa misérable destinée.



AUTRES RÉCITS

LA POUPÉE

Yvonne, ayant cousu le dernier point, posa la poupée debout sur une chaise devant elle, et l'admira.

— Elle est épatante ! La petite sera enchantée !

Sa tante, qui travaillait à côté d'elle dans le petit salon, ne put retenir un léger tressaillement ; certains mots la choquaient incurablement. Elle vivait auprès d'Yvonne depuis que la mère de celle-ci était morte, trois ans auparavant, et elle était aussi sèche, aussi jaune et aussi figée que la jeune fille était jolie, fraîche, élégante, remuante.

— Pour qui est cette poupée ? demanda la vieille demoiselle.

— C'est pour la petite... Attends... Comment s'appelle-t-elle donc? Nous en recevons tant au vestiaire!... Ah, oui! Lavaud, Emma Lavaud. Tu l'as vue sûrement. Sa mère est venue avec elle trois ou quatre fois à mon œuvre.

Involontairement, Yvonne avait mis un peu d'emphase dans le dernier mot. Elle continua :

— Ce sont des réfugiés du Nord. On leur a donné du linge et des chaussures. La mère semble très bien... Comme elle sait broder, je vais lui faire faire la couverture de berceau pour le bébé de ma cousine Jacqueline... Moi, je n'ai pas le temps, et puis ça m'assomme. Alors, je vais l'en charger et je lui ai promis un cadeau pour sa petite fille...

— C'est une de tes poupées?

— Oui. J'en ai huit ou dix au fond d'une armoire. J'ai choisi la plus belle. Ça lui fera plaisir à cette petite, elle n'a jamais rien... Et, tu vois, je l'ai mise à la mode! Regarde-moi ça!

— C'est toi qui l'as habillée?

— La femme de chambre a fait les coutures, mais j'ai arrangé l'ensemble, et le chapeau est de moi. Ça m'a amusée. Je vais la porter de-

main après-midi, avec la couverture à broder.

— La porter... toi-même... chez cette femme ?...

— Oui. Tu viendras avec moi... Du reste, il faut se rendre compte des choses, et maintenant, à l'œuvre, nous avons décidé de faire les enquêtes nous-mêmes, sur place.

— Où est-ce ?

— Au fond des Gobelins. J'ai l'adresse sur mon carnet. Un quartier perdu... Non, tante, ne gémis pas ! tu sais bien que papa, pour les questions d'œuvres, me laisse faire ce que je veux. Et puis, nous irons avec l'auto. On ne nous mangera pas !

*
* *

La nuit tombait dans un brouillard aigre quand, le lendemain, elles descendirent d'auto. La rue était sale, la maison sordide. La tante eut un léger recul, mais elle suivit Yvonne qui, chargée d'un gros paquet, s'engageait résolument dans une allée noire, au fond de laquelle clignotait un papillon de gaz.

Les poings aux hanches, debout au seuil d'un

étroit taudis qui était la loge, une formidable concierge, pleine de curiosité, les renseigna avec familiarité : Mme Lavaud, c'était au quatrième, la troisième porte à droite dans le couloir à gauche. On y allait les yeux fermés ; fallait seulement prendre garde aux carreaux de par terre qui étaient en morceaux... Mais si ces dames voulaient qu'on fasse la commission?...

Déjà Yvonne gravissait l'escalier obscur, couvert de boue gluante et d'épluchures où on glissait. A travers les portes on entendait des criailleries. Trois gamins, qui se battaient, faillirent, au deuxième palier, renverser la vieille demoiselle. Au-dessus, elles durent se courber pour passer sous des cordes où dégouttaient des haillons. Plus elles montaient, plus il faisait noir et plus ça sentait le moisi, le graillon et la crasse.

— Comment peut-on vivre là-dedans ! murmura, avec irritation, Yvonne, qui était sans indulgence pour la saleté.

Au quatrième, se trompant tout d'abord, elle frappa à une porte qui, n'étant que poussée, s'ouvrit. Yvonne entrevit un vieillard hirsute, la pipe à la bouche, assis sur un grabat et tout

environné d'ordures qu'il triait à la lueur d'un lumignon fumeux. Une odeur sans nom la suffoqua. Elle referma la porte précipitamment et frappa en face.

Cette fois, c'était là. Une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'une mince robe élimée, un fichu noir sur la tête, leur ouvrit. Effarée d'abord, puis comprenant, elle devint très rouge, remerciant, s'excusant de la chambre où entraient ces dames.

C'était une pièce étroite, carrelée, glaciale, qu'éclairait mal une lampe à essence. Il y avait un lit de fer réparé avec de la ficelle, deux chaises usées, une table en bois blanc, un poêle éteint et un petit buffet de cuisine peint en noir. Le tout parfaitement propre.

Une petite fille de huit à neuf ans était debout devant un petit banc qu'elle venait de quitter et où elle s'amusait avec de vieux bouts d'étoffe qu'elle tenait encore.

— Je suis venue pour le travail dont je vous ai parlé, disait Yvonne à la mère... Et puis, pour tenir ma promesse... Eh bien ! Emma, tu ne me reconnais pas ?...

— Mademoiselle, vous êtes trop bonne...

Vraiment, vous déranger ainsi... Allons Emma, ne sois pas si timide...

Elle s'empressait, débarrassait les chaises. Yvonne éprouvait une gêne confuse. Jusque-là elle n'avait vu la misère que dans la grasse, le désordre et le laisser-aller. Cette indigence convenable et nette l'impressionnait.

Mais elle vit la petite fille dont les yeux étaient ardemment fixés sur le paquet. Elle rit et se mit à le défaire.

— Oui, c'est ta poupée ! Et je vais te la donner tout de suite !

— Emma, voyons..., gronda la mère. Mademoiselle, excusez-la, depuis que je lui ai dit que vous auriez la bonté... elle en rêve... mon Dieu, mais c'est trop beau !.,.

Du paquet était sortie une grande poupée resplendissante. Elle avait une magnifique robe, courte et à godets, en satin rose brillant un boa au cou et, sur sa perruque fauve bien coiffée, un joli petit chapeau de velours blanc avec une aigrette noire.

— Elle est jolie, n'est-ce pas? dit gaiement Yvonne à la petite. Elle a été ma fille, tu sais. et c'est moi qui l'ai habillée... Eh bien ! tu es contente?

Mais l'enfant était trop bouleversée pour répondre ; elle regardait la poupée ; elle la reçut des mains de la jeune fille, balbutia un remerciement, et tremblante, la tenant avec respect, l'emporta vers le coin où étaient son banc et ses chiffons.

La mère intervint.

— Emma, veux-tu dire merci mieux que ça !... Mademoiselle, excusez-la... Elle est folle de joie... Vous savez, les enfants... Pensez que, depuis dix-huit mois, elle est privée de tout. Dame il faut que je paie mon loyer... et la vie est si chère... on arrive bien juste à manger... Et puis, la petite n'est pas forte, ça occasionne des frais... C'est pour cela que je me suis permis de venir à votre œuvre... Et, je vous assure, j'ai hésité ; pensez, quand on n'a jamais demandé... Nous ne manquions de rien chez nous... Mon mari gagnait bien.

— Où est-il ? demanda Yvonne.

— Je ne sais pas. — Elle eut un geste vague et résigné. — Quand la guerre a commencé, il était en Belgique pour du travail... J'espère qu'il est seulement prisonnier... Et lui non plus, s'il... vit encore, il ne sait pas ce que nous sommes devenues. Il a fallu nous sauver.

On est parties à pied... avec quelques sous... Je ne sais pas comment nous sommes arrivées jusqu'ici... Et, à Paris, nous ne connaissions personne. Nous nous sommes trouvées perdues toutes les deux, seules, sans rien... Mais je suis trop contente maintenant que je trouve un peu de travail de temps en temps, reprit-elle après une pause. Alors, Mademoiselle, vous voulez bien me confier une broderie ?

— Oui, dit Yvonne, je vous l'ai apportée.

La tante produisit la couverture de berceau qui était dans son sac.

— Vous êtes bonne brodeuse ? reprit la jeune fille. Il faut que cela soit très joli. C'est pour un cadeau. Voilà le dessin. Pour les guirlandes...

Elle expliqua minutieusement ce qu'elle voulait. La tante donna son avis. La jeune femme écoutait religieusement et, comme Yvonne fixait un prix inespéré, elle remercia beaucoup.

Les dames se levèrent.

— Au revoir, Emma ! cria Yvonne. Et ta poupée, vous vous entendez bien ensemble ?

La petite fille était agenouillée devant son banc qu'elle cachait. Elle se releva et se r



tourna, radieuse, sa poupée dans les bras.

— Ah ! l'horreur ! s'exclama Yvonne stupéfaite. Mais qu'est-ce que tu lui as fait ? Ah, par exemple !...

La poupée n'avait plus ni robe rose ni chapeau blanc. Elle avait un chiffon noir épinglé à la taille comme jupe, un autre croisé sur les épaules en guise de corsage et un troisième noué en fichu sur la perruque fauve. Cela lui donnait l'air pauvre et triste. On eût dit une petite caricature d'indigence.

— Mais tu es folle, Emma ! cria la mère terrifiée en voyant le mécontentement d'Yvonne. Toi qui es toujours si sage, qu'est-ce qui t'a pris ?... Mademoiselle, excusez-la...

L'enfant paraissait ahurie. Elle regarda sa mère, les deux dames, la robe rose qui faisait une tache claire dans le coin, et enfin sa poupée.

— Mais puisque c'est ma fille, faut bien qu'elle soit comme nous, dit-elle.

Sa mère avait un peu pâli. Ses lèvres tremblaient, mais elle fit un effort.

— Mademoiselle, vous lui pardonnez ! Elle est folle, je crois... Les enfants, ça ne sait pas...

— C'est vrai... c'est vrai... balbutia Yvonne d'une voix étranglée. On ne sait pas...



DOUDOU

I

UN CAPRICE

A la terrasse d'un café des boulevards, dans une douceur brumeuse d'après-midi tiède, M. Plautin père et M. Plautin fils, qu'on appelait Doudou, étaient assis côte à côte. Ils se ressemblaient autant qu'un enfant de huit ans et un homme de cinquante ans peuvent se ressembler. Ils avaient le même genre de vêtements confortables et chers, le même air de richesse, de saine santé, et de calme solide et

bien nourri. M. Plautin lisait un journal ; Doudou regardait les passants avec une moue d'enfant gâté qui s'ennuie et cherche un caprice.

Il tira son père par la manche.

— Papa !

— Doudou ?

M. Plautin avait tourné la tête avec un peu d'anxiété. Il se trouvait bien là et craignait que Doudou voulût s'en aller. Il était veuf depuis plusieurs années, très riche, inoccupé et avait toujours gâté ses enfants, surtout celui-là, venu tard. Maintenant que son autre fils, Armand, qui avait vingt-deux ans, était à la guerre, il ne savait plus rien refuser à Doudou par lequel il se laissait tyranniser avec une admiration ravie.

— Je veux des pailles, comme le monsieur d'à côté, pour boire mon sirop, dit Doudou.

Doudou eut les pailles, M. Plautin reprit son journal. Ce fut pour peu de temps.

— Papa !

— Doudou ?

— Voilà qu'il pleut ! Ici on est à l'abri... C'est amusant... Regarde la grosse dame qui traverse... Dis donc, est-ce qu'il pleut aussi, là où il est à se battre, Armand ?

M. Plautin dit non, à tout hasard et se remit à lire. Doudou, vexé, s'essaya, d'un air rechigné, à faire des jets d'eau avec ses pailles et arrosa un voisin qui protesta.

Tout à coup, retentirent des accents discordants. Devant la terrasse, indifférent à l'averse, nu-tête, son chapeau sous le bras gauche, sa main droite sur le cœur, un gamin d'une dizaine d'années, vêtu de velours brun élimé, chantait de toutes ses forces, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, et avec une énergie si déterminée qu'il en était pourpre et qu'on se demandait comment un tel volume de voix pouvait sortir de sa poitrine maigre. Des passants s'arrêtèrent ; M. Plautin posa son journal ; Doudou avait lâché ses pailles.

Quand le gamin eut fini sa chanson, à laquelle on ne pouvait comprendre un seul mot, il se glissa, son chapeau à la main, entre les tables.

M. Plautin lui donna cinquante centimes et l'interrogea pour l'édification de Doudou.

— Dites-moi, mon petit ami, n'avez-vous donc pas de parents pour qu'on vous laisse vagabonder ainsi ?

Le gamin eut un regard de côté, mais il fut poli, pensant qu'un monsieur qui donnait cinquante centimes avait droit à quelques égards, même quand il se mêlait de ce qui ne le regardait pas.

— D'abord, je ne vagabonde pas. Je chante pour amuser le monde. Y a pas de mal.

— Sans doute, mais vous seriez mieux à l'école, dit M. Plautin avec conviction.

— Ça se pourrait, mais aujourd'hui j'ai pas le temps. Y a maman qui s'est foulée la cheville, alors elle peut pas aller travailler. Alors faubien que je me dégrouille... Excusez, je vas en pousser une autre...

Il recommença aussi fort qu'avant. Sa figure redevint pourpre ; ses accents furent aussi discordants. Lorsqu'il eut jeté son dernier cri, il repassa parmi les tables et M. Plautin ne crut pas pouvoir faire autrement que de lui redonner cinquante centimes.

— Merci beaucoup, dit le gamin avec une grimace d'allégresse pour Doudou. Vous êtes amateur, à ce que je vois. Je chante bien, n'est-ce pas ? S'agit de crier fort, et en mesure si on peut, sans s'occuper des paroles... Alors ça va... Avec vos vingt sous ça me fait cin-

quante-six sous que j'ai faits depuis midi, ajouta-t-il tout joyeux.

— Qu'est-ce que vous allez faire de cet argent-là ? demanda M. Plautin.

— Oh ! je vas vous dire, c'est pas pour maman ni moi... Nous, on s'arrange toujours... Mais c'est mon frère Auguste qu'est là-bas dans l'Est... Alors, faut bien lui envoyer des trucs, pas ? Et c'est pas bon marché... Alors, de temps en temps, je chante comme ça, aux terrasses des cafés chics... D'autant plus, ce mois-ci, que maman elle peut pas gagner... Ça se pourrait pas qu'il ait rien, Auguste... Et vous parlez si je suis content quand je porte son paquet rue du Bouloi... Au revoir, m'sieur, merci bien... Je file... Y me faut encore vingt-cinq sous...

Avant que M. Plautin ait eu le temps de porter la main à sa poche, il s'était éloigné parmi la foule : M. Plautin reporta son regard sur Doudou. Celui-ci restait assis, très sage, l'air absorbé. M. Plautin reprit son journal.

Il y était plongé depuis quelques minutes quand, tournant les yeux, il sursauta : la chaise auprès de lui était vide. En même temps, de faibles sons rauques et plaintifs frappèrent son oreille, et il y reconnut la voix de Doudou. Il

bondit. Il vit, devant l'autre extrémité de la terrasse, Doudou, debout, rouge foncé, son chapeau sous le bras, la main sur le cœur, la bouche fendue jusqu'aux oreilles... chantant...

M. Plautin, suffoqué, courut, le saisit.

— Petit malheureux ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Laisse-moi ! laisse-moi, je te dis ! — Doudou trépignait. — Je veux faire comme le petit garçon ! Je veux chanter pour gagner des sous !

— Mais tu es fou ! Pourquoi faire, des sous ? Tu as tout ce que tu veux !

— C'est pour envoyer des trucs à Armand ! Le petit garçon, il envoie à son frère ! Je veux envoyer au mien !

— Mais envoyer quoi ? Nous lui expédions tout ce qu'il lui faut, tu le sais bien... Enfin, puisque ça te fait plaisir, tu vas choisir toi-même ce que tu veux pour lui. Il en sera très content. Tiens, voilà vingt francs.

Mais Doudou, enragé, trépignait de plus belle.

— C'est pas la même chose ! cria-t-il. J en veux pas de tes vingt francs ! Je veux chanter aussi ! Je veux de l'argent que j'aurai gagné !

M. Plautin resta déconcerté. C'était le premier caprice de son fils que sa fortune ne lui permettait pas de satisfaire.

II

LE BON EXEMPLE

Dans la voiture qui les emmenait vers le quartier Saint-Jacques, M. Plautin entreprit d'expliquer à Doudou quel était le but de la course qu'ils faisaient. Ce jour-là, M. Plautin voulait montrer à son fils un exemple salutaire.

— Doudou... commença M. Plautin.

— Papa ?

Doudou, qui était mortifié d'avoir les jambes trop courtes pour mettre ses pieds sur le strapontin en face de lui, comme il essayait de le faire depuis un moment, tourna la tête d'un air maussade.

— Tu te souviens de ton camarade Roger

Cantel, avec qui tu t'es tant amusé à la campagne ?

— Oui, je m'en rappelle, dit Doudou. Il était davantage vieux que moi et il voulait pas les jeux que je voulais.

— On ne dit pas je m'en rappelle, observa M. Plautin, ce n'est pas bien. Et tu te souviens aussi que le père de Roger, M. Cantel, a été au collège avec moi quand nous étions tous deux des petits garçons ?

— Oui, je m'en rappelle, dit Doudou en bâillant.

— Eh bien ! c'est eux que nous allons voir. Ils ne sont pas heureux. M. Cantel a perdu toute sa fortune à cause de la guerre. Maintenant, il n'a plus rien, et il est tombé malade. Roger est avec lui, et c'est un enfant très courageux. Nous allons les voir et les aider.

Doudou ne répondit pas. Ce que lui disait son père n'éveillait en lui aucune idée précise.

La voiture s'arrêta enfin dans une rue que Doudou trouva moins bien que l'avenue du Trocadéro où ils habitaient. La maison lui causa une impression analogue.

M. Plautin, renseigné par une concierge hydropique et glapissante, qui fit peur à Dou-

dou, traversa, en tenant celui-ci par la main, une cour pareille à un puits. Ils gravirent un escalier escarpé qui sentait l'humidité et la friture, et suivirent un couloir obscur.

M. Plautin frappa à une porte, qu'ouvrit un jeune garçon d'une douzaine d'années.

— Bonjour, mon petit Roger, dit M. Plautin. Je viens voir ton père. Comment va-t-il ?

L'enfant expliqua que son père n'allait pas bien et qu'il était couché dans la seconde chambre du logement.

— Je vais causer avec lui, dit M. Plautin. Tu vois, Roger, j'ai amené ton ami Doudou. Restez ensemble, mes petits.

Il entra dans la chambre du malade. Les deux enfants, laissés en tête à tête, s'observèrent, Roger, un peu rouge, semblait gêné. Doudou regardait la pièce exiguë, mal meublée, sombre et d'aspect presque indigent. Il regardait surtout Roger avec ahurissement, reconnaissant à peine son ancien camarade dans ce garçon grandi, maigri, et qui avait presque l'air d'un pauvre avec ses habits râpés devenus trop justes et ses gros brodequins à clous.

— Ton père est bien gentil d'être venu, dit

enfin Roger. Et je suis bien content de te voir, ajouta-t-il poliment.

Doudou ne répondit rien.

— Nous, maintenant, on est pauvres, continua Roger. Ton père t'a expliqué, hein ? On est devenus pauvres. C'est pour ça que je ne vais plus au collège. Papa est malade. Moi je le soigne, et puis je travaille...

— Tu fais quoi ? dit Doudou, pour qui le mot travail signifiait exclusivement des devoirs à faire et des leçons à apprendre.

— D'abord, je soigne papa ; je lui donne ses potions ; et puis je fais le ménage, je balaye, je range, je lave la vaisselle, je vais acheter les provisions. Ça, c'est difficile, parce que les choses sont chères et qu'il faut faire durer l'argent. On n'en a presque plus. On a tout vendu — toutes les affaires de papa et toutes les miennes... Mais ça m'est égal...

— Et les devoirs, t'en fais pas ? demanda Doudou, dont les yeux exprimaient un étonnement mêlé de respect.

— J'en fais quand j'ai le temps, mais tu comprends je ne vais plus à l'école comme les gosses, expliqua Roger qui commençait à prendre de l'assurance en voyant l'effet qu'il produisait sur

Doudou. Et puis, bientôt, il faudra que je m'occupe d'apprendre un métier...

— Tu feras quoi ? dit Doudou, de plus en plus impressionné.

— Je ne sais pas encore... Je verrai... Il faut bien que je gagne ma vie et celle de papa, puisqu'il est malade... J'aimerais assez à être mécanicien, à cause des automobiles ou des avions. Mais si papa n'avait pas tant besoin de moi, je crois que ce que je préférerais ce serait de m'embarquer sur un navire...

Il disait ce qui lui paraissait le plus sensationnel. Il s'arrêta, jouissant de l'effet produit. Tout ce qu'il faisait, de tout son cœur, pour son père, toute sa besogne quotidienne, toute sa gêne, tout le brutal changement de son existence, avaient cet avantage, au moins, de faire de lui un homme aux yeux du camarade resté un enfant heureux, choyé, gâté et sans responsabilité. Et Roger y trouvait une petite revanche d'amour-propre.

— C'est la vie, ajouta-t-il, avec gravité. Tu comprendras ça plus tard...

Doudou resta silencieux. Il avait hâte de s'en aller. Enfin, la porte de la chambre se rouvrit et M. Plautin reparut, à qui le malade criait

de son lit un dernier remerciement. Doudou dit au revoir à Roger et descendit avec son père.

— Eh bien ! Doudou, tu as été content de revoir Roger ? demanda M. Plautin, lorsqu'ils se retrouvèrent en voiture.

Doudou, absorbé, ne répondit pas.

— Tu penses à son courage, à son dévouement, n'est-ce pas ? continua M. Plautin. C'est très beau, cela... Mais je suis bien sûr que, si nous étions ruinés, si j'étais malade, mon petit Doudou saurait faire la même chose, saurait être aussi dévoué, aussi...

Il s'interrompit interloqué. Une affreuse angoisse bouleversait le visage de Doudou qui se jeta contre son père.

— J'ai peur ! j'ai peur ! hurla-t-il. Je pourrai pas faire comme Roger ! Je pourrai jamais ! Tu ne va pas devenir malade, dis ! Nous n'allons pas devenir ruinés !

— Mais non, mais non, c'était pour rire, voyons, dit M. Plautin, un peu abasourdi, et qui ne put s'empêcher de penser qu'il serait peut-être utile, un jour ou l'autre, d'apprendre à Doudou que la vie ne le gâterait sans doute pas toujours.

III

CONSENTEMENT

M. Plautin, les mains dans les poches de son pantalon, était debout au milieu du salon. Doudou, assis sur le tapis, édifiait une construction chancelante avec des boîtes à cigares vides.

— Doudou !

— Papa ?

La voix de Doudou était rechignée. Pour une cause qui restait mystérieuse, depuis quelque temps il était aussi grognon qu'il pouvait, tandis que son père le gâtait plus encore que de coutume, bien que ce fût difficile.

— Pourquoi ne t'amuses-tu pas avec les beaux

jouets qu'on t'a donnés ? demanda M. Plautin d'un ton qui voulait être dégagé.

Doudou leva la tête vers son père qui le dominait de toute sa hauteur. M. Plautin avait l'air aimable et Doudou avait l'air revêche.

— Parce qu'ils m'embêtent, articula Doudou nettement.

M. Plautin était accoutumé aux façons de s'exprimer de son fils, qui n'avait pas l'habitude de déguiser ses sentiments. Pourtant, il s'indigna.

— Eh bien ! Doudou !... En voilà des expressions ! Et c'est peu gentil pour Mme Bresles, qui t'apporte de si belles choses...

Doudou ne répondit pas. Mme Bresles le comblait de cadeaux, mais il la détestait. Pourquoi son père la voyait-il si souvent et avec un plaisir si évident ? Pourquoi s'occupait-elle de l'aménagement futur de l'appartement ? Pourquoi avait-elle, envers lui, Doudou, des manières familières et maternelles ? Doudou n'avait pas connu sa mère, qui était morte quand il avait un an, mais il ne voulait pas que Mme Bresles fît semblant de l'être. Tout cela lui déplaisait et il le montrait de toutes ses forces, pressentant instinctivement qu'un événement allait se

produire dont on ne lui avait pas encore parlé, et qui ferait de lui une victime, il y était résolu.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas, Mme Bresles? reprit M. Plautin. Tu sais que ton frère Armand a beaucoup d'affection pour elle. Et toi, elle te gâte tellement... Nous allons la voir aujourd'hui...

— Encore !... dit Doudou.

M. Plautin, qui se préparait à annoncer la grande nouvelle à son fils, sursauta.

— Doudou ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Mme Bresles va venir ici tout à l'heure. Je compte que tu seras aimable... Mon petit garçon, je vais te dire...

Un coup de sonnette l'interrompit. C'était Mme Bresles elle-même, une souriante jeune femme blonde, élégante et jolie. Elle portait un énorme paquet ficelé. Quand elle entra, M. Plautin, radieux, se précipita au-devant d'elle. Doudou se renfrogna encore. Mme Bresles, sans vouloir s'en apercevoir, se pencha vers lui.

— Bonjour, Doudou ! Veux-tu m'embrasser ?

Doudou se laissa embrasser.

— Tiens, continua-t-elle, ceci, c'est pour toi.

Elle posa par terre, près de lui, le paquet ficelé. Doudou tressaillit, il tendit la main vers la ficelle, mais, dans un suprême effort, il n'y toucha pas et reprit ses boîtes.

— Vous le gâtez, chère amie ! Vous êtes trop bonne pour lui ! s'exclamait M. Plautin. Qu'est-ce donc encore ?

— Un chemin de fer, un vrai, sur rails, avec une vraie locomotive à vapeur, dit la jeune femme en riant. J'espère que ce n'est pas un jouet qu'il a déjà ?

— Non, et justement ces jours-ci... il m'en demandait un... Mais vous le comblez tellement... Voyons, Doudou, regarde ton jouet...

— Non, dit Doudou.

— Comment ? Pourquoi ?

— Parce que j'en veux pas, ça m'embête ! dit Doudou inexorable.

M. Plautin devint très rouge. Peut-être eut-il envie de gifler Doudou, mais il l'aimait trop pour se laisser aller à cette extrémité. Il se contenta de le gronder, mais avec une violence que Doudou n'avait jamais connue.

— Je vous en prie, laissez-le, intervint Mme Bresles. Il a un peu de mauvaise humeur... Cela se dissipera. Voulez-vous que nous allions

dans le petit salon, j'ai un mot à vous dire ?

— Volontiers, chère amie, dit M. Plautin.

Avec la jeune femme, il passa dans la pièce voisine. Il regrettait déjà d'avoir été dur pour Doudou et eut l'espoir qu'un mouvement de son fils lui permettrait de l'embrasser, mais Doudou, figé et hostile, était toujours par terre, maniant ses boîtes et tournant ostensiblement le dos au paquet de Mme Bresles.

— Mon ami, dit celle-ci quand elle fut seule avec M. Plautin, je dois vous demander de ne jamais gronder votre fils à cause de moi. Je vous assure, c'est très sérieux. L'idée qu'en devenant votre femme je ferai le malheur de cet enfant m'est odieuse. Je ne puis pas supporter qu'on souffre à cause de moi. Je n'ai pas été heureuse pendant mon premier mariage ; cela m'a donné le goût du bonheur pour moi et les autres. Je ne veux pas être une belle-mère, vous comprenez, ajouta-t-elle en riant. C'est un rôle qui ne me va pas du tout. Je veux que Doudou m'aime... Et il m'aimera... Mais je vous en prie, ne faites pas d'avance, de moi, pour lui, une ennemie... Je saurai le prendre. Il est sensible...

— Trop sensible, dit M. Plautin, mais cela n'excuse pas...

— Si, si, cela excuse... Mettez-vous à la place de cet enfant qui comprend qu'il ne sera plus seul avec vous, qui peut-être est jaloux déjà. Il faut qu'il se rende bien compte qu'il sera, si possible, plus heureux encore, plus choyé, plus gâté qu'avant. Du reste, si les choses étaient autrement, vous-même, qui l'aimez tant, vous souffririez et peut-être m'aimeriez-vous moins...

— Suzanne, Suzanne, comme vous êtes bonne !...

M. Plautin regardait, extasié, la jeune femme.

— Voilà ce que je voulais vous dire, reprit-elle. Et maintenant, si vous n'avez pas d'autre projet, nous pouvons aller chez votre antiquaire pour ces fauteuils...

— Dans deux secondes je suis à vous, chère amie, dit M. Plautin radieux. Le temps de prendre mon pardessus.

Il quitta la pièce. Mme Bresles, seule, revint vers le grand salon dont elle entr'ouvrit doucement la porte.

Doudou était toujours à genoux par terre, mais ses boîtes ne l'occupaient plus du tout. Il avait doucement ouvert le paquet ficelé, et,

en évitant le moindre bruit, agençait avec une attention passionnée les rails du chemin de fer qui s'étendait déjà sur une bonne partie du tapis.

La porte grinça. Doudou leva la tête, vit Mme Bresles. Elle ne sut pas s'il avait entendu ce qu'elle avait dit dans le petit salon à M. Plautin, mais Doudou n'était plus rechigné. Il regarda la jeune femme avec la dernière gravité et lui dit seulement :

— Il y a aussi des aéroplanes qui sont épatants. Je n'en ai pas.

Et Mme Bresles comprit que Doudou donnait on consentement.



IV

LES ONZE JOUETS

— Cela fait onze enfants, expliquait Mme Bresles, toute à son projet : Louise Dubois en a quatre, Mathilde Campry deux, Céline Vérant, la plus malheureuse de toutes, deux aussi, il y a les trois petits Buvat. Ce sera pour la veille de Noël. Alors, mon ami, vous voulez bien que cela se passe ici, chez vous ?

— Est-ce que, ici, ce n'est pas déjà chez vous, Suzanne ? dit M. Plautin.

Il regardait la jeune femme avec une tendresse radieuse. La date de leur mariage était maintenant très proche, et M. Plautin dissimulait mal son bonheur.

— Quand je dis ici, reprit Mme Bresles que

l'allusion avait fait légèrement rougir, je ne veux pas dire dans ce salon trop somptueux ; si vous le voulez bien, nous aménagerons le fumoir où vous n'allez jamais ?

— Tout ce que vous voudrez, chère amie.

— C'est entendu. Ils viendront tous à quatre heures. On préparera un bon goûter substantiel et, pour chacun de ces pauvres petits, il y aura un vêtement complet, du linge, des chaussures et...

— Un peu d'argent pour les mères, dit M. Plautin.

— Oui, mais aussi il faut que chaque enfant ait un jouet, un vrai jouet.

— Un jouet ?... (M. Plautin hésita ; il était riche et généreux, mais très raisonnable, et ne put s'empêcher de dire sa pensée.) Un jouet ! ma chère Suzanne, est-ce bien nécessaire en ces temps-ci ? Ne vaut-il pas mieux augmenter un peu la somme d'argent ? Ne croyez-vous pas que les enfants, surtout ces enfants-là, doivent apprendre que toute dépense inutile...

Mme Bresles secoua la tête :

— Non, ils ne doivent pas, ils sont trop petits. Ils l'apprennent d'ailleurs assez, soyez-en sûr. C'est Noël. S'ils n'ont rien, ils seront

déçus et ne comprendront que cela... Mais si nous ne leur donnons rien, leurs mères trouveront toujours quelques sous pour leur acheter quelque chose qui soit inutile. Du reste, les jouets que nous leur donnerons n'occasionneront aucune dépense qui, de notre part, pourrait être mieux employée en effet. Ces jouets, je vais les demander à Doudou qui en a des armoires pleines.

M. Plautin eut une hésitation.

— Doudou est généreux, c'est incontestable, murmura-t-il, mais ce n'est qu'un enfant et il tient à ses affaires, cela se comprend... Enfin, si vous croyez...

— Oui, dit Mme Bresles avec fermeté. Doudou a bon cœur, et je veux qu'il s'associe à notre projet. Je suis sûre qu'il le fera volontiers.

— On va voir, dit M. Plautin, qui alla ouvrir la porte et appela son fils.

Doudou arriva sans hâte, les mains dans les poches.

Son visage s'éclaira légèrement quand il vit Mme Bresles qu'il vint embrasser, car maintenant ils étaient au mieux ensemble.

Mme Bresles lui exposa son projet.

— Tu comprends, Doudou, termina-t-elle.

nous voulons que, malgré tout, ce soit un peu fête pour tous ces pauvres petits qui sont si malheureux. J'ai pensé que tu voudrais te joindre à nous pour cela. Tu as des foules de jouets dont tu ne te sers jamais, puisque maintenant tu es grand. Alors, veux-tu donner onze de tes jouets pour que chacun de ces pauvres petits en ait un ?

Doudou avait écouté, le sourcil froncé. M. Plautin attendait, un peu inquiet, la réponse de son fils. Mais Doudou n'hésita pas.

— Oui, dit-il, je veux bien.

— Mon chéri ! cria M. Plautin enthousiasmé.

— J'en étais sûre, dit Mme Bresles. C'est très bien, Doudou, tu es très généreux.

Doudou haussa les épaules.

— Non, je ne suis pas généreux, dit-il gravement, parce que ça m'est égal de donner mes joujoux. J'en ai des quantités. Je ne les regarde jamais. Ça ne m'amuse plus. Je suis trop grand. Venez, ajouta-t-il en tirant par la main Mme Bresles, on va en choisir onze beaux.

La veille de Noël, dans le fumoir aménagé tout exprès, les onze enfants pauvres étaient réunis. Ils avaient de quatre à huit ans. Leurs mines chétives et pâles, leurs vêtements indi-

gents leurs faisaient comme un uniforme de commune misère, et ils avaient le même air timide, emprunté et craintif, résultant des recommandations maternelles de se bien tenir. Dans un coin, d'où il ne sortit pas, Doudou, silencieux, les observait.

Mme Bresles commença par les faire goûter solidement, ce qui les anima un peu. Puis ce fut, au milieu des remerciements et des effusions de gratitude des mères, la distribution des vêtements et des chaussures. Les enfants devinrent gais. Ils avaient assez d'expérience pour apprécier ce qui les empêcherait d'avoir froid et d'avoir les pieds mouillés. Le plus petit des Buvat eut un rire heureux quand il se vit avec des chaussures neuves, et une petite fille de sept ans ne consentit pas à se séparer du manteau qu'on lui avait mis sur le dos.

Mais, soudain, parurent onze boîtes ficelées que Mme Bresles distribua, Doudou s'y étant obstinément refusé.

Il y eut un silence religieux. Les onze enfants, palpitants, tenaient les boîtes.

— Défaites-les donc, dit Mme Bresles en souriant. Ils obéirent.

Les jouets apparurent, de beaux jouets qui

avaient coûté très cher et tels que les onze petits n'en avaient jamais aperçu que dans le lointain chimérique des devantures de somptueuses boutiques, et sans s'imaginer que jamais il leur serait permis, même, de les voir de plus près.

Alors, la joie des onze petits, quand ils eurent compris que c'était pour eux tout à fait et qu'ils les emporteraient, fut quelque chose qui ne causait aucun plaisir car elle est trop intense, trop aiguë, trop profonde, et elle indiquait trop qu'ils n'avaient jamais rien. Et ils oublièrent tout pour jouer tout de suite, par terre, furieusement. Pour la plupart, jouer consistait à regarder ardemment leur cadeau dont ils n'osaient encore se servir. Pourtant, le petit Buvat se mit à imiter le bruit de la locomotive en faisant aller sous la table le chemin de fer qu'il avait.

— Suzanne, comme vous avez eu raison... dit M. Plautin d'une voix étouffée et en serrant la main de Mme Bresles.

Doudou, de son coin, regardait de toutes ses forces. Il regardait ses joujoux, qui n'étaient plus à lui, aux mains des enfants extasiés. Il les regardait sans les reconnaître. Il les décou-

vrait. Il en appréciait seulement maintenant le charme et l'intérêt en voyant combien ils amusaient les autres. Il comprenait tout à coup que c'étaient de merveilleux joujoux et les seuls qu'il aimât parmi tous ceux qu'il avait. Il était pâle, crispé, un peu haletant. Il eut un mouvement comme pour arracher au petit Buvat le beau chemin de fer, mais il s'arrêta et, sans mot dire, regarda s'en aller les onze petits et les onze jouets.

Et, comme Mme Bresles revenait dans la pièce, elle le trouva qui sanglotait, tout en se répétant à lui-même :

— Je suis généreux, je suis généreux, je suis généreux...

LA SYMPATHIE

Remblot, en retard, faillit perdre sa musette en galopant sur le quai de la gare et dégringoler en escaladant le marchepied ; enfin il s'abattit dans un coin de wagon, souffla, ôta son casque pour s'essuyer le front, rit tout seul à la pensée qu'il partait en permission et étendit ses jambes. Ce faisant, il donna un bon coup de pied à son vis-à-vis, un autre soldat.

Remblot, levant les yeux, ouvrit la bouche pour une excuse, mais sursauta.

« Bon Dieu ! C'est Fontaine ! » se dit-il.

L'autre, qui l'avait également reconnu, avait également tressailli.

Avant la guerre ils étaient ennemis acharnés. Tous les deux, établis dans le quartier Poisson-

nière, occupaient dans la même rue des boutiques situées en face. Fontaine était charcutier, Remblot était crémier. Ils s'étaient installés presque en même temps, et tout d'abord leurs rapports avaient été vagues et polis. Et puis, Mme Remblot avait dit un jour que Mme Fontaine portait une robe neuve vraiment trop élégante pour un comptoir de charcutière. Et Mme Fontaine avait répondu que la coiffure de Mme Remblot lui donnait trop mauvais genre pour qu'elle puisse se permettre sur autrui la moindre observation de cette nature.

Remblot et Fontaine avaient commencé par rire de la querelle de leurs femmes, mais ils étaient tous les deux d'excellents maris, et, un mois et demi après ces débuts, ils échangeaient les plus sanglantes injures et se colletaient au coin de la rue Poissonnière.

Dès lors, de jour en jour et de mois en mois, la haine avait grandi entre les deux couples. Il n'y avait plus eu de violences directes à cause du scandale, funeste aux intérêts commerciaux ; mais, à travers la rue, des regards de fureur et de mépris se croisaient, et les pires insultes, décochées d'une part du milieu des galantines et des jambons, d'autre part parmi

les fromages et les beurres, allaient et venaient, par les soins de commères empressées, entre les deux boutiques.

Maintenant, dans le wagon, Remblot et Fontaine se revoyaient pour la première fois depuis dix-huit mois. Ils s'observaient en silence. Fontaine était grand et roux, avec une longue moustache tombante. Remblot était brun et trapu, avec une barbe hérissée. Mais leurs capotes étaient semblablement délavées par la pluie, leurs brodequins boueux de la même boue. Ils étaient, l'un et l'autre, décorés de la Croix de guerre. Ils avaient tous les deux, sur leurs visages hâlés, dans leurs yeux assurés, la même expression de décision et d'énergie qu'ils n'avaient pas avant.

Il y eut un moment de gêne. Les deux hommes n'arrivaient pas à retrouver leurs sentiments antérieurs, que tant de choses avaient effacés.

Soudain, Remblot parla.

— Le coup de pied, c'était pas exprès.

— Ça ne m'a pas fait mal, dit Fontaine. On n'est pas si douillet.

— Alors, tu es par ici, toi aussi? demanda Remblot.

— Oui.

Fontaine dit son secteur; c'était celui de Remblot; ils s'émerveillèrent d'être ainsi près l'un de l'autre, depuis des mois, sans s'en douter. Ils s'apercevaient avec ahurissement qu'ils étaient très contents de se trouver ensemble. Mais, encore embarrassés par le passé, ils ne savaient trop quoi se dire. Ce fut Tremblot qui eut une inspiration.

— Si on mangeait un morceau?

Le visage de Fontaine s'éclaira.

— C'est une bonne idée. Le train roule. On est tranquilles !

Ils mirent en commun leurs provisions. Remblot trouva sans pareil le jambon en boîte de Fontaine, et celui-ci vanta avec force le violent camembert que Remblot lui offrit.

— On voit que ça vient d'une bonne maison, déclara t-il.

— Comme le jambon, approuva Remblot.

Ils rirent au souvenir des affreuses calomnies qu'ils avaient répandues, jadis, chacun sur les produits que l'autre vendait. Dès lors, à l'aise, ils échangèrent quelques confidences au sujet de leur commerce. Les femmes, en leur absence, s'en tiraient à peu près. Ils parlèrent des

avantages et des désavantages du quartier où ils étaient établis. Ils avaient les mêmes opinions raisonnables et voyaient les choses sous le même jour. Leur sympathie mutuelle grandissait et Remblot l'exprima.

— C'est malheureux qu'on ne soit pas dans la même section.

— Pour sûr, dit Fontaine, avec conviction. Et c'est malheureux aussi qu'on soit restés si longtemps fâchés sans savoir pourquoi.

Remblot bourra sa pipe et prononça :

— C'est la faute des femmes !

— Un peu ! dit Fontaine. Passe-moi du feu.

Il réfléchit et ajouta :

— Qu'est-ce qu'on va faire pendant nos six jours ?...

Perplexes, les deux hommes se regardaient. Ils se comprenaient parfaitement. Ils avaient trop rempli le quartier de leur haine de jadis pour rentrer maintenant réconciliés, sans explications interminables. Ils reculaient devant la surprise et la probable résistance de leurs femmes, dont l'animosité subsistait, ils le savaient, par leurs lettres. Tout cela les ennuyait trop, maintenant, pour qu'ils aient la patience de s'y plier, et ils ne voulaient pas gâcher en

discussions et en explications leurs brèves heures de repos et de liberté.

— Expliquer la chose, ça fera de l'aria, déclara Fontaine. Pour ces jours-ci, on n'a pas le temps. Faut être bien tranquille chacun chez nous, pas ?...

— Oui, dit Remblot, quand les dames s'en veulent... Vois-tu que ça recommence !... Du reste, c'est pas le moment, non plus, qu'elles aient des embêtements... Mais alors, quoi, on va se quitter à la gare, et à Paris on ne se causera plus ?...

— Ça ne se peut pas ! dit Fontaine, désolé.

— Ecoute donc, j'ai une idée !

Et Remblot exposa un plan détaillé que Fontaine, ravi, approuvait à signes de tête.

A la gare du Nord, ils descendirent tous deux sans avoir l'air de se connaître. Leurs femmes, presque côte à côte et si émues qu'elles en oubliaient de se jeter des regards de mépris, les attendaient.

Après les premières effusions, les deux couples, dans des voitures qui se suivaient à cinquante mètres de distance, regagnèrent leur rue.

Le lendemain matin, comme Remblot pa-

raissait au seuil de sa crémerie, il vit Fontaine, debout à la porte de sa charcuterie. Les deux hommes échangèrent un rapide coup d'œil.

— Ce qu'il a l'air méchant quand il te regarde! souffla, avec indignation, Mme Remblot à son mari. C'est honteux, maintenant!

— Rentre, va, disait en même temps Mme Fontaine au sien; les yeux qu'il te lance, ça me fait peur!

Elle frissonnait. Fontaine rentra, elle reprit sa gaieté, et lui fit part du programme qu'elle avait établi pour les jours de permission. Mais Fontaine, à la surprise désolée de sa femme, déclara qu'il devait chaque soir, de cinq à sept, sortir pour des affaires de service. Mme Fontaine admit le prétexte le premier jour et en fut révoltée le second. Le troisième jour, quand son mari, vers quatre heures et demie, quitta la charcuterie, elle le suivit dans un fiacre.

Fontaine marchait à grands pas vers le boulevard, qu'il remonta jusqu'aux environs de la porte Saint-Denis. Il prit une rue de traverse et, vers le coin du boulevard de Sébastopol, entra dans un petit café. Mme Fontaine arrêta son cocher à cent mètres. Frémissante, car tant de mystère lui paraissait coupable, elle gagna

le café et, par la vitre, regarda dans l'intérieur.

Elle recula, stupéfaite. Au même moment elle vit près d'elle une autre personne qui, par la même vitre, venait aussi de regarder. C'était Mme Remblot, qui, autant qu'elle, semblait ahurie.

Les deux femmes se reconnurent, mais elles ne pensaient plus à leur haine, tant elles étaient abasourdies, car, ce qu'elles avaient vu dans le café, c'étaient Remblot et Fontaine, installés en face l'un de l'autre à la même table. Entre eux il y avait des vermouth et un petit tapis rouge. Ils fumaient leurs pipes. Ils venaient d'engager une partie de piquet. Ils assénaient leurs cartes avec des plaisanteries qui les faisaient rire tout haut. Ils étaient si contents d'être ensemble qu'ils interrompaient leur jeu pour se donner sur les épaules des claques d'amitié.

— Ah ! par exemple ! dit Mme Fontaine, suffoquée, à Mme Remblot, qui s'efforça de rire.

— Le vôtre avait aussi des « affaires de service » ? Vous l'avez suivi comme j'ai suivi le mien ?...

Mme Fontaine eut un petit haussement d'épaules :

— Et quand je pense, ma chère, que c'est à

cause d'eux que nous nous sommes brouillées !...

— Moi qui ai toujours eu, au fond, tant de sympathie pour vous ! soupira Mme Remblot.

Elle échangèrent un regard de solidarité, et, se prenant par le bras, poussant la porte du petit café, d'autorité, elles entrèrent.

LES TRANCHARD

Le long des voies du vaste quartier populeux, dans les grandes avenues désertes, qu'ils trouvaient hostiles parce qu'elles étaient trop neuves, dans les vieilles rues sordides où ils étaient chez eux, où ils connaissaient chaque pavé, chaque maison, chaque ménagère, les Tranchard, ce matin-là, vendaient des tomates à six sous la livre et des harengs à trois sous la pièce.

Le père Tranchard, un peu tordu par l'âge, mais solide encore, en blouse blanche et, comme toujours et par tous les temps, nu-tête, ses cheveux neigeux envolés au-dessus de son visage enflammé par d'anciennes intempérances, poussait la voiture. La mère Tran-

chard suivait, et vaste, corpulente dans son tablier bleu et son caraco de laine sale, les mains aux hanches et la tête en arrière, criait la marchandise du jour selon une harmonie glapissante qui était sa gloire.

Les tomates étaient anémiques, les harengs étaient petits, mais la clientèle prisait surtout le bon marché, et la voiture des Tranchard s'allégeait, ce qui ne les empêchait pas de se chamailler, car ils n'étaient jamais d'accord, sinon pour entrer en conflit avec autrui.

Après une halte chez un bistro de leurs amis, ils venaient de se remettre en route, réchauffés d'un café aromatisé, quand la mère Tranchard interrompit son cri.

— En v'là un ! dit-elle au vieux.

— On dirait que c'est un qu'on n'a pas encore vu, remarqua celui-ci, comprenant instantanément que c'était du gardien de la paix qui débouchait là-bas que sa femme parlait.

La mère Tranchard eut un ricanement sauvage.

— Arrête-toi ! ordonna-t-elle à demi-voix.

Et elle lança, comme un défi éclatant, la louange stridente et traînante de ses harengs.

— Chouette ! On est dans l'flot du père la

Rogne, justement! grommela le vieux, dont les yeux avaient flambé.

A six pas d'une fruiterie, il s'arrêta, déterminé.

Depuis des années qu'ils faisaient les quatre-saisons, les Tranchard soutenaient contre les agents de l'autorité une lutte sans trêve et qui les passionnait. D'abord novices et victimes de prescriptions qu'ils jugeaient monstrueuses, puis vieux routiers rompus à toutes les ruses, ils avaient fini par goûter une âpre joie à ces collisions toujours recommencées. Quand, depuis trop longtemps, on les laissait tranquilles, ils contrevenaient ouvertement aux règlements en vigueur, pour le seul intérêt de rallumer le conflit, d'affirmer leur audace, de déployer leurs stratagèmes.

Nul comme le père Tranchard ne savait prendre l'air innocent et souffreteux d'un bon vieux qu'un cruel tyran persécute. Nulle mieux que la mère Tranchard ne savait manier l'injure indirecte ni soulever l'indignation des passants contre les despotes sans entrailles dont le caprice empêchait des gens qui ne faisaient de mal à personne de gagner leur pauvre vie. Du reste, comme ils étaient, à part

leur penchant pour la lutte, des travailleurs tranquilles et parfaitement honnêtes, ils arrivaient à se tirer, sans trop de mal, des pas difficiles où la passion et le point d'honneur les entraînaient.

Le père Tranchard avait donc fait halte à six pas d'une fruiterie et la mère Tranchard annonçait qu'elle avait de belles tomates d'une voix dont les vitres tremblaient.

L'agent arriva A ses observations, le père Tranchard feignit de suffoquer d'une terreur qui le fit s'appuyer, défaillant, à sa voiture ; la mère Tranchard joua celle qui ne savait pas et commença à tue-tête des excuses dérisoires, où l'insolence se cachait à peine sous ses lamentations.

— Fini de rire, v'là le père la Rogne, souffla le vieux.

C'était un brigadier, le plus redoutable de leurs adversaires, celui contre lequel, depuis des années, ils avaient soutenu le plus de débats, accumulé le plus de rancunes. Le surnom injurieux était gratuit, car il ne se fâchait jamais, mais froid, avisé, impitoyable et juste, il savait les trucs et déjouait les ruses. Les Tranchard l'exécraient et, au fond de leur

cœur, le jugeaient seul digne de leur tenir tête. Un conflit avec lui était glorieux, passionnant et périlleux.

Il avait reconnu les Tranchard. Il s'avançait sans hâte. Sa haute taille, raide dans la tunique, son visage impassible et sévère, à la moustache noire un peu grisonnante, aux yeux calmes et inflexibles, tout en lui respirait l'autorité qui ne transige point.

Sans mot dire, il écouta les explications de l'agent et les soi-disant excuses de la mère Tranchard, mais dans la voix de celle-ci la rage sifflait déjà et elle ne fut pas polie longtemps. Alors, il ordonna au vieux de pousser sa voiture jusqu'au poste.

En rechignant, le père Tranchard obéit. Au coin de la prochaine avenue, le brigadier lui fit faire halte. Il renvoya son subordonné à son service. Puis il se retourna vers le couple.

— Vous devriez avoir honte... commença la mère Tranchard.

Mais il l'interrompit de sa voix brève.

— Vous avez un fils?

Les Tranchard échangèrent un coup d'œil.

— Voui, dit la vieille. Quéque ça peut vous faire?

Impassible, le brigadier continua son interrogatoire.

— Votre fils s'appelle Désiré? Tranchard Désiré. Il est dans le Nord? En première ligne?

— Si on vous le demande, vous direz que...

Mais le vieux intervint.

— Voui, là! C'est vrai! Et puis après?...

— C'est votre fils, Tranchard Désiré, qui a été cité à l'ordre du jour pour avoir, en revenant de patrouille, ramené dans nos lignes, au péril de sa vie, son sergent grièvement blessé, donnant ainsi le plus bel exemple de courage et de dévouement...

Il savait par cœur la citation, qu'il récitait d'un ton monotone.

— Voui, c'est mon garçon! Tout le monde sait ça! C'a été dans le journal! dit la mère Tranchard, illuminée d'orgueil. Et puis?... acheva-t-elle en essayant, sans y parvenir, de rester hostile.

— Le sergent s'appelle Albert Mairet, dit le brigadier, — et cette fois sa voix tremblait imperceptiblement, — c'est mon neveu...

— Je le savais, dit majestueusement le père Tranchard. Et je trouve que Désiré a bien fait.

— C'est pas de sa faute, à ce sergent, s'il est vot' neveu ! observa la mère Tranchard.

Le brigadier avait eu un mouvement d'étonnement.

— Ah ! vous saviez la chose?

— Naturellement. Désiré y nous l'a écrit quand ça s'est fait. Vot' neveu, c'est un grand blond qui ne vous ressemble pas, pasqu'il est bon garçon. Il est électricien dans le civil. Il était dans la section à Désiré depuis un mois. Il a été blessé au côté et au bras.

— Oui. Il m'a écrit tous les détails dès qu'il a pu écrire... Mais puisque vous saviez la chose, vous, pourquoi ne me l'avez-vous pas dite? Depuis que ça s'est passé, si j'avais su que c'était votre fils... quand je vous ai... Enfin, tout ça... c'est... c'est irrégulier...

Il cherchait ses mots et répéta :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Pasqu'on est vos victimes, et qu'on a sa fierté !

Le père Tranchard était plus majestueux que jamais.

— Que ça soye not' garçon ou un aut', ça vous regardait pas ! Vot' neveu était sauvé, pas? Vous le saviez, pas? C'était assez ! Le

reste c'était des affaires à nous ! Faut voir les choses, aussi ! Dame, vous nous en avez trop fait ! Alors on était content de vous voir ingrat. Vous le saviez pas, mais vous étiez ingrat tout de même...

— Sans votre fils, mon neveu serait mort, dit le brigadier sans paraître avoir entendu. La citation le dit : Il l'a ramené au péril de sa vie. C'est mon neveu, mais je l'ai élevé. Il était orphelin. Je n'ai que lui... Et... je l'ai élevé...

Sa voix n'était plus sèche. Elle sembla se casser soudain. Son visage sévère eut une contraction et sa moustache trembla.

— Regarde-le : Sûr, y va pleurer, souffla la mère Tranchard, stupéfaite.

Il y eut un silence. Le brigadier employait ses efforts à redevenir calme.

— Eh ben ! dit enfin le père Tranchard, c'est-y qu'on y va, à ce poste? Fait frio, planté ici...

— J'ai écrit à votre fils, reprit l'autre. Je l'ai remercié. Et vous aussi, naturellement, je vous remercie... C'est un grand malheur pour moi qui a été empêché... Je vous remercie... Du reste, je sais... Vous êtes de braves gens,

au fond... Moi, j'ai mon devoir... Vous comprenez?... Enfin, bien entendu, maintenant soyez tranquilles... Mes hommes auront des ordres... Ils ne vous verront pas... N'en faites pas trop... Du reste, non, faites ce que vous voulez, bien entendu... Moi-même... (Il hésita, fit un effort désespéré) moi-même... je fermerai les yeux...

Il tourna les talons, fit deux pas raides et revint.

— Merci encore. Je vous remercie tous les deux...

Gauchement il leur donna une poignée de main et, cette fois, s'éloigna.

— Eh ben... eh ben... Il est pas tout comme on croyait, murmura la mère Tranchard en le suivant des yeux... Enfin, nous v'là tranquilles, reprit-elle, en se retournant vers le vieux. On pourra faire ce qu'on voudra.

Ils se regardèrent. Ils étaient mornes.

— On pourra faire rien du tout! gémit le vieux. D'abord on peut pas profiter de ça...

— C'est vrai. Et puis, c'est plus pareil. On lui en veut plus... Et puis... si y a plus de risques...

— Naturellement, y aura plus de plaisir...

Désemparés, ils voyaient devant eux une suite de labeurs ternes et sans saveur. L'intérêt de leur vie s'était écroulé. De nouveau, par-dessus les tomates et les harengs, ils échangèrent un regard de détresse.

Soudain, les yeux du vieux s'éclairèrent. Il se redressa.

— Y a pas à se faire de bile, dit-il, joyeux. Y a d'aut's quartiers que le sien, pas?

Et, ragaillardi, il saisit les poignées de la voiture.

LA DISPARITION

Bourdin arriva vers la fin de l'après-midi. Dans la petite gare grise, perdue au milieu de la campagne, il descendit posément de son wagon. Il était de taille moyenne, et carré des épaules dans l'ample capote. Le casque très enfoncé coupait d'une ligne d'ombre son visage rond, énergique et placide.

Soudain, il y eut des cris, des acclamations, qu'accompagnait le roulement d'un tambour fatigué. Bourdin, stupéfait, s'arrêta sur le quai. Un groupe se précipitait vers lui. Il reconnut le maire, M. Lanvin, les adjoints, l'instituteur, quelques pompiers qui n'étaient pas partis, et le garde champêtre, en uniforme comme eux ; c'était lui qui battait du tambour.

M. Lanvin, plein de solennité, s'avança.

— Bonjour, héros ! dit-il d'une voix forte à Bourdin.

Bourdin devint pourpre.

— Pas de modestie, continua M. Lanvin. Nous savons ce que vous avez fait, nous avons lu vos citations, et vos concitoyens sont fiers de vous !...

Il avait préparé un petit discours mais, dans l'émotion du moment, il ne s'en souvint plus bien et mélangea les périodes pompeuses des éloges avec des souvenirs familiers sur l'enfance de Bourdin, qu'il avait vu naître.

Celui-ci semblait très gêné. La réception qu'on lui faisait le flattait beaucoup, mais il était timide et ne savait que répondre.

— J'ai rien fait de bien extraordinaire, balbutia-t-il.

— Rien d'extraordinaire !... Qu'est-ce qu'il te faut, alors ! s'exclama M. Lanvin, revenant au tutoiement familier qu'il avait répudié d'abord pour plus de solennité.

— Un héros qui a vingt fois risqué sa vie dans les missions les plus périlleuses... continua-t-il en retrouvant le fil de son discours... Vous êtes sans parents, Bourdin, mais vous

serez reçu comme vous méritez de l'être... Votre famille, c'est nous, vos concitoyens. Votre gloire rejaillit sur nous tous, sur le village, sur le département... sur... Tu dînes chez moi ce soir, termina-t-il avec autorité, en prenant le bras de Bourdin qu'il emmena, suivi d'un cortège triomphal.

On suivait la route entre les cultures. Il avait plu, des senteurs montaient de la terre et des plantes. Sous le ciel brouillé et doux les horizons se noyaient. Bourdin regardait cette campagne où il était né, où il avait grandi, qu'il n'avait quittée que pour être soldat et qu'aucune autre pour lui ne pouvait égaler. Il apercevait ses champs à lui, là-bas, près de la rivière ; il aurait voulu aller les voir de près mais il n'osa pas.

Il revit le village et, à quelques centaines de mètres, un peu isolée dans la campagne, sa maison. Il n'eut pas le loisir d'y rester longtemps et, à peine lavé et brossé, alla dîner chez M. Lanvin, où l'attendaient les notabilités.

Le repas, excellent, se prolongea. Au dessert, M. Lanvin but à la santé de Bourdin, et puis lui demanda de raconter ses hauts faits. Bour-

din, qui fumait tranquillement, posa sa pipe et obéit. Très intimidé, il cherchait ses mots et cherchait ses souvenirs. Ce qu'il avait su faire, il ne savait pas le raconter. Pourtant, par égard pour M. Lanvin et ses invités, il fit de son mieux et commença un récit décousu, entremêlé d'incidentes et coupé de silences pendant lesquels il regardait ses auditeurs comme pour leur demander s'ils n'en auraient pas bientôt assez. Mais tous se passionnaient, le pressaient de questions et échangeaient entre eux des regards d'orgueil, comme s'ils eussent participé personnellement à sa bravoure.

Bourdin, très tard, fut reconduit chez lui. Dès l'aube, le lendemain, des gamins stationnaient devant sa porte, qui l'acclamèrent quand il se montra. Il sortit : des femmes l'entourèrent, chaque commerçant l'invitait à entrer pour causer un peu. Ce jour-là, Bourdin déjeuna de midi à quatre heures chez le premier adjoint, et dîna, de sept heures à dix heures, chez l'autre adjoint.

Le jour suivant fut pris par le propriétaire d un château voisin qui, ayant appris l'arrivée de Bourdin, voulut absolument l'avoir chez lui. Là, se trouvaient des messieurs et des dames.

Bourdin, considérablement intimidé, fut admiré, fêté et interrogé depuis le potage jusqu'au moment où il prit congé. Il se retrouva chez lui, le soir, avec un fort mal de tête. Alors, il se dit que quatre jours seulement lui restaient.

*
* *

Le lendemain, Bourdin disparut.

L'instituteur, qui s'était réservé ce jour-là, l'attendit en vain et en fut d'autant plus mortifié qu'il avait invité plusieurs collègues pour leur montrer Bourdin. On alla frapper à la porte de celui-ci. Rien ne répondit. L'étonnement redoubla le jour d'après, car il ne reparut pas, mais on pensa qu'il avait oublié les invitations et qu'il était allé, sans prévenir personne, visiter, dans la forêt voisine, un vieux garde, lequel, depuis longtemps, était son ami particulier. Aucune critique ne fut ouvertement formulée contre cette fugue, mais on pensa que Bourdin aurait bien pu se consacrer exclusivement à son village, au lieu d'aller voir un étranger.

Cependant le vieux garde en personne, qui revenait d'une tournée forestière, arriva le même soir. Il n'avait pas vu Bourdin mais il avait appris son retour et venait, espérant le trouver là. Alors, où était Bourdin ? Le mystère devenait inquiétant.

Dans la nuit close le vieux garde s'en alla. La maison de Bourdin était sur son chemin, il s'y arrêta et, pour se convaincre qu'elle était vide, frappa à la porte trois coups espacés comme il le faisait jadis pour se faire reconnaître de son taciturne camarade.

Après un moment, en haut de la maison, une lucarne s'ouvrit et la tête de Bourdin se montra.

— Eh ben, qu'est-ce que tu fais là-haut ? cria le vieux, surpris.

— Chut !... dit Bourdin, inspectant d'un regard les alentours, je vais t'ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda avec étonnement le vieux, quand il se fut glissé par la porte entre-bâillée et aussitôt refermée.

— Il n'y a rien, dit Bourdin placidement, tout en posant sur la table une discrète petite lampe. Je suis content de te voir.

— Moi aussi, je peux le dire. Mais pourquoi donc que tu t'enfermes comme ça ? On te

cherche partout. Ils sont aux cent coups... Après ce que tu as fait pourtant, on n'a pas à craindre de se montrer...

— Parle pas de ça, dit Bourdin, c'est pour ça que je m'enferme. Sûr, ils sont tous bien gentils et j'irai leur dire au revoir avant de repartir... Mais, vois-tu, ils ne m'ont pas laissé une minute à moi... Alors je voulais être un peu tranquille... Ici, c'est chez moi, j'ai des provisions, je suis bien...

— Tu n'imagines pas, reprit-il après un silence, depuis le commencement ils ont tous été après moi comme des enragés... Je ne savais plus à qui entendre... Vrai, c'était pas une permission...

LES LIENS

A demi allongé sur les coussins moelleux de la somptueuse auto paternelle, Henri Dorel, fumant une cigarette d'Orient (il n'était pas bien sûr de ne pas préférer maintenant le caporal), allait vers les Champs-Elysées.

Il était arrivé le matin même. Il avait embrassé son père avec une émotion d'autant plus vive que celui-ci, essentiellement digne et correct de coutume, pleurait lui-même sans vergogne, en répétant seulement : « Comme ta mère serait fière de toi si elle vivait... »

Puis Henri Dorel, en retrouvant dans le luxe confortable du petit hôtel tous les détails de la richesse bien comprise, avait en même temps retrouvé les sensations et les impressions,

oubliées depuis des mois, de sa vie d'avant, et il avait eu un petit rire en la comparant avec l'autre existence d'où il venait et vers laquelle il retournerait dans quelques jours. Il avait revêtu l'uniforme neuf, d'une parfaite élégance, qui l'attendait ; il avait déjeuné avec un appétit juvénile, accru par l'excellence du repas ; il avait accompagné son père, qui devait assister à une réunion, et maintenant, seul, il allait voir sa cousine Charlotte. Elle avait vingt-huit ans, elle était veuve et elle était très jolie. Henri Dorel se rappelait, avec une petite chaleur au cœur, certaines de leurs dernières conversations d'avant la guerre où elle avait bien voulu ne pas le traiter tout à fait comme un enfant sans importance. Il avait hâte d'arriver, dans le très grand espoir qu'elle serait seule.

La voiture s'arrêta. Il descendit, évitant la boue avec soin. Mais, presque au même moment, se jeta dans ses jambes un gamin de six ans qui allait parmi les promeneurs en regardant derrière lui.

— Prends donc garde, Julot ! dit une voix d'homme. — Excusez... Bon Dieu, c'est Dorel !

— Bernard ! s'exclama le jeune homme.

C'était un soldat au milieu d'une famille compacte. Il pouvait avoir trente-sept ou trente-huit ans. Il était grand et de carrure vigoureuse dans sa capote que les pluies avaient rendue sans couleur. Sous le casque bleuâtre luisaient des yeux déterminés ; une barbe touffue hérissait ses joues. Il avait, sur le bras gauche, un petit en robe, cramponné à son cou avec une ardeur obstinée ; il avait, à son bras droit, une jeune femme blonde, assez pauvrement mise, d'aspect frêle et énergique, qui poussait, de sa main libre, une voiture d'enfant ; une petite de quatre à cinq ans le tenait par un pan de sa capote et, d'un air grave, traînait ses pieds dans la boue. Derrière, venait une vieille toute ridée, en bonnet et châle noir, avec deux autres enfants. Le gamin qui avait heurté Dore ouvrait la marche, à reculons, pour voir son père.

— Par exemple ! Je peux dire que je suis content !

La face de Bernard s'était illuminée. Il avait lâché le bras de sa femme et serrait de toutes ses forces les mains du jeune homme. Les enfants, se poussant, les entouraient, le cou tendu. Dorel ne put s'empêcher de se dire

que les fenêtres de Charlotte donnaient sur l'avenue.

— C'est Dorel, dont je t'ai parlé ! tu sais bien ! criait Bernard à sa femme.

— C'est ma femme, reprit-il, et puis, c'est sa mère, et puis c'est les gosses ! Reculez-vous donc, marmaille, vous allez nous étouffer.

— Ils sont tous à toi ? demanda Dorel.

— Non. Quatre seulement. Les deux autres sont à une voisine. La mère est malade, ajouta-t-il en baissant la voix, alors on les garde jusqu'à ce qu'elle sorte de l'hôpital... Mais vrai, quelle veine de se rencontrer comme ça ! Je ne peux pas dire ce que je suis content !

— Moi aussi, dit Dorel avec chaleur.

— Ça fait longtemps depuis qu'on s'est vu, poursuivait Bernard. Attends voir... C'est depuis avril... C'est là que tu as été blessé... Et moi qui ne te demande pas... mais je vois bien que tu ne te ressens plus de rien.

— La jambe, rien du tout, et la figure... c'est fini aussi.

Il montrait sur sa joue une cicatrice fine.

— Juste ce qui faut pour que ça soit bien, dit avec admiration la vieille.

— Tu es toujours dans l'Est ? demanda Dorel.

— Oui, j'ai pas bougé, ça devient un bail, hein ? Je viens d'avoir mes six jours. Tu penses si ça fait plaisir. Je ne savais plus où j'en étais de me retrouver ici. Je suis ébéniste, tu sais, et j'ai rien eu de plus pressé que de me remettre à bricoler un peu pour voir si j'avais pas perdu la main... Mais ma femme a crié, elle dit que je suis pas là pour ça. Alors, comme c'est dimanche, on se promène...

— Papa ! c'est mon tour ! Pose-le, Dédé ! Prends-moi ! piaula soudain la petite qui tenait le pan de la capote.

Dédé, indigné de cette prétention, se cramponna plus fort et lança vers sa sœur un petit coup de pied qui n'atteignit personne. La mère les fit taire. Bernard continuait :

— Je peux dire que je t'ai regretté, quand tu as été parti ! Dame, on était bons copains, nous deux ! Du premier coup, on s'est bien entendu... Crois-tu, quand tu n'as plus été là, des fois où j'étais vraiment fatigué, où je dormais tout éveillé, autant dire, il m'est arrivé de te parler... Je ne savais plus, quoi... mais c'est pour dire que tu m'as manqué...

— Je voulais toujours t'écrire, et puis...

— Oui, on a la flemme et puis on n'a pas le

temps... Du reste, j'ai eu des nouvelles... J'ai su que tu étais dans l'aviation...

— Oui, après ma blessure, j'avais encore la jambe un peu raide. Je m'y suis mis... Maintenant, je suis en Champagne.

— Ce truc-là, c'est ce qu'il y a de plus épatant, déclara Bernard.

— Tu n'as rien à envier à personne !

Dorel eut un mouvement d'épaules amical.

— Vous ne vous doutez pas, Madame, continua-t-il, en s'adressant gaiement à la jeune femme, ce qu'il est pour sa section, votre mari, ce qu'il a été pour moi...

— L'écoute pas, Amélie, interrompit Bernard. Si je lui ai donné des petits conseils, dans les commencements, pour des détails, n'est-ce pas ? ça n'a pas été bien malin, puisque j'étais là avant lui. Du reste, j'ai jamais eu besoin de rien lui dire deux fois. Et si on parle de bon type, en voilà un ! Ce qu'il avait c'était à tout le monde : et du tabac, et du chocolat, et tout, pour les camarades qui ne recevaient rien. Je ne dis pas ça pour moi, ajouta-t-il aussitôt ; on ne m'a jamais laissé manquer de quoi que ce soit, même que ça n'a pas dû être toujours commode, hein, Amélie ?



Il eut pour sa femme un regard de tendresse profonde. Elle rougit.

— Ne parle pas de ça ! J'étais trop contente ! On ne s'est pas privés, va ! Regarde les joues des gosses.

Bernard la regarda encore, elle, et poussa un grognement, mais il vit que Dorel les observait, et il voulut rire.

— Tu te rappelles, un soir qu'on était tranquilles, au repos, et que tu as essayé de faire de la musique avec un litre vide et une boîte à sardines ? Sacré Dorel, va !

Il lança une claque d'affection sur l'épaule du jeune homme.

— Oui, dit Dorel, je me rappelle...

Il jeta un regard vers les fenêtres de Charlotte, mais Bernard continuait :

— Et tu te rappelles le jour où il pleuvait tellement que le mur de terre de la tranchée...

Il s'interrompit. Le valet de pied de Dorel avait quitté l'auto, toujours arrêtée au bord du trottoir. Il s'était approché et, immobile, correct et digne, il attendait que son maître s'aperçût de sa présence.

— Monsieur n'a pas dit si la voiture devait

l'attendre ? prononça-t-il, profitant respectueusement du silence.

— Vous pouvez partir, dit Dorel.

Bernard, les deux femmes, les enfants, stupéfaits, s'étaient figés. Ils suivaient des yeux le valet, majestueux dans son élégante livrée, qui s'en allait vers la magnifique auto que l'ordre reçu fit démarrer.

Il y eut un silence. Bernard, qui avait toujours son enfant sur le bras, regardait maintenant Dorel, et il s'apercevait de tout ce qu'il n'avait pas remarqué d'abord dans sa joie de la rencontre. Il se souvint de mille détails auxquels il n'avait pas pris garde au temps où tous deux risquaient leur vie ensemble. Il comprit, fut gêné et, sans doute, souffrit, car ses traits et sa voix changèrent.

— Je vous ai dérangé à vous retenir comme ça, dit-il, en s'efforçant de prendre un ton naturel... On ne se rend pas toujours compte, n'est-ce pas ? Allons, les enfants, faut filer ! ajouta-t-il brusquement.

— Vous ! Tu me dis vous, maintenant ? cria Dorel.

Une émotion lui serra le cœur. Il se souvint de ce que Bernard, avec son courage calme,

son énergie réconfortante, sa camaraderie cordiale et franche, avait été pour lui, qui n'était pas encore entraîné au danger, dans les premières heures qu'ils avaient vécues là-bas, côte à côte. Il pensa aussi que, pour cet homme, le sacrifice était double, puisqu'il s'étendait jusqu'aux épreuves et aux privations de ceux qu'il aimait. Il aurait voulu, par des mots, par un acte, combler la distance soudaine jetée entre eux deux, qui, peut-être, ne se reverraient plus...

Tout à coup une petite voix, déjà entendue, s'éleva.

— Papa ! c'est mon tour ! Pose-le, Dédé ! Prends-moi !

Dorel tressaillit. Il eut une pensée désespérée vers Charlotte, mais tout s'effaçait pour lui devant l'obligation du moment.

— Viens, c'est moi qui vais te porter !

Et, en se penchant vers la petite, il demanda simplement à Bernard :

— Ça ne te dérange pas, qu'on fasse un tour ensemble ?

— Monsieur, vous n'y pensez pas ? Elle va vous salir ! criait la jeune femme suffoquée. Voyons, Anna !...

Mais, déjà, la petite tendait les bras. Dorel la prit et, au centre du groupe des femmes et des enfants, précédé par le gamin, qui persistait à se fourrer dans ses jambes, il remonta l'avenue.

Anna, exultante d'être portée par le plus beau soldat qu'elle eût jamais vu, se cramponnait à son cou et promenait sur la foule un regard d'arrogance, tandis que ses petits pieds boueux maculaient l'uniforme neuf de Dorel, qui n'y prenait point garde, car il avait repris avec Bernard, rayonnant de joie, la série de leurs souvenirs de guerre et d'amitié.

DANS LES DÉCOMBRES

Depuis des mois et surtout depuis ces dernières semaines où, en convalescence d'une blessure grave, il avait été libre de songer à loisir, Edouard Foulloy s'était plu à imaginer sous des formes diverses l'intrigue que révélait sa trouvaille. Finalement, son goût pour le romanesque et l'inattendu l'avaient décidé à la démarche qu'il faisait.

Dans une rue tranquille d'Auteuil, c'était un grand pavillon au milieu d'un jardin.

Edouard Foulloy sonna et demanda M. de Blaye. Il avait préparé un motif plausible pour expliquer sa visite, mais la servante répondit que M. de Blaye n'était pas venu en permission depuis deux mois.

— Mme de Blaye peut-elle me recevoir ?

Bientôt, le cœur battant un peu, il fut introduit dans un petit salon du rez-de-chaussée, luxueusement meublé et où brûlait un grand feu de bois. Une jeune femme parut, très élégante, plus jolie que tout ce qu'avait imaginé Foulloy.

— On vous a dit que mon mari n'était pas ici, dit-elle sans trop regarder son visiteur. Si c'est pour une question de service...

— C'est à madame de Blaye elle-même que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui ; de quoi s'agit-il ? Peut-être êtes-vous un permissionnaire sans famille ? demanda-t-elle avec bienveillance. Dans ce cas, en effet, mon œuvre...

Edouard Foulloy devint très rouge.

— Permettez-moi de me présenter, Madame, dit-il avec une politesse cérémonieuse. Je me nomme Edouard Foulloy ; je suis, ou plutôt j'étais, étudiant en droit, je préparais mon doctorat... Ma famille habite Paris et ma démarche...

Il s'interrompit et devint confidentiel.

— Sommes-nous seuls, Madame ?

Elle eut l'air étonnée et recula un peu.

— Mais oui, Monsieur... Que signifie ce mystère ?

— Eh bien ! Madame, il y a quelques mois, en Artois, j'ai été de ceux qui ont pris, reperdu et repris définitivement le village d'Orchères, où se trouve La Verdière.

— Ah ! oui, notre maison de campagne, dit la jeune femme. Il n'en reste pas grand chose, n'est-ce pas ?

— Malheureusement c'est la vérité, Madame ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ou plutôt cette destruction n'est sans doute pour vous qu'un incident insignifiant auprès de l'angoisse que vous cause le sort de ce que vous y avez laissé...

La jeune femme ouvrit de grands yeux stupéfaits.

— Ce que j'y ai laissé ? Mon angoisse ? Que voulez-vous dire ?

— Dans le bombardement, votre maison a beaucoup souffert. Les meubles du premier sont, par le plancher effondré, tombés au rez-de-chaussée. Quand nous sommes rentrés, victorieux, dans Orchères, j'ai été, avec la section où je suis sergent, occuper La Verdière. C'est alors que j'ai fait la découverte dont je

viens vous rendre compte. Au rez-de-chaussée, que jonchaient les meubles en morceaux, il y avait, épars, de nombreux papiers, parmi lesquels se trouvaient des enveloppes de lettres et des cartes de visite. C'est ainsi que j'ai su votre nom et votre adresse. Et il y avait aussi, au milieu des décombres, bien en vue, et sorti sans doute de quelque tiroir secret éventré, ce paquet de lettres que je vous rapporte.

Il présentait à la jeune femme, après les avoir dépaquetées, une liasse de lettres nouées par une faveur. La faveur était sans couleur et la lettre du dessus presque illisible, tant elles étaient maculées.

— Je suis peut-être ridiculement romanesque, continua-t-il, mais, lorsque j'ai vu ces pauvres lettres gisantes au milieu des ruines, je n'ai pu m'empêcher de les ramasser. J'ai jeté les yeux sur la première. L'encre violette en est à demi effacée par la pluie qui tombait du toit crevé; mais, sur cette feuille extérieure, j'en ai pu lire assez pour me convaincre que ce sont là des lettres d'amour et d'amour caché. Je n'ai pas cru devoir les laisser là. Elles ne m'ont pas quitté depuis. Personne autre que

moi-même ne les a vues, et moi-même, je vous l'affirme, je n'ai lu que quelques lignes de la première page. Je ne pouvais au hasard les envoyer. Une blessure qui m'a tenu à l'hôpital pendant plusieurs semaines m'excusera du retard que j'ai mis à venir vous les rendre.

Il se tut et fit un mouvement comme pour se retirer. La jeune femme le regardait avec une expression où il y avait de la sympathie et de la raillerie.

— Je vous admire, Monsieur, d'avoir pris la peine, au milieu des fatigues et des dangers, de conserver si longtemps ces lettres pour rendre service à une inconnue... Mais ces lettres ne sont pas à moi, acheva-t-elle en les posant sur une table.

Le jeune homme eut un mouvement d'étonnement incrédule.

— Pas à vous ?...

— Non, Monsieur ! Si elles étaient à moi, elles seraient de mon mari et ce n'est pas là son écriture, si peu que j'en voie. Du reste, je n'ai laissé aucune lettre de lui à La Verdière.

— Madame, vous pouvez être assurée de ma

discrétion. Ces lettres étaient chez vous, au milieu de vos papiers... donc...

Elle rougit et il ne put s'empêcher de remarquer que son courroux la rendait plus jolie encore.

— Monsieur, n'insistez pas ! prenez garde que vous m'insultez !...

— Alors, Madame — il la regardait en face — alors vous me donnez la liberté de...

Il s'interrompit. Soulevant une portière, une vieille dame entrait d'un pas silencieux et paisible. Edouard Foulloy pensa qu'elle s'était trouvée à portée d'entendre ce qu'on disait dans le salon et il crut comprendre l'attitude de la jeune femme. Mais celle-ci :

— Eh bien, Monsieur, continuez, pourquoi vous interrompez-vous ? Madame est la mère de mon mari. Je n'ai rien à cacher...

— Qu'est-ce donc ? demanda la vieille dame.

— Ce sont des lettres qui, paraît-il, sont à moi parce qu'on les a trouvées à La Verdière. Eh bien, Monsieur, vous disiez ?

— Je disais — il était irrité à son tour, se trouvant injustement maltraité — je disais, Madame, que vous me donniez donc la liberté

d'ouvrir ce paquet, ce que je n'ai pas encore fait par délicatesse, et de m'assurer si, dans les autres lettres, ne se trouve pas un autre nom que ce diminutif tendre par quoi commence la première.

Il se tourna pour prendre les lettres. La vieille dame, passant près de lui sans hâte, les avait saisies sur la table.

— Il suffirait sans doute de voir les dates, s'il y en a, dit-elle, en entr'ouvrant le haut du paquet, avec, à peine une ombre de curiosité sur son visage paisible. — Tenez, voyez : 27 juin 1883 ; ces lettres sont très anciennes et c'est le temps plus encore que la pluie qui en a blanchi l'encre. Qui sait d'où elles proviennent ? Qui sait quel est celui qui les a écrites ? Qui sait quelle est la femme qui les a reçues ? Peut-être était-elle libre ? Peut-être était-elle veuve ? Peut-être n'a-t-elle pu se remarier à cause d'un enfant ombrageux et jaloux qui en aurait trop souffert et n'a-t-elle pas eu pourtant le courage de sacrifier son amour ?... Peut-être... Mais tout cela nous importe peu, n'est-ce pas ? Cela nous est étranger, et c'est si lointain... Ne gâchons pas votre discrétion, Monsieur. Ces pauvres lettres, arrachées après

tant d'années à leur refuge, ne doivent plus intéresser personne...

Elle fit deux pas et, dans le feu flambant, jetant les lettres, elle les regarda brûler sans que rien vint troubler l'apaisement de son visage.



LE FILLEUL

Depuis une semaine, l'appartement de la rue de Maubeuge était en branle-bas. Mme Bulle attendait son filleul, un soldat nommé Jules Maille.

Ce jour-là, dans la salle à manger, Mme Bulle entra, comme midi sonnait. C'était une personne forte et de haute taille. Avec une activité débordante, elle gouvernait son mari et ses deux filles, Pauline et Germaine. Celles-ci lui ressemblaient autant que deux jeunes personnes sveltes, de quinze et dix-sept ans, peuvent ressembler à une grosse dame qui en a quarante-cinq. M. Bulle était un petit homme sec, un peu chauve, un peu jaune, et qui aurait voulu être majestueux et qu'on ne s'aperçoive

pas que sa femme le dominait.

Tous les trois attendaient, dans la salle à manger, Mme Bulle.

— C'est fini ! annonça-t-elle. Tout est prêt ! La chambre du sixième est arrangée. Mon filleul y couchera. Mais, qu'est-ce que Clémence attend pour servir ?...

Mme Bulle frappa un coup sec sur un timbre.

— As-tu pensé aux cigares ? reprit-elle, en se tournant vers son mari.

Il prit un air important et passa la main sur sa courte barbe grise.

— Sans doute, sans doute, chère amie, j'ai choisi moi-même...

Comme d'habitude, elle lui coupa la parole.

— Laisse donc ta barbe, cela m'agace ! Et surtout, qu'on n'oublie pas mes recommandations : quand mon filleul sera là, il faut le mettre à son aise. C'est un garçon très simple, un ouvrier mineur des pays envahis. Il faut qu'il se sente chez lui. Il faut le familiariser avec nous tout de suite.

Un coup de sonnette l'interrompit, et, au bout d'un instant, la bonne survint.

— Madame, c'est un soldat.

— C'est lui ! cria Mme Bulle. Faites entrer ! Mais oui, voyons, ici !

— Attention, ajouta-t-elle rapidement. Soyons naturels, gais sans excès...

Elle se précipita au-devant du soldat.

— Bonjour, mon filleul ! Comme je suis contente de vous voir ! Vous arrivez à point, vous allez déjeuner avec nous ! Non, non, je ne veux rien entendre ! Vous n'avez pas déjeuné ! Germaine, Pauline, voyons, prenez son paquet, son casque, débarrassez-le ! Clémence, mettez un couvert, là, à ma droite !

Elle se pencha vers la bonne et, baissant la voix :

— Ouvrez la boîte de poulet en gelée. Faites une omelette au rhum. Apportez le vin vieux.

— Et vous avez fait bon voyage ? reprit-elle tout haut, en se retournant vers le soldat, si vivement qu'il tressaillit.

C'était un garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, à l'air robuste, avec une tête ronde, aux cheveux blonds coupés ras, des yeux clairs, un nez en trompette et des joues criblées de taches de rousseur. Sa capote était sale et ses brodequins boueux. Il restait debout, immobile,

les bras ballants. Il avait l'air placide, timide, et pour le moment, ahuri.

— Excusez... commença-t-il avec effort.

Mme Bulle l'interrompit.

— Pas du tout ! Vous êtes très bien ! Au contraire ; c'est la tenue des braves ! Asseyez-vous là. Alors, vous voilà enfin... Je suis bien contente ! Prenez du saucisson. Mon ami, verse-lui donc du vin !

— Excusez, recommença le soldat, faut que je vous dise...

— Tout à l'heure, déjeunez d'abord ! ordonna gaiement Mme Bulle. Etes-vous bien assis ?... Mais vous ne mangez pas ! Voyons, Clémence, et les biftecks... Qu'ils ne soient pas comme de la semelle, surtout !

Elle gourmandait la bonne, rappelait à l'ordre, des yeux, son mari et ses filles, entassait des victuailles sur l'assiette du soldat qui y touchait à peine, mangeait elle-même avec un excellent appétit pour l'encourager, le tout sans cesser de parler avec une volubilité croissante et hospitalière.

— Vous avez six jours, n'est-ce pas ? Eh bien ! pendant ces six jours, on va s'occuper de vous distraire. Non, ne me répondez pas.

Déjeunez tranquille... Du reste, vous m'appartenez... J'ai fait mon programme : ce tantôt, une petite promenade, et puis le repos dont vous devez avoir besoin. Demain, que diriez-vous du cinéma ? Jeudi... dame ! je vous garderai un peu ici, en famille... Les tantes de ces petites filles, ma sœur et ma belle-sœur, viennent nous voir. Alors, vous comprenez, je veux que vous soyez là. Je suis fière de mon filleul... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez la médaille militaire ? La Croix de guerre, je le savais, mais la médaille, je l'ignorais...

— Vous êtes tout à fait remis de votre blessure ? essaya de dire M. Bulle, en versant du vin au soldat et à lui-même.

— Ne bois pas trop de vin, mon ami, interrompit Mme Bulle. Tu sais que, pour ton foie, ça ne vaut rien. Ça te rend jaune. Voyons, mon filleul, un peu d'omelette au rhum ? Vous ne mangez pas, décidément...

— C'est que j'ai plus faim... Faut que je vous dise... essaya le soldat pour la troisième fois.

Mais sa faible tentative fut noyée. Mme Bulle avait repris la parole.

— Votre blessure, c'est du mois de juin ? di-

sait-elle, comme si c'était elle qui en avait parlé. Je me souviens bien. Vous m'avez fait écrire de l'hôpital. Vous n'y êtes pas resté longtemps... Vous avez été bien soigné, n'est ce pas? Et puis, vous êtes si courageux... Du reste, déjà dans la vie civile, vous faisiez un métier si dur, si périlleux... Non, non, ne protestez pas... Etre mineur, vivre à des kilomètres sous terre, c'est effrayant !... Moi, je ne pourrais pas... Mais, dites-moi donc, dans les tranchées...

Elle continua, posant question sur question, sans attendre de réponse, se désolant de voir que son filleul semblait mal à l'aise et redoublant d'efforts pour le familiariser. Ses filles, après un ou deux essais de conversation, immédiatement bloqués par leur mère, se taisaient. M. Bulle, fort vexé depuis qu'on lui avait publiquement dit qu'il était jaune, gardait le silence et se contentait de remplir le verre du soldat qui, lui-même, n'osait plus essayer de placer un mot.

La bonne apporta le dessert. M. Bulle déboucha une bouteille de vin vieux. A ce moment, Mme Bulle achevait l'extraction difficile d'un ananas de sa boîte et l'attention qu'elle y

attachait, pour une minute, la fit taire. M. Bulle, qui avait versé le vin, profita de cette accalmie et leva son verre.

— Je bois à votre santé et à votre bravoure, monsieur Maille.

Le soldat rougit et ne répondit pas.

— Mon mari boit à votre santé, expliqua Mme Bulle, qui semblait croire que, parce qu'il était son filleul, il ne devait comprendre qu'elle.

— Ça ne se peut pas, dit enfin le soldat.

Il fit une pause, comme s'il craignait d'être encore interrompu. Voyant que cela n'avait pas lieu, il continua :

— Ça ne se peut pas, parce que Maille, c'est pas moi. Je ne suis pas le filleul.

Il y eut un silence de stupeur.

— Comment cela ? balbutia Mme Bulle ahurie.

Mais, sans la regarder et en s'adressant exclusivement à M. Bulle, comme si celui-ci l'intimidait moins, le soldat poursuivit :

— Je ne suis pas Maille. Je ne suis pas mineur. Je ne suis pas le filleul. Moi, c'est Biernu, Edmond, cultivateur. Maille, c'est un camarade. Il n'a pas pu venir. Il a mal au pied. Nous

deux, on a changé de permission. Il viendra dans dix, quinze jours... Il m'a demandé de prévenir. Alors, j'ai essayé de prévenir cette dame (il eut un geste du pouce par-dessus son épaule, pour montrer Mme Bulle). Depuis tout à l'heure j'ai essayé. C'est pas juste que je prenne la place de Maille, qu'est le filleul.

Il s'arrêta, manifestement satisfait d'avoir enfin réussi à éclaircir la situation. M. Bulle se tirait la barbe. La jeune Pauline sortit de la pièce, ne pouvant résister au rire déplacé et convulsif qui la suffoquait.

Mme Bulle fit un effort énorme sur elle-même.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit-elle, du ton le plus naturel qu'elle put. L'un n'empêche pas l'autre. Restez avec nous, cela nous fera grand plaisir.

— Merci beaucoup, dit Biernu, mais ça ne se peut pas. On m'attend. C'est la comtesse de Porchecroix. C'est rue de Varenne. Porchecroix, c'est mon sergent. J'y suis déjà allé à ma convalescence. Alors, j'ai promis pour maintenant...

— Passez la journée avec nous, proposa M. Bulle. Vous irez demain seulement.

— Ça ne se peut pas, dit Biernu. Je regrette bien, mais j'ai promis.

— Il a raison, déclara Mme Bulle. On ne peut pas faire cela à cette dame ! Je voudrais voir qu'on me prenne mon filleul, quand il viendra !

Biernu avait repris son casque et son paquet. Il leva les yeux sur Mme Bulle, hésita, et un sourire éclaira son visage.

— Je le verrai Maille, là-bas, avant qu'il vienne ici, dit-il. Je lui dirai comme on est bien chez vous... C'est une veine qu'il a, de vous avoir comme marraine !

Il s'en alla.

Mme Bulle s'était ressaisie. Elle regarda d'un air de défi son mari et sa fille aînée.

— Pauvre garçon ! prononça-t-elle avec autorité, comme il aurait voulu rester ici !

ÉMILIE

Mme Lanvin, installée à un petit guéridon, goûtait avec du malaga et des gâteaux. Soudain, elle leva les yeux. Une petite pauvresse collait son visage à la vitre de la pâtisserie.

Mme Lanvin, veuve depuis des années, riche et sans enfants, était devenue d'un égoïsme tranquille, mais elle avait de la sensibilité. Dans le regard qui la fixait, elle crut lire la souffrance et la faim. La scène la frappa fortement. Elle eut presque honte du chou à la crème où elle mordait. Elle choisit un pudding nourrissant et le fit porter à l'enfant. Rassérénée, elle acheva de goûter et sortit.

— Merci, Madame, dit une voix timide.

C'était la petite pauvresse, une enfant de

douze ou treize ans, frêle dans sa robe usée, nu-tête avec des cheveux en désordre autour d'un mince visage expressif et plaintif.

— Eh bien, pourquoi n'as-tu pas mangé ton gâteau ? demanda Mme Lanvin en voyant dans sa main le pudding enveloppé.

— Oh ! Madame, je le garde pour mon petit frère qui est malade.

Mme Lanvin fut émue, elle fouilla dans son sac et en tira un franc.

— Pauvre petite... Tiens, voilà pour lui...

Elle s'éloigna en hâte. Il était tard et elle dînait en ville.

Le souvenir de l'enfant la poursuivit. Le soir, chez ses amis, elle en fit un portrait émouvant, et deux jours après, quand elle retourna goûter à la pâtisserie, elle se demanda si elle la retrouverait.

Elle la vit en effet, plus minable encore, transie par le vent aigre. Cette fois, Mme Lanvin lui posa diverses questions, mais l'enfant répondit à peine, avec des réticences et des effarements. Pourtant, elle laissa échapper son nom, Emilie Beloy, et son adresse, dans le quartier du Jardin-des-Plantes, mais elle parut regretter d'avoir parlé et resta tremblante.

Mme Lanvin était intriguée et apitoyée ; elle pressentait un drame caché, comme elle le dit ensuite à ses amis. De nouveau elle donna un franc à l'enfant et lui dit de venir la voir chez elle, boulevard Saint-Germain.

L'enfant arriva le lendemain. Mme Lanvin, dont l'imagination avait marché et dont la curiosité avait grandi, la fit goûter et l'interrogea de façon pressante.

— Voyons, mon enfant, il y a des choses que tu ne dis pas... J'en suis sûre... J'ai un instinct infaillible... Parle ! Avec qui vis-tu ? Avec ta mère ?

— Oui. Il y a aussi le grand-père...

— On te traite bien ? On ne te bat pas ?

La petite baissa la tête.

— Faut que je rapporte de l'argent. Vingt sous par jour au moins...

— Quelle horreur !... — Mme Lanvin avait tout compris. — On t'envoie mendier et quand tu ne rapportes rien, on te roue de coups, on te prive de nourriture, n'est-ce pas ?

La figure de l'enfant se crispa comme si elle allait pleurer. Mme Lanvin continuait :

— Mon Dieu, mon Dieu, quelle horreur ! Quand on lit de telles choses dans des romans,

on n'y croit pas... Pauvre enfant, les voilà, tes vingt sous, et viens chaque jour, je te les donnerai, je te ferai manger... Dis-moi : Ton petit frère est-il bien traité ?

— Ben, lui, il est petit...

— C'est cela ! On le préfère ! C'est toi la souffre-douleur !...

Mme Lanvin poursuivit ses questions. L'enfant répondait par monosyllabes ou ne répondait pas du tout, mais toute une histoire lamentable se dessinait. Le grand-père était, si possible, plus impitoyable encore que la mère. Il s'enivrait et battait Emilie, lui interdisait de manger lorsqu'elle n'avait recueilli qu'une somme insuffisante. Cette enfant, intelligente et délicate, était la victime des plus affreux traitements. Mme Lanvin, frémissante, arracha tous ces détails bribe par bribe, ce jour-là et les jours suivants. La petite venait chaque tantôt, goûtait, recevait vingt sous et racontait, ou plutôt répondait, généralement par des silences et quelquefois par des larmes, aux questions de sa bienfaitrice. Toute une tragédie de misère et de cruauté traversait la vie quiète et oisive de Mme Lanvin qui, révoltée et passionnée, attendait les visites de l'enfant avec une impatience fébrile.

Un jour, la petite arriva sanglotante. Pressée de questions, elle avoua que, désormais, c'était un franc cinquante par jour qu'il fallait qu'elle rapportât... sans cela... Elle s'arrêta, pantelante de terreur. Mme Lanvin la calma et lui donna l'argent. Mais sa décision était prise maintenant. Ne pas intervenir, c'était être complice.

— Mon enfant, rassure-toi. Demain, j'irai moi-même chez toi parler à tes parents.

La petite sursauta, affolée.

— Faites pas ça, Madame ! C'est pas possible ! Y m'arrivera...

— Ne crains rien. Je réponds de tout, pauvre enfant...

Elle était résolue à faire son devoir. Les supplications de la petite ne l'en dissuadèrent pas.

Le lendemain, au quatrième étage d'une maison plus sordide que tout ce qu'elle avait jamais soupçonné, Mme Lanvin, qui s'était, par prudence, fait accompagner de sa cuisinière qu'elle laissa sur le palier, entra chez la mère d'Emilie. Dans une grande pièce nue et mansardée, qui était coupée à hauteur d'homme par la cloison d'un cabinet vitré, une femme

cousait sous le jour de la tabatière. Mme Lan
lui trouva l'air cauteleux et féroce et jeta
coup d'œil de pitié à Emilie qu'elle disting
dans un coin.

— Je viens au sujet de cette enfant, dit-
d'un ton ferme. Il faut que cessent les mauv
traitements dont vous l'accablez.

Il y eut un grognement de l'autre côté de
cloison, mais la femme prit la parole.

— Je ne la maltraite pas...

— Si, vous la maltraitez ! — Mme Lanvin s'a
mait. — Vous vous contenez en ma présen
mais je distingue la rage dans vos yeux ! C'
une honte ! Il faut que cela cesse ! Je ferai int
venir la police si c'est nécessaire. Comme
voilà une pauvre enfant que vous, sa mère,
son misérable grand-père, rouez de cou
privez de nourriture...

— C'est pas vrai !

Une face de vieux, toute empourprée d'in
gnation dans son poil blanc, hirsute, av
jailli au-dessus de la cloison.

— Tais-toi donc, grand-papa ! jeta Emi
avec une autorité qui surprit Mme Lanvin.

— Je peux pas entendre ça, je te dis ! —
vieux, sortant du cabinet vitré, avançait da

la mansarde. — C'est plus fort que moi, ça me tourne les sangs !... Je peux pas jouer ce rôle-là !... T'as été trop loin, Emilie... Ta mère... une pâte de femme à jamais dire un mot plus haut que l'autre, et moi, que je me couperais la main plutôt que te donner une pichenette...

— Emilie, mon enfant, qu'est-ce que cela veut dire ? cria Mme Lanvin, terrifiée par l'accent de sincérité du vieux.

La petite haussa les épaules.

— Ça veut dire que c'était des blagues ce que je vous ai raconté. Fallait bien vous intéresser... Vous m'auriez-t-y donné les vingt sous par jour sans ça ? Du reste, c'est vous qui avez tout inventé. Vous parliez, vous parliez... j'avais qu'à ne pas dire non... Ce qui n'est pas de la blague, c'est que si je rapportais rien, on mangeait pas ; maman n'a pas d'ouvrage et grand-père y peut plus travailler... Je voulais qu'on vous laisse croire l'histoire, mais y a pas eu moyen qu'y se taise !...

— Par exemple... par exemple... — Mme Lanvin suffoquait. — Et... et le petit malade ?

— Y joue dans la rue, dit le vieux. Y va comme un pont neuf dès qu'il a de quoi manger... Ce qu'est vrai, ma bonne dame, voyez-



vous, c'est not'misère ! Personne s'occupe de nous, et ça se comprend : on n'est pas intéressants, nous autres, on s'en rend bien compte, allez ! On n'est pas réfugiés, on n'est pas parents de prisonniers, on n'a même personne à la guerre. Le mari de ma fille est mort y a cinq ans. On n'est rien. Depuis la guerre, c'est pas pire qu'avant, pour nous, ça c'est vrai ! On continue à crever de faim !

— Je... je vous aiderai quand même... gémit Mme Lanvin, qui ne se remettait pas. Mais cette comédie... cette comédie...

— Ben quoi, protesta le vieux, vous regrettez tout de même pas qu'on l'ait pas martyrisée, Emilie ?...

LE MUR

M. Laloir descendit à huit heures moins cinq du métro de Passy et entra à huit heures précises chez M. Marbel.

Il y dînait tous les quinze jours et ces invitations étaient une de ses plus grandes satisfactions : il aimait la bonne cuisine, les bons vins et les installations bien comprises, toutes choses que l'état actuel de sa fortune ne lui permettait pas de s'offrir, et qu'il trouvait chez M. Marbel, célibataire de cinquante-cinq ans, riche, plein d'expérience, d'égoïsme et de bienveillance, qui recevait à la perfection, toutes les semaines, un petit nombre d'intimes.

En entrant dans le salon, M. Laloir vit qu'il y avait, en dehors de lui, quatre invités.

M. Marbel, adossé à la cheminée, causait avec un personnage que M. Laloir ne reconnut pas tout d'abord.

— Monsieur Laloir : Monsieur Plastin, présenta M. Marbel. Mais vous vous connaissez? ajouta-t-il avec un sourire agréable.

Les deux hommes avaient eu chacun un mouvement de recul. M. Laloir, petit, rond et chauve, s'était empourpré jusqu'au sommet du crâne. M. Plastin, plus grand, maigre et de teint bilieux, avait verdi par places.

Sans parler, ils se contemplaient avec un semblable courroux. Jadis ils avaient été amis ntimes, mais, aux portes d'une petite ville du nord-est, ils possédaient des propriétés contiguës où ils passaient six mois de l'année en temps habituel. A propos de droits réciproques une haine farouche était née entre eux, avait grandi, surexcitée par les mauvais procédés, les injures répétées et les phases exaspérantes d'un interminable procès.

Sans paraître s'apercevoir de leur fureur contenue, M. Marbel, adossant toujours à la cheminée sa stature imposante, les regardait avec bienveillance.

— Si nous passions à table, dit-il.

Le dîner, comme de coutume, fut parfait, mais n'amena nulle détente dans l'attitude de M. Laloir non plus que dans celle de M. Plastin. L'un était tragique, l'autre méprisant ; tous deux taciturnes.

Quand, pour le café et les cigares, on fut de retour au salon, M. Marbel intervint avec aisance :

— Vous êtes bien silencieux, Plastin, seriez-vous souffrant ? Et vous, Laloir, avez-vous des ennuis ?

— Par égard pour votre hospitalité, je ne puis répondre, dit M. Laloir d'un air sombre.

— J'ai, en effet, le malheur d'être assez nerveux et fâcheusement impressionnable, observa, à son tour, avec une sorte de petit ricanement, M. Plastin. Dans ces conditions...

Ils se regardaient, furibonds, mais ils firent un violent effort, retinrent les invectives qui leur montaient aux lèvres et s'enfermèrent dans un silence menaçant.

— C'est ridicule, dit M. Marbel avec calme. Cela ne peut pas durer. Je suis votre ami à tous deux et je ne puis vous inviter chacun que tous les quinze jours pour éviter de vous faire rencontrer... C'est désagréable... Certains soirs

nous n'avons pas eu de quatrième pour notre bridge, et je n'aime pas les nouveaux visages... Il faut en finir avec cette histoire qui, j'en suis sûr, n'a aucune importance... Et puis, voyons, en des temps comme ceux-ci... d'anciens amis... des voisins qui devraient se trouver unis en face de l'épreuve... Pour des bêtises... pour des futilités...

M. Plastin ricana de nouveau :

— Des futilités !...

— Des années d'injures ! d'insultes ! de dérision ! cria, avec indignation, M. Laloir.

— Des procédés de malfaiteur !

— Un procès conduit selon les stratagèmes de la plus misérable chicane...

M. Marbel eut un geste pour les apaiser.

— Je vous en prie... Voyons, mes chers amis, ne peut-on vous réconcilier ?... Sacrifiez quelques rancunes mutuelles, quelques froissements... Entre vous, je suis sûr qu'il n'y a rien de grave...

— Il y a le mur ! gronda M. Laloir.

— C'est faux ! siffla M. Plastin.

— Le mur de ce monsieur empiète d'au moins un mètre sur ma propriété. J'ai retrouvé les anciens plans. J'ai d'abord essayé

de la persuasion, d'un appel à la bonne foi...

— C'est faux ! Et ce monsieur a planté tout exprès, à une distance trop rapprochée, des arbres qui...

— Si le mur était à sa place...

— Il y est, Monsieur !

Les deux hommes s'étaient dressés, face à face, dans une fureur qu'aucune considération ne pouvait plus modérer.

M. Marbel s'interposa.

— Un instant, dit-il. Je vous ai priés de venir tous deux ce soir à cause de la présence de mon neveu Georges, que j'ai eu le plaisir de vous présenter tout à l'heure. Il est officier, comme vous le savez et justement il a, voici quelque temps, pris part à des combats qui ont eu lieu à Lermay... C'est là où se trouvent vos propriétés, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas eu de renseignements récents ?

— Non, dit M. Laloir.

— Non, dit M. Plastin.

Tous deux s'étaient tournés vers l'officier qui les regardait avec une sorte de curiosité.

— Eh bien ? demandèrent-il ensemble.

— Eh bien, messieurs, je suis fâché de vous le dire, mais si mes souvenirs sont bien exacts,

vos propriétés ont souffert, beaucoup souffert... On s'est battu ferme par là... Le terrain a été disputé, je vous assure, avant de nous rester... Quant aux maisons... Voyons, c'étaient deux maisons à peu près pareilles, à ce qu'il m'a semblé, mais l'une devait avoir eu un belvédère...

— C'était la mienne... gémit M. Plastin.

— L'autre n'est pas davantage restée entière, continua l'officier. Quant au jardin, ce sont des trous et des monticules...

— Quel jardin ? demanda M. Laloir. Est-ce le mien ? celui de la maison sans belvédère ? à droite du mur ?

— Je ne sais pas, dit l'officier. Tout est bouleversé, je vous dis, et il n'y a plus qu'un seul jardin parce qu'il n'y a plus de mur du tout.

— Il n'y a plus de mur... prononça lentement M. Plastin.

— Non, le bombardement l'a mis en miettes. Il n'y en a plus traces... On s'est battu ferme, je vous assure...

Il n'en dit pas plus. Les deux hommes se regardaient, béants. Il semblait que leur haine se soit, avec le mur, écroulée. Chacun d'eux, à n'être pas seul éprouvé, sentait pour l'autre une confuse sympathie ; l'âcre consolation

d'être deux à subir le même dommage effaçait les vieilles querelles, et entre eux, jetait le lien d'une infortune commune, l'apaisement aussi d'une rancune satisfaite. En même temps, ils avaient honte de leur colère en présence de ce soldat qui avait risqué sa vie sur le terrain de ce litige maintenant aboli.

— Allons !... dit M. Marbel, en les poussant l'un vers l'autre.

Machinalement, et tout en songeant que désormais ils pourraient dîner chez lui chaque semaine, ils obéirent et se donnèrent la main.

Il y eut un petit silence.

— Il faudra reconstruire, dit enfin M. Laloir, pensif.

— Oui. Il faudra rebâtir les maisons, le mur... aprouva M. Plastin.

— A sa vraie place, déclara M. Laloir avec fermeté.

— Il y était ! dit M. Plastin en fronçant les sourcils.

De nouveau ils se mesuraient du regard.

— Non, non, ne recommencez pas à vous disputer... Vous aurez le temps plus tard... si cela vous amuse encore, dit M. Marbel en les poussant vers la table de bridge.

CÉLÉBRITÉ

Bigot, le contremaître, un gros homme à l'air jovial, parut à la porte de l'atelier.

— Dis donc, père Leroul, cria-t-il, le patron veut te parler !

Un vieux, occupé à revêtir une blouse dépenaillée, tourna une face effarée, embroussaillée de poils gris.

— Quoi qu'y me veut, l'patron ?

— Viens avec moi, tu le sauras.

Le vieux le suivit, alarmé.

— Y va pas me renvoyer, au moins ? Sûr, on lui aura encore raconté des choses... Si c'est pas une honte, faire des misères à un pauv' vieux de soixante-huit ans...

— Blague donc pas. T'as que soixante-trois

ans... On se connaît, nous deux, et faut pas m'en conter...

— Justement, gémit le vieux. J'ai que toi d'ami... Alors, tu me défendras, mon Bigot... Sans ça...

— Sûr, dit Bigot, nulle part tu trouveras à être payé pour ne rien faire, et qu'on te garde malgré que tu sois sale et soiffard comme personne.

Le vieux s'arrêta pour larmoyer.

— Je suis un pauv' vieux ! Faut pas qu'on oublie ça ! C'est-y ma faute si j'ai pas le cœur à faire toilette et si, de temps en temps, y me faut une goutte pour me remonter ?...

— Tais-toi donc, tu cours après tout le monde pour te faire payer à boire. Tu ne fiches plus rien... Tu as des ardoises partout...

— C'est vrai. J'sais plus par où passer pour venir à l'atelier. Si tu crois que c'est une vie, acheva le vieux, tragique.

Ils étaient arrivés à la porte du bureau. Bigot frappa et fit entrer le père Leroul qui, voûté, tremblotant, les yeux baissés, semblait prêt à défaillir. A sa stupeur, la voix qui l'interpella fut bienveillante.



— Eh bien, le voilà donc, notre brave père Leroul !

Le vieux leva les yeux. Le patron, personnage autoritaire et qu'il n'avait jamais vu que sévère, avait un sourire cordial.

— Je vous ai prié de venir pour vous féliciter, mon brave... Vous savez bien pourquoi ?

Dans son désarroi, le père Leroul crut à une raillerie.

— Je suis un pauv' vieux... commença-t-il.

— Vous semblez surpris, continuait le patron. Je vois que vous n'avez pas encore lu le journal ce matin... Vous avez un parent, Maurice Leroul ? Il est aviateur ?

— Oui, dit le vieux. C'est mon petit-fils...

— Eh bien, lisez le journal que voici. Vous verrez ses exploits. C'est admirable... Et je suis fier d'avoir chez moi son parent, très fier. C'est un honneur pour tout l'atelier... J'ai tenu à vous le dire... Une poignée de main, père Leroul, et permettez-moi...

Dans la poignée de main, le père Leroul reçut un billet plié. Il balbutia quelques mots et fut emmené par Bigot.

— Hein, mon vieux, tu ne t'attendais pas à ça ! dit celui-ci. J'ai voulu te laisser la surprise.

Tu as le journal ? On va lire ça dans l'atelier. Quel âge qu'il a ton petit-fils ?

— Quelque chose comme vingt-trois, vingt-quatre ans... Penser que c'est un gamin à qui j'ai tiré les oreilles dans les temps...

Il était songeur. Sa surprise se dissipait peu à peu et faisait place à l'orgueil.

— Comment que ça se fait qu'avant on ne l'a jamais vu avec toi ? dit Bigot.

— Oh ! y travaillait dur. Il a plus ses père ni mère... Il était mécanicien, et c'est un débrouillard, faut voir. Il s'occupait d'un tas de trucs... On vivait chacun de son côté. On s'aime bien tout de même, pas ?... Et t'as entendu ce qu'il a dit, le patron : Ça me fait honneur et on est fier de m'avoir à l'atelier...

Le front haut, il rentra parmi les ouvriers. Bigot fit venir du vin blanc. Le père Leroul, entouré d'un respect inhabituel, but avec dignité à la santé de son petit-fils. Il ne songeait plus à larmoyer. Il attendait le soir avec impatience afin de voir quelle forme prendrait, chez le marchand de vins où il mangeait ainsi que, dans la maison où il habitait, l'admiration et la curiosité.

Le résultat dépassa son attente. Il fut entouré,

félicité, fêté. Sa fierté grandit, et il écrivit à Maurice Leroul une belle lettre qui lui donna beaucoup de peine.

*
* *

Le lendemain de ce jour, le contremaître Bigot eut le pied écrasé accidentellement. Il resta trois semaines sans paraître à l'atelier. Quand il revint, le père Leroul était là, mais son attitude et l'aspect de sa personne frappèrent d'étonnement Bigot, qui sortit avec lui.

Ils gagnèrent un marchand de vins, Bigot, content d'être rétabli, plaisantait, mais le père Leroul restait sérieux.

— Pour moi, ça sera un orgeat, commanda-t-il au garçon.

— Hein ? dit Bigot, ahuri.

— Oui. Autre chose, j'aime mieux pas en avoir du tout que d'en avoir qu'un petit peu.

Bigot se mit à rire,

— Eh bien, prends-en beaucoup...

— Ça ne se peut plus...

— Qu'est-ce qui t'est arrivé? Et puis, dis donc... J'ai vu la feuille de l'atelier. Voilà que tu

travailles, maintenant... Et puis tu es propre, tu es peigné, tu es recousu... Enfin, quoi, je ne te reconnais plus !...

— Moi non plus, dit le vieux, lugubre.

Il but d'un air de dégoût une gorgée de son sirop, et après une pause :

— J'ai changé, voilà. Je dis pas absolument que c'est pour mon plaisir, ni que c'est moi qui ai voulu... Tu comprends, j'ai été forcé...

— Forcé ? Par qui donc ?

— Par tout ce qu'y avait .. Tout ça, c'est Maurice. Il a recommencé, t'as su ça ?... Il a encore fait des choses épatantes... Alors quoi, je suis son grand-père, y a pas... Et je peux pas lui faire honte. Moi, j'y pensais pas trop, d'abord, mais on me connaît, on me regarde, on me surveille, et à l'atelier, et dans mon quartier, et dans ma maison... « Père Leroul, vous pouvez « pas sortir fait comme ça », « Père Leroul, je « vas vous recoudre votre veste, faut que vous « soyez en ordre », « Père Leroul, faut pas traîner « comme vous faites chez les marchands de « vins... » Même les sergents de ville, croirais-tu, ceux qui me faisaient des misères dans le temps, quand j'avais un verre de trop, maintenant ils ont de la considération pour moi...

Enfin quoi, je suis... je suis célèbre... On m'a à l'œil... On vient pour me voir... Faut que je me tienne, pas ?...

— Ça te fait honneur, approuva Bigot. Et, sans te flatter, tu es bien mieux qu'avant.

Le vieux eut une hésitation. Il comparait ce maintenant respectable et cet avant, si proche et si différent. Il étouffa un soupir et se pencha confidentiel, vers Bigot :

— Sûr, ça me fait honneur... Mais, vois-tu.. j'sais pas si c'est bien mon genre...

APRÈS

Dans le salon d'attente de la direction il y avait onze visiteurs, dont trois dames et un officier. L'huissier, en habit noir, impassible et correct, avait classé méthodiquement leurs fiches. M. Bernage n'était pas rentré encore.

La pièce sévère, à demi sombre, au luxe impersonnel, semblait un îlot de silence déprimé où parvenait à peine le bourdonnement indistinct de l'immense maison de commerce, importante comme une grande administration, et qui remplissait tout le vaste immeuble de l'activité puissante de ses affaires.

Il y eut un appel de téléphone. L'huissier s'absenta, revint dans le salon d'attente et, très digne, annonça que M. Bernage était retenu

par une séance de comité et ne rentrerait qu'à cinq heures et demie. La pendule de la cheminée marquait trois heures vingt. Les visiteurs, sauf une vieille dame résolue et un pauvre hère résigné, s'en allèrent.

L'officier sortit le dernier. C'était un homme d'une trentaine d'années, brun, bien découplé, au visage hâlé et aux yeux assurés. Une cicatrice, récente encore, coupait sa tempe gauche ; une brochette de rubans mettait une courte raie rouge, jaune verte et brune sur sa vareuse bleu clair.

Lentement, et comme s'il hésitait sur ce qu'il voulait faire, il traversa la cour et gagna la rue.

Ses yeux tombèrent sur un soldat qui venait en sens inverse. Il eut un mouvement de surprise.

— Vergan ! s'exclama-t-il.

Le soldat, un jeune homme de vingt-deux ans, aux traits fins, à l'air intelligent et décidé, leva la tête. Son visage s'éclaira.

— Mon lieutenant !... Ah ! mais pardon... mon capitaine...

— Oui, j'ai été promu il y a deux mois. Je suis content de vous rencontrer, Vergan. Quand

nous n'avons plus été ensemble, je vous ai beaucoup regretté.

— Oh ! mon capitaine, c'est vous que l'on regrette quand on n'est plus sous vos ordres. Vous savez bien ce que vous êtes pour vos hommes...

Le jeune homme avait parlé avec la spontanéité d'un enthousiasme sincère, plein d'admiration et d'affection.

Un an avant, en arrivant au front, il avait été sous les ordres de Robert Mareil, alors lieutenant, et dont l'inlassable énergie, la bravoure à toute épreuve, l'initiative toujours heureuse et la franche et juste cordialité faisaient un chef incomparable qui était adoré de ses soldats et pouvait tout obtenir d'eux.

Mareil parut content mais interrompit Vergan.

— Laissez donc. Quand on a des soldats comme vous autres... Enfin, si mes hommes ont bonne opinion de moi, j'en suis heureux. Et vous, Vergan, vous êtes un excellent soldat, brave, actif, débrouillard, et aussi un garçon bien élevé, instruit, ce qui ne gâte rien... J'avais plaisir à causer avec vous. Alors, vous voilà à Paris... En permission ?...



— Non, mon capitaine, en convalescence. J'ai été blessé, il y a trois mois, et maintenant j'ai trente jours.

— Et votre famille habite Paris, il me semble... N'êtes-vous pas étudiant en droit ?

Le jeune homme eut un mouvement d'épaules.

— Oui, je l'étais avant la guerre. Mais actuellement, je vous avoue, mon capitaine, que les études de droit ne m'intéressent pas beaucoup. Du reste, cela ne m'a jamais passionné. Pour ce que j'en ferai plus tard !... Et vous vous promenez dans ce quartier-ci, mon capitaine ? ajouta-t-il, après un silenee.

— Ma foi non, je ne me promène pas, dit l'officier. Voyez vous, Vergan, j'étais venu faire une visite de raison... Mais je n'ai trouvé personne et je dois y retourner dans deux heures. Je voudrais voir mon patron. Mais oui. Je ne suis pas, comme vous, un fils de famille, Vergan. Avant la guerre, j'étais employé... Là...

Il désignait, à trente pas d'eux, l'immense maison de commerce.

— Dans la maison Bernage ? dit Vergan.

— Oui. Tenez, prenez donc une cigarette. Je vous raconte mes affaires, vous voyez. Mais je

sais que vous êtes un garçon sérieux, Vergan, et, puisque je vous ai rencontré, vous allez me dire s'il faut longtemps pour acquérir une bonne connaissance pratique du droit. J'ai pensé à cela pour plus tard. Cela pourrait peut-être me servir... Dame, la guerre finira et, si je suis encore là, il faudra vivre... Je pense bien que je retrouverai ma place, mais je ne l'avais pas depuis longtemps et j'étais simple comptable... Je ne veux pas me laisser oublier... Vous comprenez, mon patron, M. Bernage, savait à peine, sans doute, que j'étais dans ses bureaux. Il a tant de monde, qu'avec la meilleure bonne volonté... Tandis qu'en venant le voir maintenant, cela me rappellera à lui. Je n'ai pas de chance de ne pas l'avoir trouvé, mais je vais y retourner tout à l'heure, et demain, si c'est nécessaire. Ce n'est pas facile de le rencontrer, M. Bernage. Il est tellement occupé...

Dans la voix de Mareil, devenue sérieuse, imperceptiblement émue même, se marquait l'impression causée par l'évocation du patron tout-puissant.

—Dame, vous comprenez, Vergan, poursuivit-il en frappant sur l'épaule du jeune homme et



en répondant à un sentiment qu'il lisait dans ses yeux, je n'aurai que ma place pour vivre, après. Et, pour nous autres, employés, le patron c'est l'homme qui peut, à son gré ou à peu près, modifier notre sort en bien ou en mal. Et je suis marié, j'ai deux enfants. Maintenant, avec ma solde, ça va bien... Mais plus tard... Alors, vous allez me renseigner pour le droit. J'avais pensé à cela à cause du contentieux...

Vergan gardait le silence. Son émotion grandissait. Il savait ce que, là-bas, Mareil était pour ses hommes. Il savait ce qu'il avait été pour lui. Il était stupéfait et profondément remué en se disant que celui qui, là-bas, aux heures de danger, aux heures de souffrance, aux heures de fatigue, était l'appui et la confiance de tous, avait, au milieu de sa tâche de chef, cette préoccupation intérieure de la vie quotidienne, au retour, pour lui et les siens.

— Mon capitaine, dit-il enfin d'une voix un peu tremblante, je vous remercie de la sympathie que votre confiance me témoigne. Je crois pouvoir vous affirmer que vous retrouverez, après la guerre, dans la maison Bernage, une situation plus digne de vous...

— Mon brave Vergan, s'exclama Mareil en

riant, vous êtes bien gentil, mais vous n'en savez, rien ni moi non plus. Si M. Bernage...

— Mon capitaine, M. Bernage est mon oncle, dit Vergan, et je dois prendre, avec lui, la direction de la maison après la guerre.

Mareil eut un haut-le-corps. Il devint rouge.

— Ah ! par exemple !... Ah ! par exemple !... murmura-t-il. Et, dans le désarroi de sa stupeur, il ajouta, mécontent :

— Vous auriez pu me dire cela avant que je vous parle de mes affaires.

Un silence tomba entre eux, où il y avait la gêne de ce hasard ambigu qui, en deux cases distinctes de leur vie, donnait à chacun d'eux toute autorité sur l'autre.

— Au revoir... (Mareil se retint avec peine de dire « monsieur ».) Au revoir, Vergan.

— Au revoir, mon capitaine, dit respectueusement le jeune homme.

FIN



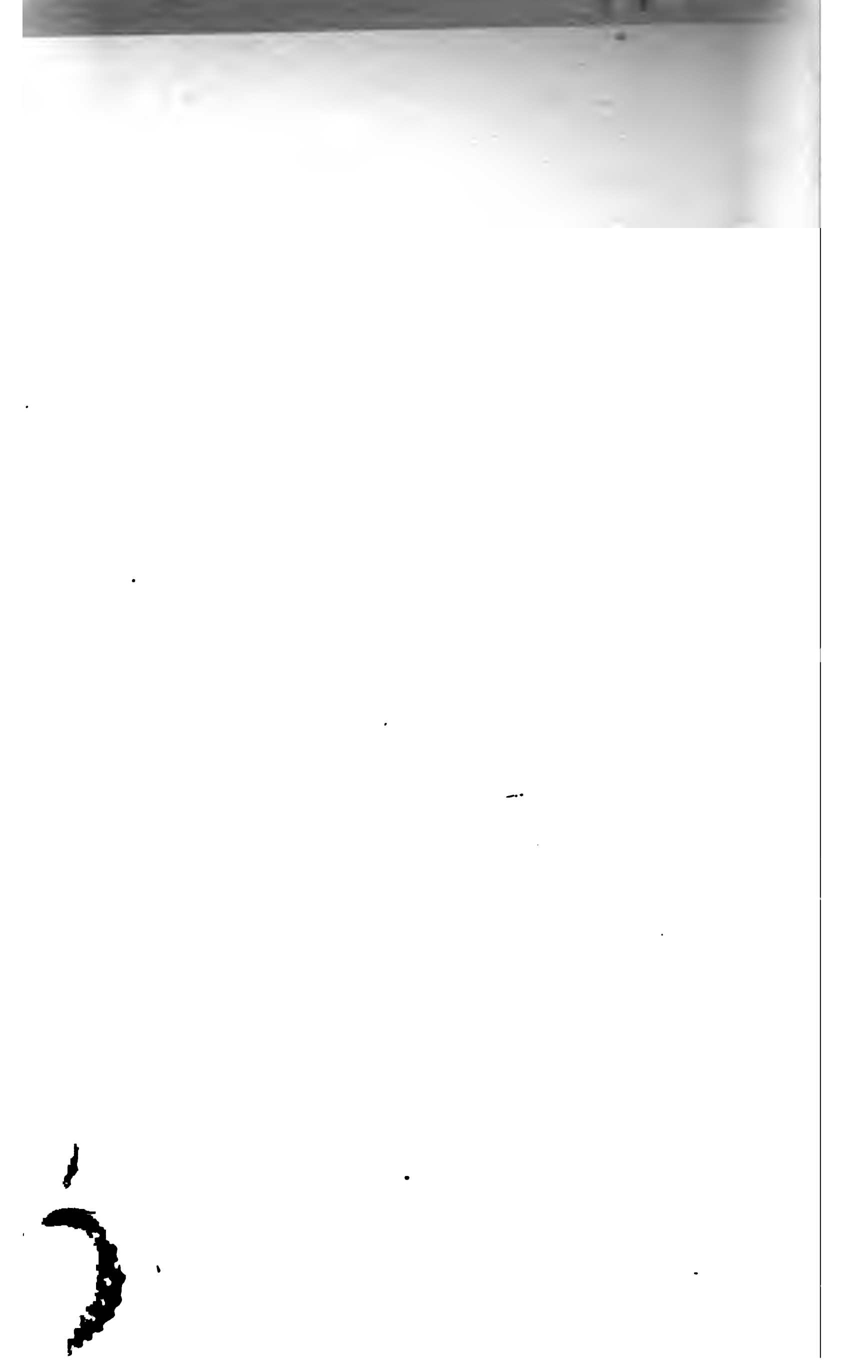


TABLE DES MATIÈRES

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.





[redacted]

